



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



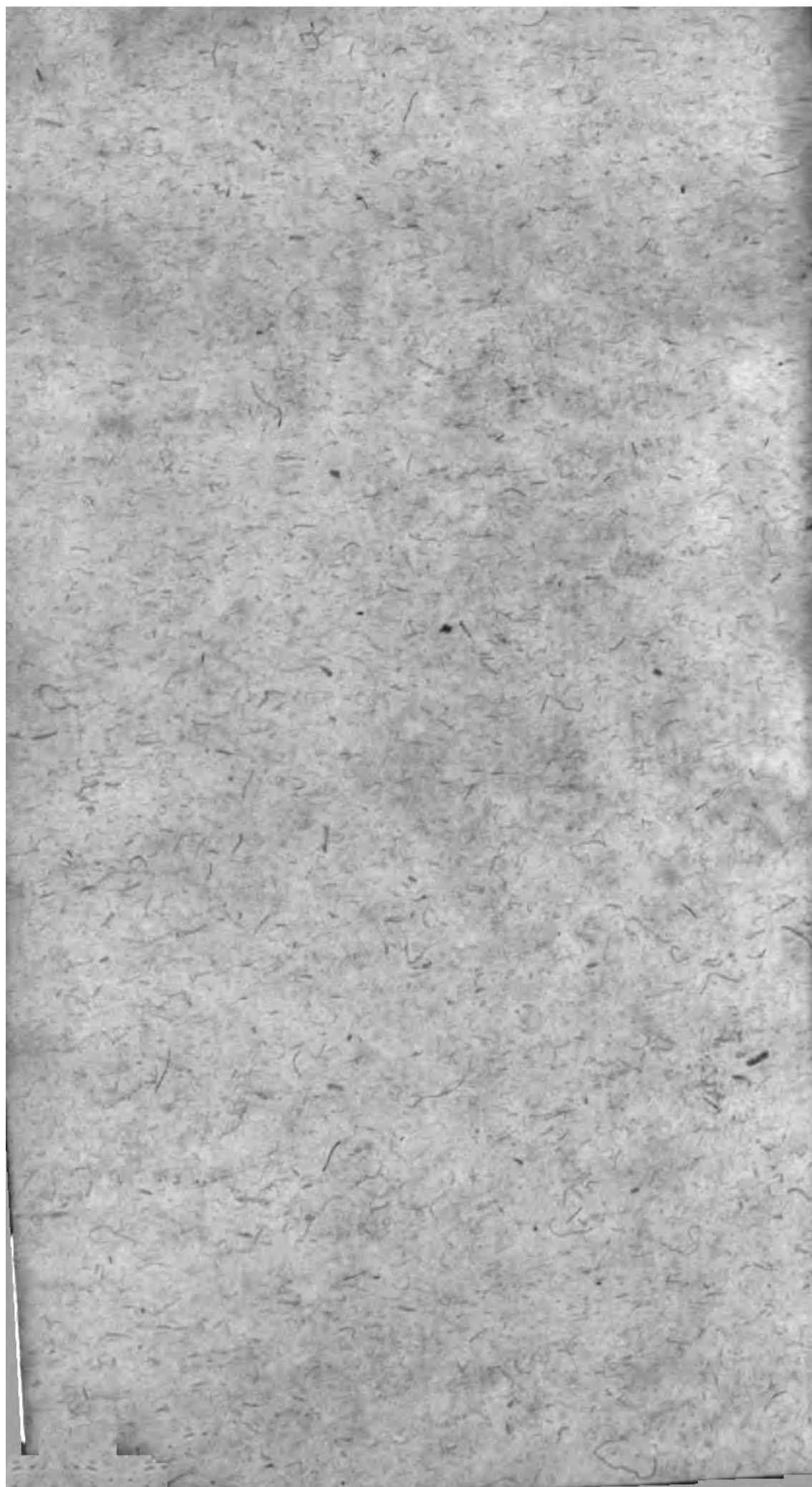




UNS 158 c. 2

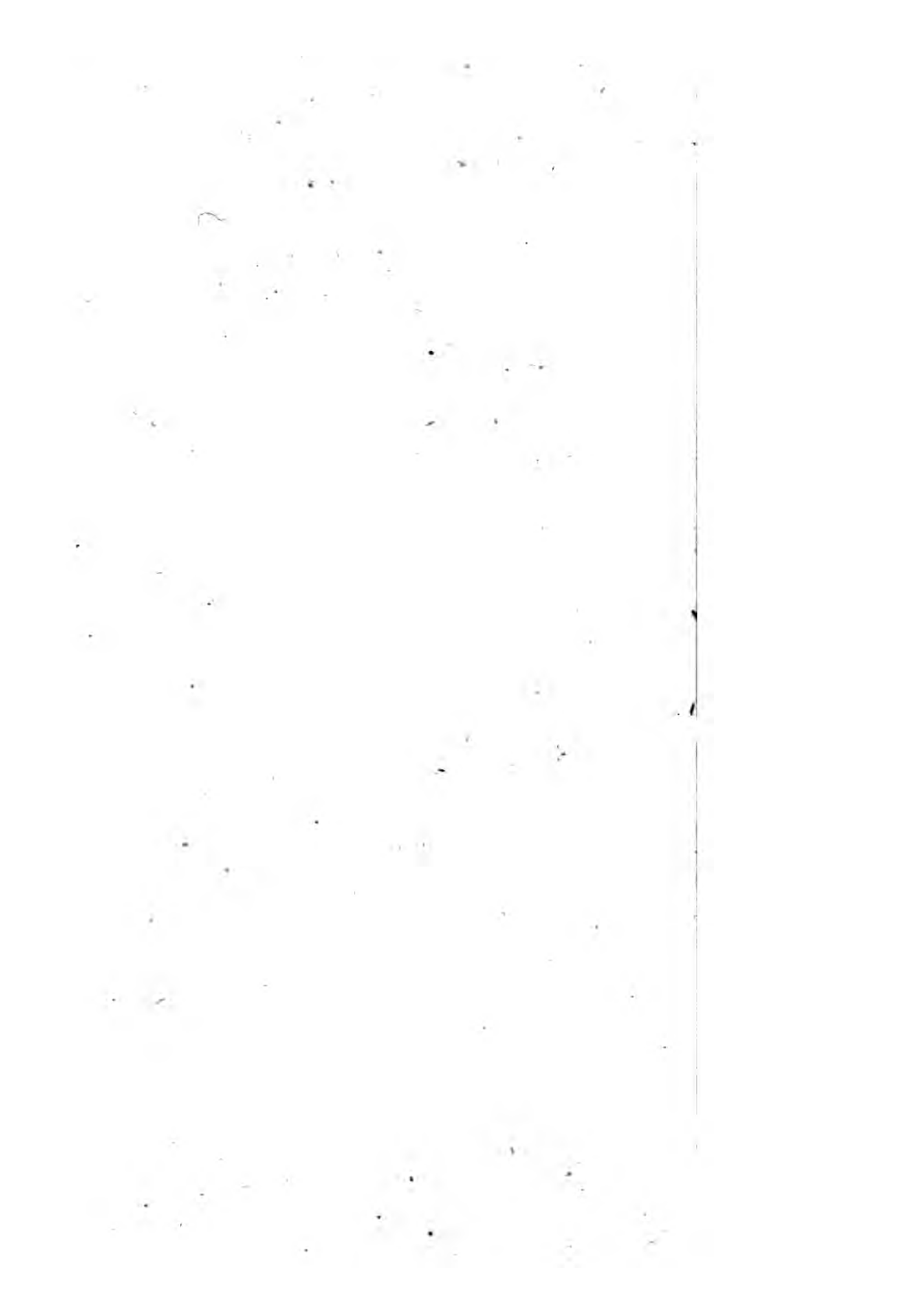


















D. Bourg inv.

J. Felkner Sculp.

OEUVRES  
DE MONSIEUR  
SCARRON.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée, & augmentée de  
quantité de Pièces omises dans les  
Editions précédentes.

TOME SIXIEME,

Qui contient

Les COMEDIES, I. Partie, savoir:

LE MARQUIS RIDICULE.

L'ECOLIER DE SALAMANQUE.

L'HERITIER RIDICULE.

JODELET DUELLISTE.



A AMSTERDAM,

Chez J. WETSTEIN & G. SMITH,

MDCCLXXVII.





LE  
MARQUIS  
RIDICULE,  
OU LA  
COMTESSE

faite à la hâte.

COMEDIE,  
PAR  
MR. SCARRON,

1911

OFFICE OF THE

COMMISSIONER OF

AGRICULTURE

STATE OF ILLINOIS

REPORT

FOR THE YEAR

1911

CHICAGO: PUBLISHED BY THE STATE



A

MONSIEUR

L' A B B E

FOUQUET.



MONSIEUR,

*Une personne, qui vous entendant nommer, demanderoit qui vous seriez, passeroit bien pour un campagnard très-ignorant des affaires du monde: vous y estes en telle reputation, qu'enfin, lors que l'on parlera de vous, on en viendra à ne dire plus que, MONSIEUR L' A B B E, comme on dit aujourd'hui Monsieur le Cardinal, comme on a dit autrefois au dernier grand Ministre, &*



comme on a dit tousjours de tous ceux qui se sont rendus importans par leur merite. Ce vous est une grande gloire, d'être à votre âge, un des plus considerables hommes de l'Etat; mais ne vous est ce point une grande fatigue? Votre grand credit ne vous accable-t il point de prieres inciviles, & ne vous fait-il point trouver quelquefois dans votre antichambre, une haye d'importuns, qui vous attendent au passage? Je pense même que quelqu'un s'imaginera que c'est ce qui vous a attiré le livre que je vous dedie: mais que tous faiseurs de jugemens temeraires sçachent que j'ay pris mes seuretez de ce côté-là, & que devant que de vous destiner une maniere de present, qui plaist souvent moins à celui qui le reçoit, qu'à celui qui le fait; j'ai voulu sçavoir, si vous trouveriez bon que je vous le fisse. Vous m'avez fait dire que vous ne l'aurez pas desagreable: Et en verité, MONSIEUR, vous ne deviez pas recevoir moins obligamment, l'envie que j'ai d'être votre serviteur: mais ce n'est pas assez que je le veuille, il faut que vous le vouliez aussi; & après que vous l'aurez bien voulu, il faudra peut-être encore sçavoir, si je merite de l'estre. Si vous m'en voulez croire, vous n'y regarderez pas de trop près, & vous m'accorderez l'honneur de votre bienveillance, comme a fait Monsieur le Procureur General votre Frere. En at-

ten-

EPI T R E.

5

tendant que vous ayez pris votre resolu-  
tion sur une affaire, qui m'est aussi im-  
portante, que sont importants à l'Etat,  
les services que vous lui rendez tous les  
jours, je vous supplie de lire ma Come-  
die: c'est à mon gré la mieux escrite de  
toutes celles que j'ai données au Public,  
depuis que mon malheur m'a réduit à n'a-  
voir rien de meilleur à faire, & ce sera  
celle qui m'aura le mieux réussi si elle  
a votre approbation, que je prefere à  
tous les aplaudissement des Theatres,  
comme je fais à tout ce qui me pourroit  
arriver de plus heureux, la qualité de

MONSIEUR,

Votre très-humble, très-obéif-  
fant, & très-obligé serviteur,  
SCARRON.

## A C T E U R S.

**DOM BLAIZE-POL**, Marquis de la  
Victoire.

**DOM SANCHE**, son frere.

**DOM COSME**, de Vargas.

**BLANCHE**, fille de D. Cosme.

**LIZETTE**, Suivante de Blanche.

**STEFANIE**, Dame Portugaize.

**LOUIZE**, Suivante de Stefanie.

**OLIVARES**, Escuyer de Stefanie.

**ORDUGNO**, Escuyer de Dom Blaize.

**MERLIN**, valet de Dom Blaize,  
servant Dom Sanche.

MONTMARTRE



LE  
**MARQUIS**

**RIDICULE,**

OU LA  
**COMTESSE**

**faite à la hâte.**

**COMEDIE.**

---

**ACTE I.**

**SCÈNE PREMIÈRE.**

**STEFANIE, LOUIZE.**

**LOUIZE.**

**M**adame, excusez-moi, si je vous interromp;

Mais le Soleil ici donne sur nous à plomb.



**LE MARQUIS RIDICULE,**  
Sans parasol, sans mante, au Soleil, à telle  
heure,

Être au Cours, c'est jouer à se perdre, ou  
je meure.

Voulez-vous faire ici de l'astre radieux,  
Et de votre bel oeil morguer celui des  
Cieux?

Sauf l'honneur que je dois à votre noble es-  
sence,

Ce dessein Romanesque a de l'extravagance.

**S T E F A N I E.**

Tu me parles toujours avecque liberté.

**L O U I Z E.**

Mais Madame, après tout, je dis la vérité;  
Car au Cours, à midi, que voulez vous donc  
faire?

**S T E F A N I E.**

Ignorant mon dessein, tu n'as rien qu'à te  
taire.

**L O U I Z E.**

Au moins m'avouerez-vous que l'on n'y vient  
que tard,  
Et qu'on n'y laisse point son carrosse à l'é-  
cart.

**S T E F A N I E.**

Tai toi. Je te disois tout à l'heure, Louise,  
Qu'à moins que d'un Seigneur, je ne puis  
être éprise.

Je hai le petit noble à l'égal du bourgeois;  
L'escu seul à couronne est l'objet de mon  
choix:

Enfin, nul, quel qu'il soit, n'aura sur moi  
d'empire,

Si dans ses qualitez il n'entre du Messire.

**L O U I Z E.**

Et Dom Sanche, Madame, est-il un grand  
Seigneur,

A qui si franchement vous donnez votre  
cœur?

Ma

C O M E D I E.

Ma foi, d'un grand Seigneur il n'a pas l'équipage,

Et son train jusqu'ici ne péche pas en Page.

S T E F A N I E.

Si tu voyois bien clair, tu connoistrois qu'il est,

Quoi qu'avec peu de train, autre qu'il ne paroît.

L O U I Z E.

Et sur quoi fondez-vous pareille conjecture?

S T E F A N I E.

Sur ce qu'il a l'air grand, & de fort bon augure;

Sur ce qu'en l'approchant mon ame m'avertit,

Qu'il est né grand Seigneur; mais qu'il se travestit.

Je ne me suis jamais d'un Seigneur approchée,

Que d'un instinct secret je n'aye esté touchée.

Mais je mepicque aussi d'être de mon côté,

Le véritable aimant des gens de qualité,

Titre, que je préfère au beau titre de Reine.

L O U I Z E.

Vous êtes Portugaise?

S T E F A N I E.

Il est vrai, je suis vaine.

L O U I Z E.

Mais par l'ordre du ciel à qui tout est sujet,

Si Dom Sanche n'est pas un Seigneur contrefait,

Lui ferez-vous encor, de l'humeur dont vous estes,

La mine, & les doux yeux, que par-tout vous lui faites?

S T E F A N I E.

Il est vrai que je dis ce que je ne fais pas:

Il est vrai qu'à le voir, je trouve trop d'appas:

A. S.

Es

10 LE MARQUIS RIDICULE,  
Et bien qu'il ne m'ait pas par mon foible at-  
taquée,  
Il m'a pourtant vaincue.

LOUIZE.

Ou du moins detraquée.  
Pour moi, si je brulois, je cacherois mon feu,  
Ou je n'en ferois voir que quelquefois un  
peu;  
Car s'il voit, fin qu'il est, en pareille ma-  
tiere,  
Que vous en ayez tant, il n'en recevra  
guiere.  
Il est doux, complaisant, fort civil, grand  
flatteur:

Avec ces qualitez, on peut être imposteur,  
Avec ces qualitez, on trompe dans le monde;  
Et si c'est là-dessus que votre esprit se fonde  
Pour croire que le sien vous est assujetti,  
J'ai peur que votre amour n'en ait le de-  
menti.

Ou je sçai peu de chose en l'amoureux mar-  
tyre,  
Ou c'est modérément que pour vous il sou-  
pire,  
Et je n'ai pas grand' peur que sa famille un  
jour  
Vous plaide à son sujet pour un meurtre d'a-  
mour.

Fût-il Comte, ou Marquis, étant ce que vous  
êtes,

Il feroit pour le moins le chemin que vous  
faites.

Votre rare beauté fait tout pour l'aquerir:  
Voit-on sur votre amour, son amour enche-  
tir?

STEFANIE.

Oui, même avec excès.

LOUIZE.

Chacun en croit de même,  
Chacun croit aisément qu'on l'aime autant  
qu'il aime, Vous

C O M E D I E. I I

Vous autres Deitez, vous avez l'esprit vain.  
Ha! sortez viftement de ce doute incertain;  
Qu'il decline fon nom, fon païs, fa nais-  
fance;  
Il est temps qu'à fon tour, il fasse quelque  
avance.  
S'il a ce qu'il vous faut, un Notaire, un  
Curé;  
S'il n'est pas ce qu'on croit, fit-il bien l'é-  
ploré,  
Fermez lui votre porte, & m'en cherchez un  
autre,  
Dont vous ferez le fait, comme il fera le  
voftre.

S T E F A N I E.

Je fçay que bien fouvent, il fe promene ici.  
Et c'est pour ce fujet, que je m'y trouve  
auffi.  
Afin que m'y voyant, feule, à pied, fans li-  
vrée,  
Il s'aïlle figurer ma conquête affeurée,  
Et que pour me connoître, il vienne m'ap-  
procher.

L O U I Z E.

Qu'esperez-vous par là?

S T E F A N I E.

Je lui veux reprocher,  
Qu'il donne à tout.

L O U I Z E.

Ma foi, ce n'est pas gain de cause;  
Pour vos nobles desseins, il faut bien autre  
chofe.

S T E F A N I E.

Cela me peut servir à le faire expliquer;  
A connoître s'il m'aime, ou s'il se veut moc-  
quer,  
Car puis que tout mon bien est ma seule in-  
dustrie,  
Je redoute fur-tout la contre-fausserie.



12 LE MARQUIS RIDICULE ,

L O U I Z E .

Par ma foy, je le tiens aussi fourbe que nous.

S T E F A N I E .

Mais il n'est pas aussi le seul but de mes coups.

L O U I Z E .

Ce Financier coquet, que vous couchiez en  
joue ,

Et qui ne vous hait pas, le valoit bien.

S T E F A N I E .

Il joue,  
Son humeur m'est suspecte; on croit qu'il  
doit au Roi,  
Et n'est pas dans Madrid cru pour homme de  
foi.

L O U I Z E .

Et ce beau Courtisan, qui vous suit à la piste?

S T E F A N I E .

Le madré veut sçavoir en quoi mon bien con-  
siste.

Ne t' imagine pas à voir ma vanité,  
Que je m'attache tant aux gens de qualité :  
Si je trouve ou Bourgeois, ou vieillard qui  
soit riche,  
Par d'honestes faveurs, dont je ne suis pas  
chiche,

Je sçauray le gagner ; lors ma condition  
Se pourra bien passer de mon invention,  
Et lors avec honneur, sans faire de bassesse,  
Je pourray soutenir l'éclat de ma noblesse :  
Pour cet effect, je vole aux oiseaux passa-  
gers,

Et nôtre politique en vent aux étrangers.  
J'ay de bons espions dans les hostelleries,  
Dans les postes, bureaux, coches, messager-  
ries,

Tu m'es un bon second, & nôtre Oliva-  
rès

Pour nos nobles desseins est comme fait ex-  
près,

AUX

C O M E D I E. I 3

Aux yeux de cent jaloux, il sçait faire un mes-  
sage.

L O U I Z E.

Bref, votre Olivares est un grand personnage.

S T E F A N I E.

Il a su découvrir qu'un certain vrai Mar-  
quis

Arrive dans Madrid, & sçait bien son logis.

Ce Seigneur étranger, si j'ai bonne memoire,

A nom Dom Blaize Pol, Marquis de la Vic-  
toire.

L O U I Z E.

La peste, que de noms!

S T E F A N I E.

Cela sent son Seigneurs

L O U I Z E.

Madame, j'apperçoi vôtres Ecuyer d'honneur.

S T E F A N I E.

Il nous aportera quelques bonnes nouvelles.

L O U I Z E.

C'est le Phenix, l'extrait des Ecuyers fidel-  
les.

S T E F A N I E.

Dis-moi la verité que tu ne le hais pas?

L O U I Z E.

Je pense aussi pour lui ne manquer pas d'ap-  
pas.

Hé bien! Surintendant des depêches secre-  
tes,

Qu'as-tu de bon?

S C E N E II.

OLIVARES, STEFANIE,

LOUIZE.

O L I V A R E S.

T Ai-toi, Sultanne des coquet-  
tes.

Je me suis informé comme vous m'aviez  
dit

14 LE MARQUIS RIDICULE,  
Du logis de Dom Sanche, & je sçay comme  
il vit,  
Et que pour le servir, il n'a qu'une person-  
ne.  
Mais on m'a dit de plus, & c'est ce qui  
m'étonne,  
Que son appartement, dont je me suis en-  
quis,  
Étoit l'appartement de ce même Marquis,  
De ce Dom Blaize Pol qu'on attend de Cas-  
tille.

S T E F A N I E.

He bien! c'est un Matois, un petit noble, un  
drille,  
Vois-tu! je me connois en gens de qualité.

O L I V A R E S.

En sortant de chez lui, je l'ai trouvé botté.

L O U I Z E.

Et moi je l'apperçoi.

S T E F A N I E.

Mon bonheur me l'amene.

L O U I Z E.

Où vient-il si matin?

S T E F A N I E.

Il faut que je l'apprenne.

Cachons nous.

### S C E N E III.

DOM SANCHE, MERLIN.

D O M S A N C H E.

**T**U dis donc, que mon frere est  
venu?

M E R L I N.

Oui Monsieur, craignant fort d'être animal  
comme, et que cette beauté qu'on lui destine,  
Ne soit pour son repos trop aimable & trop  
fine.

D O M

D O M S A N C H E.

Comment se porte-t-il ?

M E R L I N.

Ma foi, trop bien pour vous.  
 Au reste, avant l'hymen le Seigneur est ja-  
 loux.

Sa lettre qu'il m'a lue, & que je vous ap-  
 porte,

Vous fera voir comment son Marquizat se  
 porte.

Il pretend se cacher quelque temps dans Ma-  
 drid,

Faisant la guerre à l'œil, s'éclaircissant l'esprit  
 Du renom, & des mœurs de l'épouse pro-  
 mise,

Qui payera bien cher le titre de Marquize.

D O M S A N C H E.

La femme qu'il prendra, doit bien se prepa-  
 rer

A mal passer son temps & beaucoup endurer.  
 J'avois comme tu vois aujourd'hui pris la  
 botte,

Pour aller au devant de ce franc Dom Qui-  
 xotte.

M E R L I N.

Vous l'avez mieux nommé que vous n'avez  
 pensé,

Il n'est pas dans le monde un homme moins  
 sensé.

Vous ne croiriez jamais le chagrin, & la  
 peine,

Que je souffre à servir une tête mal saine.

D. S A N C H E.

Que les Peres ont tort de tenir leurs enfans,  
 Eloignez de la Cour, à se rouiller aux  
 champs !

M E R L I N.

Et vos lettres, Monsieur ?

D. S A N C H E.

Garde-les ; qu'ai-je à faire  
 De



16 LE MARQUIS RIDICULE,  
De lire les fatras d'un impertinent frere,  
Puis qu'il est dans Madrid, & que je le vai  
voir?

Mais dis-tu vrai, Merlin, que tu n'as pu sa-  
voir

Le nom, ni le logis de sa femme future?

MERLIN.

Vous savez comme il est défiant de nature,  
Qu'il fait secret de tout, & de rien bien sou-  
vent,

Et qu'il n'a pour conseil que son chef plein  
de vent.

Mais vous, mon cher Seigneur, qu'il ne vous  
en deplaïse,

Comment vont vos amours avec la Portu-  
gaïse?

D. SANCHE.

Stefanie?

MERLIN.

Elle même.

D. SANCHE.

Elles vont assez bien;

Car elle me caresse, & ne demande rien.

MERLIN.

Tant mieux.

D. SANCHE.

Je la vai voir, parce que sa demeure  
Est proche de la mienne, & qu'on m'ouvre à  
toute heure,

Et l'on m'y voit souvent n'ayant que faire  
ailleurs,

Et manque aussi d'avoir des passe-temps meil-  
leurs.

J'y demeure parfois pour changer moins de  
place.

J'en fors pour en changer, quand la mienne  
me lasse;

J'y rêve par coûtume, & jamais par a-  
mour;

Ma paresse souvent m'y retient tout un jour;  
Quand.

Quand j'y rêve, elle croit, comme elle est  
vaine & belle,

Que je ne puis rêver pour autre que pour  
elle;

Et lors que je me tais par taciturnité,

Que c'est par le respect que j'ai pour sa  
beauté.

Je lui dis des douceurs, qui ne me coûtent  
guière,

Et souvent je me plais de lui rompre en vi-  
sière

Pour diversifier la conversation.

Ou faisant le jaloux par ostentation,

J'ai le plaisir de voir comment elle s'efforce

D'appaiser un amant, qui parle de divorce.

Je paye ses faveurs de vers bien ou mal faits;

Et nous aimons ainsi tous deux à peu de  
frais.

Juge si mon amour me rend fort miserable.

M E R L I N.

Votre relation me la rend toute aimable.

N'avez vous point appris à sa rare beauté

Votre nom?

D. S A N C H E.

Oui, Merlin, non pas ma qualité,

Non plus que mon pais: mais elle s'imagine

Que je suis pour le moins de Royale ori-  
gine,

Un Infant d'Arragon, ou bien de Portugal;

Car cette Portugaise, un franc original,

Ne reçoit dans ses fers que des gens de la  
forte,

A tous autres galans elle ferme la porte.

Elle en souffre parfois par maxime d'Etat,

Ou pour rendre jaloux quelque gros Poten-  
tat,

Ou bien pour faire voir qu'à ses yeux rien  
n'échappe

Et qu'indifferemment tout le monde elle at-  
trappe.

M E R-

18 LE MARQUIS RIDICULE,

MERLIN.

La Dame, ou je me trompe, est foible de  
cerveau.

D. SANCHE.

A cela prez, elle est aimable, a l'esprit beau;  
Et mille en certe Cour avecque moins de  
charmes,

Se font rendre tribut de sours, & de lar-  
mes.

MERLIN.

Elle est fort mal en meuble, & je gagerois  
bien

Qu'elle est franche friponne, & qu'elle ne  
vaut rien.

L'autre jour sa suivante, en colere contre  
elle,

Disoit tout haut qu'à peine elle étoit Dames-  
selle.

STEFANIE *cashée.*

Nous ne pouvons ouïr ce qu'ils disent d'ici.

D. SANCHE.

Mais, nous avons manqué, dont j'ai bien du  
souci,

Cette jeune beauté que nous avions suivie.

Pour la revoir encor, si tu cheris ma vie,

Avançons jusqu'au pont.

MERLIN.

C'est autant de perdu.

D. SANCHE.

Vien. Qu'importe?

LOUIZE.

Il s'en va le Marquis pretendu.

STEFANIE.

Appelle son valet, si tu m'aimes, Louise.

LOUIZE.

Cavalier!

MERLIN.

Que me veut l'écueil de ma franchise?

LOUIZE.

Converser un moment.

MER.

COMEDIE. 19

MERLIN

Beau magasin d'attraits,  
Mon Maître est déjà loin, il faut que j'aille  
après,  
Sans cela, croyez-moi, ma chere Impera-  
trice,  
Qu'il n'est rien ici-bas que pour vous je ne  
fisse.

LOUIZE

Demeure ici, Merlin.

MERLIN

Je n'en ai pas le temps,  
Adieu, moule adorable à faire des enfans.

STEFANIE  
Je l'arrêterai bien. Dis moi, mon cher, de  
grace,  
Le pais de Dom Sanche, & son bien & sa  
race,  
Et quelle est la beauté qu'il adore à la Cour?

MERLIN

On vous a donc appris l'objet de son amour ?  
Je viens de lui donner du martel.

STEFANIE, à part.

Ha le traître!

MERLIN

Mon Maître n'est pas tel qu'il tâche de pa-  
roître.

STEFANIE

Dis-moi donc son pais, sa qualité, son bien-  
Tien.

MERLIN

Vous m'avez charmé par ce doux mot de  
Tien.

Le diamant est bon?

STEFANIE

Fort bon.

MERLIN

Un peu jaunâtre,  
Bas de Bizot?

LOUI-

20 LE MARQUIS RIDICULE,

LOUIZE.

Vois-tu, l'on te bat comme plâtre,  
Si tu ne parles vite.

MERLIN.

Encore faut-il bien  
Savoir si ce qu'on donne est quelque cho-  
se ou rien.

STEFANIE.

Dis moi donc son pais, son bien, & sa nais-  
sance.

MERLIN.

Vous me demandez-là des choses d'import-  
tance,

Et dont jusques ici, mon Maître, homme  
discret,

Et sage au dernier point, m'a toujours fait  
secret;

Mais comme les valets ont l'ame curieuse,  
Et que je vous connois Daine très-generouse,

Je veux vous avouer avec sincerité,  
Que quant à son pais, son bien, sa qualité,

Quoi que vôtre present j'aye bien voulu pren-  
dre,

*Il s'enfuit.*

Je n'en fai rien du tout, & n'en puis rien  
aprendre.

STEFANIE.

Le coquin m'a jouée, il faut aller après.

OLIVARES.

Mon bras est impuissant, où le sont vos at-  
traits.

STEFANIE.

Il a laissé tomber en fuyant quelque chose,  
Va t'en le ramasser.

OLIVARES.

C'est une lettre close.

STEFANIE.

Apporte.

OLIVARES.

Où c'en sont deux en un même paquet.

STEFANIE.



Il faut voir ce que c'est, romps viste le cachet.

La datte est d'aujourd'hui, la lettre est fraîche faire,

Nous allons découvrir quelque affaire secrette.

L E T T R E.

**M**On frere.

*Je suis dans Madrid, Et qui pis est, j'y suis pour me marier. J'ay grand peur qu'un bourreau de beaupere ne m'aille tromper, Et ne m'ait promis plus de beurre que de pain. Je ne me mouche pas sur ma manche, comme vous savez, Et il en faudroit venir au coupe-gorge. Je vai donc faire la guerre à l'œil; car de deux accidents il faut éviter le pire. Informez-vous de ses vie Et mœurs de votre côté, comme je feray du mien, Et me sachez bon gré de la confidence. Je vous adresse une lettre que j'écris à ma future épouse, afin qu'elle ne me soupçonne pas d'être à Madrid. Le dessus de la lettre vous apprendra sa demeure.*

L O U I Z E.

A-t-on jamais écrit plus extravagamment, En des termes plus bas, avec moins d'agrément?

Le style répond mal à l'esprit de Dom Sanche.

Avez-vous remarqué ce MOUCHE SUB LA MANCHE?

S T E F A N I E.

On écrit mal parfois, quoi que l'on parle bien.

L O U I Z E.

Et tous ces quolibets qui ne servent de rien?

S T E F A N I E.

Qu'importe? Mais hélas! il importe qu'un traître

M'ait

22 LE MARQUIS RIDICULE,  
M'ait donné de l'amour sans se faire con-  
noître;

Il est Marquis le Fourbe, & d'une qualité,  
Qui peut à mon souhait borner ma vanité.  
Il traite cependant d'un autre mariage,  
Et me fait le jouet de son esprit volage.

L O U I Z E.

Je n'eusse jamais cru qu'il eût écrit si mal :  
Il nous deguisoit bien son esprit de cheval.

S T E F A N I E.

Personne n'est exempt d'avoir quelque foi-  
blesse.

Quelque tendre, où, d'abord qu'on le touche,  
on le blesse.

Il est jaloux sans doute, & quand son mal le  
prend

D'agréable qu'il est, ridicule il se rend.

Il verra si je suis de mon côté jalouse.

Voions comment il parle à sa divine Epouse :

L'adresse est A MADRID POUR BLAN-  
CHE DE VARGAS,

DONT LA MAISON CONTIENT UN  
APPA TEMENT BAS,

PEINT DE NEUF, ET GRILLE, QUI  
DONNE EN LA GRAND'RUE.

L O U I Z E.

Vraiment l'adresse est rare, & de grande  
étendue.

O L I V A R E S.

J'irois les yeux bandez. Je connois la maison.

S T E F A N I E.

Tant mieux. Verifions sa noire trahison.

## L E T T R E.

**M**A chere Epouse,  
Quelques affaires m'empêchent de vous appeler  
de plus près de ce doux nom. Recevez le d'où  
vous

C O M E D I E. 23

*vous êtes, je vous le donne d'où je puis, & cependant je consens, & ma volonté est que cette lettre ait la force d'une promesse de mariage, en attendant que nous le consommions dans Madrid après la benediction du Prêtre.*

Dom BLAIZE POL, Marquis de la Victoire.

L O U I Z E.

Il entre, ce me semble, ici quelque mystere;  
Car, Madame, il écrit de Madrid à son frere,  
Son frere apparemment est aussi dans Madrid.

S T E F A N I E.

Il n'est pas question de se lasser l'esprit  
A deviner le sens, dont la lettre est écrite:  
Mais il est question que mon ame s'irrite;  
Qu'on se mocque de moi; qu'on me fait enrager,  
Et que je veux tout faire, afin de me vanger.  
Oui perfide, oui méchant, j'irai chez ta Maitresse,  
Lui faire le recit de ta fausse finesse.  
Louize, Olivares, il faut me seconder  
A rompre cet hymen, ou bien le retarder;  
Mais ce n'est pas assez de rompre un hymenée,  
Il faut bien davantage à ma rage obstinée:  
Je veux après avoir fait manquer cet hymen,  
Qu'il en meure le traître.

L O U I Z E.

Oui, qu'il en meure.

O L I V A R E S.

Amen.

S T E F A N I E.

Perdons le scelerat qui s'attaque à ma gloire.

O L I V A R E S.

Soyons victorieux de la même victoire.

S T E F A N I E.

L'allusion me plaît, elle est pleine d'esprit.  
Tantôt, pour cela seul, je te donne un habit.

L O U I Z E.

24 LE MARQUIS RIDICULE,

LOUIZE.

A moi, Madame?

STEFANIE.

A toi, je te donne une juppe.

LOUIZE.

Malheur sur le Marquis qui nous a pris pour  
duppe.

*Fin du premier Acte.*

ACTE

## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

BLANCHE, LIZETTE.

LIZETTE.

**P**our moi, quand vos chevaux s'emportèrent si fort,  
Je dis mon in manus, & j'attendis la mort.  
Si je ne l'avois vu, je croirois impossible  
Que la peur fit en nous un effet si terrible;  
Car vous chutes sur moi, sans poux, sans  
sentiment,  
Et j'en suis pâle encor d'y songer seulement.

BLANCHE.

Notre liberateur me vit-il de la sorte?

LIZETTE.

Et craignit comme moi que vous ne fussiez morte.

Pourquoi garder aussi des chevaux si fringans?

Et des chiens de cochers tous les jours s'enyvrons?

BLANCHE.

Comment se trouva-t-il en ce lieu solitaire,  
Ce jeune Cavalier, cet Ange tutelaire?

LIZETTE.

Je ne lai pas comment; mais je benirai Dieu,  
Qui nous le fit trouver à telle heure, en tel lieu.

BLANCHE.

Qu'il me parut civil! qu'il est bien fait, Lizette!

LIZETTE.

Je croirois bien aussi qu'il vous trouva bien faite.

B

BLAN



26 LE MARQUIS RIDICULE,

B L A N C H E.

Comme j'étois, Lizette?

L I Z E T T E.

Oui, comme vous étiez,  
Toute pâle, à ses yeux autant vous éclatiez,  
Qu'il éclattoit alors aux vôtres par sa mine.

B L A N C H E.

Mais de cet accident, qui fut donc l'origine?

L I Z E T T E.

Votre malheur, le mien, un bourreau de  
cocher

Toujours saoul, des laquais qu'il faudroit  
écorcher.

Ecoutez comme quoi nous l'échapâmes  
belle,

Dont, ma foi, nous devons une belle chan-  
delle.

Nous passions sur le pont, sans beaucoup nous  
hâter,

Et sans avoir dessein de nous précipiter.

Votre cocher étoit, comme vous savez, yvre,  
Et vos laquais s'étoient dispensés de vous  
suivre.

Nous regardions les eaux du clair Mansana-  
rès,

Quand un chien, l'on eût dit qu'il l'eût fait  
tout exprès,

Fit peur à vos chevaux, dont l'yvrogne de  
guide

Accablé de sommeil ne tenoit plus la bride:  
Du chien effarouchés, ils galoppoient fou-  
gueux,

Vers où le bord du fleuve à voir même est  
affreux,

Lors que ce Cavalier, ou plutôt ce bon Ange,  
Vola vers vos chevaux d'une vitesse étrange,  
Et coupa leur harnois de son acier tranchant,  
Sur le point qu'ils s'alloient jeter dans le  
panchant.

Nous

C O M E D I E. 27

Nous étions cependant, vous, dans mes bras  
pâmée,

Moi, de vous voir ainsi tout à fait alarmée.  
Vous revintes après de votre pâmoison,  
Et lors vos yeux ingrats par grande trahison,  
Firent au Cavalier une amoureuse playe.  
Voilà de l'accident la relation vraie.

B L A N C H E.

Folle, plains-moi plutôt, & ne me raille point.  
Le plaisir qu'on m'a fait, m'inquiète à tel  
point,  
Par la crainte que j'ai de ne le pouvoir ren-  
dre,  
Que de m'en attrister je ne me puis deffen-  
dre.

L I Z E T T E.

Je croi cette tristesse une naissante amour,  
Qui paroît dans vos yeux claire comme le  
jour.

B L A N C H E.

Amour? moi?

L I Z E T T E.

Vous? amour? êtes-vous une souche?

B L A N C H E.

Non: mais j'ai de l'honneur.

L I Z E T T E.

Qui vous rend bien farouche.

B L A N C H E.

Quand j'aurois repugnance à vivre sous ses  
loix,

Une fille prend-elle un Epoux à son choix?  
N'attens-je pas le mien aujourd'hui?

L I Z E T T E.

Mais Madame!

S'il est mal fait de corps aussi bien que de  
l'ame?

B L A N C H E.

Si mon Pere me donne un Epoux odieux,  
Pour de mieux faits que lui je fermerai les  
yeux.

B 2

L 1-

28 LE MARQUIS RIDICULE,

LIZETTE.

Si quelque amour secret l'oblige à la  
penſe ?

BLANCHE.

Je réglerai la mienne, & prendrai patience.

LIZETTE.

S'il eſt jaloux, avare, impertinent, railleur ?  
S'il eſt fâcheux, mal-propre, yvrogne, ou  
grand parleur ?

S'il eſt joueur, s'il perd ſes terres & les vô-  
tres ?

Si cagot, jour & nuit il dit ſes patenôtres ?

S'il eſt chauve, gaucher, rouſſeau, louche,  
ou cagneux ?

BLANCHE.

Le Ciel ne ſera pas pour moi ſi rigoureux :

Mais quand il ſeroit tel que le fait ta pein-  
ture,

L'ennemi du bon-ſens, l'horreur de la na-  
ture,

Un injuſte tyran, de ſon ombre jaloux,

Pour l'aimer, il ſuffit qu'il ſeroit mon E-  
poux.

LIZETTE.

Madame, ſi l'Epoux que le Ciel vous deſtine,

A de ce Cavalier le viſage, & la mine,

S'il eſt d'eſprit, de biens, & de vertus pour-  
vu,

On peut tout eſpérer devant que l'avoir vu.

Que ſait-on ?

BLANCHE.

Ha Lizette ! il faudroit être heureuſe.

LIZETTE.

Ha ! Madame, ma foi vous êtes amoureuſe.

BLANCHE.

Tai-toi, je vois mon Pere.

SCENE II.

DOM COSME, BLANCHE,  
LIZETTE.

DOM COSME.

**H**E bien ! votre  
accident,  
De la faveur du Ciel est un signe évident.

BLANCHE.

Si vous saviez, Monsieur, par quel bonheur  
étrange,  
Sans le secours d'un homme, ou plutôt d'un  
bon Ange. . .

D. COSME.

L'on m'a de point en point conté ce grand  
malheur,  
Dont je vous vois sauvée, & quitte pour la  
peur.

Comment vous portez vous ?

BLANCHE.

De ma peur étourdie,  
Je me sens foible encor ; mais c'est sans ma-  
ladie.

SCENE III.

MERLIN, D. COSME, BLAN-  
CHE, LIZETTE.

MERLIN *surpris de voir Dom Cosme.*

**M** Adame de la part. Mais. . .

D. COSME.

Que demandez vous ?

MERLIN.

*à part.* Je suis pris. Un laquais étoit venu  
chez nous

30 LE MARQUIS RIDICULE,  
Demander un julep pour votre fille morte ;  
Je suis Apoticaire, & c'est ce que j'apporte.

D. C O S M E.

On n'en a pas besoin.

L I Z E T T E *à part.*

Peste de l'étourdi !

B L A N C H E.

Mon ami, je vous trouve à mentir bien hardi !  
Vous feriez soupçonner, surpris comme vous  
êtes,

Qu'il se passe entre nous des affaires secrettes.  
Monsieur, c'est le valet, ou je me trompe  
fort,

Du Cavalier sans qui vous pleureriez ma  
mort ?

M E R L I N.

Je ne suis pas à lui ; mais je suis à son Frere.

D. C O S M E.

Comment s'appelle-t-il ?

M E R L I N.

O le curieux Pere ! *à part.*

Puis qu'il vous faut parler sans feintise, &  
sans dol,

Mon Maître est un Seigneur nommé Dom  
Blaise Pol.

D. C O S M E.

Marquis de la Victoire ?

M E R L I N.

Oui, Monsieur.

D. C O S M E.

C'est mon gendre,

Est-il ici ?

M E R L I N.

Lui-même.

D. C O S M E.

Et me veut-il surprendre ?

Que ne m'écrivoit-il qu'il venoit ? & pour-  
quoi

A t-il voulu descendre autre-part que chez  
moi ?

M E R-



M E R L I N.

Il est d'un naturel surprenant.

L I Z E T T E.

Ha Madame!

Vous allez donc bien-tôt être Marquise &amp; femme?

D. C O S M E.

Tu fais où le trouver?

M E R L I N.

Oui, Monsieur.

D. C O S M E.

C'est assez.

Ajustez-vous, ma fille, & vous rejouissez,  
 Je prétens dès ce soir achever votre noce.  
 Qu'on mette vite les chevaux au carosse.  
 Lizette, & vous, ma fille, obtenez dessus vous  
 De paroître plus gaye aux yeux de votre E-  
 poux.

*Il sort.*

B L A N C H E.

Notre aventure, hélas! m'a bien moins éton-  
née,

que ne fait le penser de mon proche Hymenée.

L I Z E T T E.

Passer de fille à femme est sans doute un grand  
saut.Mais quelque grand qu'il soit, on le franchit  
bien-tôt.

B L A N C H E.

O Dieu! que vois-je encore?

## S C E N E IV.

D O M S A N C H E, B L A N C H E,  
L I Z E T T E.

D O M S A N C H E.

**A**près vous avoir vuë,  
 B. 4. De

32 LE MARQUIS RIDICULE,  
De tant de dons du Ciel si richement pour-  
vuë;  
Je ne puis m'empêcher de revoir vos beaux  
yeux  
Pour leur offrir encor mon cœur comme à  
mes Dieux.  
Déjà de leurs regards la menace severe  
Fait craindre à mon amour leur injuste co-  
lere;  
Leur dedain redoutable est prêt de châtier  
Un crime que ma mort seule peut expier:  
Mais que leur cruauté contre moi tout em-  
ploye;  
Tout supplice m'est doux, pourvu que je les  
voye.

B L A N C H E.

Quand mon Pere m'amene un Epoux que  
j'attens,  
Me venir voir encor, c'est mal prendre son  
temps.

D. S A N C H E.

Je venois m'informer de l'état ou vous êtes.

B L A N C H E.

Si vous saviez, Monsieur, la peur que vous  
me faites,  
Ou plutôt à quel mal vous m'exposez ici,  
Vous ne me viendriez pas rendre visite ainsi.  
Il est vrai, je vous dois la vie, & je confesse,  
Que mon cœur généreux me le redit sans  
cesse:  
Mais dans le même temps qu'il m'apprend  
mon devoir,  
Il m'avertit aussi que j'ai tort de vous voir.

D. S A N C H E.

Vous ne m'avez rien dû, dont vous ne soyez  
quitte;  
Mais j'ai cru vous devoir au moins une visite,  
Ou plutôt je l'ai cru devoir à mon repos,  
Puis qu'éloigné de vous j'endure mille  
maux.

B L A N-

B L A N C H E.

Bien que j'aye pour vous toute sorte d'estime,  
Je ne puis plus long-temps vous écouter sans  
crime;

Vous revoir, c'est manquer à ce que je me doi,  
Et peu faire pour vous, mais beaucoup con-  
tre moi.

Emmene-le, Lizette.

L I Z E T T E.

Allons, allons, mon brave!  
Et si vous devenez notre amoureux esclave,  
Comme vous en avez tout à fait la façon,  
Sachez qu'un jeune cœur n'est pas toujours  
glacé,

Que Lizette vous peut servir, & que Lizette  
A pour vous dans son ame une estime parfaite.

D O M S A N C H E.

Si c'étoit l'offenser que l'aimer ardemment,  
Elle m'auroit traité trop peu cruellement;  
Mais si c'est de l'amour que les Dieux nous  
demandent,

Si c'est par nos respects qu'à nos vœux ils se  
rendent,

Doit-elle recevoir d'un œil si rigoureux,  
Et mes respects soumis, & mes soins amou-  
reux?

B L A N C H E.

Lizette! hâte-toi, veux-tu donc que mon Pere  
Le trouve?

L I Z E T T E.

Allons, Monsieur.

D. S A N C H E.

O Dieu, qu'elle est severe!

L I Z E T T E.

J'entens Monsieur qui vient; vite, cachez-  
vous-là.

B L A N C H E.

Lizette! quel malheur!

L I Z E T T E.

Ne craignez rien.

B 5

S C E

34 LE MARQUIS RIDICULE,

SCÈNE V.

D. BLAIZE & ses gens, D. COSME,  
BLANCHE, LIZETTE.

DOM BLAIZE.

Hola?

Ne vous dispensez pas, ma sotte valetaille,  
En un jour important comme un jour de  
bataille;

En un temps où l'Amour mon ennemi cruel  
Contre un fier basilic me suscite un duel;  
Car ma belle en est un dont la mortelle vue,  
Fait d'un homme vivant un mort à l'impre-  
vue :

Ne vous dispensez pas, dis-je, mes sottes  
gens,

D'être au moindre clin d'œil, à ma voix di-  
ligens,

Afin que la Déesse à qui mon cœur encense  
Juge de mon esprit par votre obéissance.  
M'entendez-vous ?

D. COSME.

Monfieur, vous commandez ici  
Comme Maître absolu.

D. BLAIZE.

Je l'entends bien ainsi.

Mon beau-pere, notez, que vous avez la  
droite,

Notez de la façon qu'avecque vous je traite:  
Je ne la donne pas à tous, en bonne foi,  
Et ce rencontre ici ne fait pas une loi.

Mais allons de plus près déployer la faconde,  
Devant cette merveille à nulle autre seconde.

Mieux vaut un oisillon qu'on tient dessus le  
poin

Qu'un grand oiseau de prix volant dans l'air  
Vous

Vous meritez un Roi, merveille sans égale,  
 Vous n'aurez qu'un Marquis sous la loi con-  
 jugale.

Ordugno! que dis-tu de l'application?

O R D U G N O.

Qu'elle est digne de vous.

D. B L A I Z E.

Elle est d'invention,  
 Et sans doute elle aura la donzelle attendue.

O R D U G N O.

Il n'en faut point douter.

L I Z E T T E.

Quelle pedanterie,  
 Madame!

B L A N C H E.

Ha tai-toi donc, Lizette!

D. C O S M E.

Avec le tems  
 La Cour pourra changer le style, & l'air des  
 champs.

D. B L A I Z E.

Vous êtes un long tems, me semble, à me  
 répondre,

Devroit-on là dessus avoir à vous semondre?

B L A N C H E.

Quand bien on m'offriroit, ce qui ne se peut  
 pas,

Un Epoux plus que vous à mes yeux plein  
 d'appas,

Et dont la qualité fût plus considerable,

Ce qui n'est pas possible, encore moins  
 croyable;

Quand au lieu de Marquis, vous seriez un  
 grand Roi;

Le pouvoir que mon Pere a toujours eu sur  
 moi,

Qui n'ai jamais songé qu'à l'aimer, à lui  
 plaire,

M'auroit fait consentir au bon choix de mon  
 Pere.



36 LE MARQUIS RIDICULE.

Ainsi pour deux raisons j'aime un si digne  
Epoux,

Et parce qu'il le veut, & parce que c'est vous.

D. B L A I Z E.

Ordugno ! Qu'en dis tu ? la Sibylle Cumée  
M'eût moins par son discours l'ame enthousi-  
asiée.

Ordugno ! l'artisan qui peignit son portrait  
N'a pû, le fat qu'il est, la rendre trait pour trait.

Ordugno ! j'ai grand peur qu'une femme si  
belle

De moi son papillon deviendra la chandelle.

Ordugno !

O R D U G N O.

Quoi, Monsieur ?

D. B L A I Z E.

Elle en tient.

O R D U G N O.

Surement.

D. B L A I Z E.

Mais à bon chat bon rat, j'en tiens pareille-  
ment.

Ordugno ! la maison me choque en sa struc-  
ture,

Il en faudroit changer toute l'architecture,  
La chambre est en bicoïn, tout au moins il  
faudroit

Abattre l'angle aigu, pour en refaire un droit.  
Ordugno !

*ORDUGNO d'un ton chagrin comme  
ennuyé d'être tant appelle.*

Monseigneur !

D. B L A I Z E.

Quelle façon maudite  
De répondre ! est-ce point que le faquin  
s'irrite

D'entendre si souvent Ordugno repeter ?  
Sais-tu que c'est ainsi qu'on se fait mal-  
traite ?

Sais

Sais tu que qui t'a fait, te pourra bien de-  
faire ?

O R D U G N O.

Je crois n'avoir rien fait qui puisse vous dé-  
plaître.

D. B L A I Z E.

Je l'ai fait favori, de Page fort galeux,  
Dont un meilleur que lui se tiendrait fort  
heureux.

Et le gremlin qu'il est, se fait tirer l'oreille,  
A cause que parfois à lui je me conseille.  
Tous valets sont valets.

O R D U G N O.

Mais, Seigneur...

D. B L A I Z E.

Il suffit,

Ne me va point chercher dans ton mauvais  
esprit

De mauvaises raisons, ou nous aurons que-  
relle.

Viens à moi sans gronder alors que je t'ap-  
pelle ;

Ne me parle jamais qu'étant interrogé,  
Et jamais sans respect, ou bien prends ton  
congé.

D. C O S M E.

Ne trouvez vous pas bon, Monsieur, que  
j'aie à faire

Préparer une chambre à Monsieur votre  
frère ?

Car je ne prétends pas qu'il loge hors de chez  
moi.

D. B L A I Z E.

C'est fort mal prétendu, mon beau-père.

D. C O S M E.

Et pourquoi ?

D. B L A I Z E.

Parce qu'en un logis où dormira ma femme,  
De mon consentement ne dormira corps  
d'ame ;

38 LE MARQUIS RIDICULE,  
Par corps d'ame, j'entens tous parens, tous  
amis,  
Tous valets: même aussi, s'il m'est ainsi per-  
mis,  
Tous chiens, chats, & chevaux mâles, tou-  
te peinture,  
Qui represente au vif masculine figure.  
Sans doute, vous direz, & vous direz bien  
vrai,  
Que je suis fort jaloux; mais je m'en fai  
bon gré.

D. C O S M E.

On ne sçauroit faillir par trop de prévoyance.

D. B L A I Z E.

Vous me parlez ainsi par pure complaisance.  
Vous êtes un adroit, Dom Cosme, & je voi  
bien

Que vous accordez tout & ne contestez rien.  
Ces maudits esprits doux sont personnes à  
craindre;

Mais jusqu'ici de vous je n'ai pas à me plaindre.  
Ordugno!

O R D U G N O.

Monseigneur.

D. B L A I Z E.

Di-moi quelle heure il est?

O R D U G N O.

Il est déjà bien tard.

D. B L A I Z E.

Le souper est-il prêt?

O R D U G N O.

Il le sera bien tôt.

D. B L A I Z E.

Qu'on me mene à ma chambre;  
Qu'on ne m'y brûle point de pastilles à  
l'ambre;

Que le repas aussi soit sobre, & limité;  
Car je ne puis souffrir la superfluité.  
Ordugno!

O R-

C O M E D I E. 39

O R D U G N O.

Monseigneur.

D. B L A I Z E.

Fai bien la sentinelle,

Furette bien par tout.

O R D U G N O.

Je vous serai fidelle.

D. B L A I Z E.

Allons, Dom Cosme, allons, montrez-moi  
le chemin.

*Il sort.*

Adieu jusqu'au souper, belle au teint de jasmin!

B L A N C H E.

Ha Lizette!

L I Z E T T E.

Ha Madame! à quelle destinée  
Vous reduit votre Pere avec son hymenée!  
Avoit-il de bons yeux quand il vous a choisi  
Ce Marquis campagnard, fantasque en cra-  
moisi?

B L A N C H E.

Ha! ne m'en parle point qu'avec respect, Li-  
zette.

Je te l'ai déjà dit, encor qu'il me mal-traite.  
Quelques cruels tourmens qu'il me fasse en-  
durer,

Il ne m'est pas permis même d'en murmurer.  
Fai vîtement sortir ce Cavalier. Je tremble  
Que quelqu'un du logis ne vous rencontre  
ensemble;

Di-lui que je l'estime autant que je le doi,  
Et que de l'action qu'il a faite pour moi,  
La memoire en mon cœur par le devoir tracée,  
Par la longueur du tems ne peut être effacée;  
Et que je n'aurois pas refusé de le voir,  
Si je l'avois pû faire, & suivre mon devoir.

L I Z E T T E.

On va bien-tôt souper. Tous nos gens vont  
& viennent,

Et

40 LE MARQUIS RIDICULE,  
Et ceux de ce Marquis tous les passages tien-  
nent,

Je croi qu'ils sont payez pour en user ainsi:  
Mais je prendrai mon temps; & pour vous,

hors d'ici,  
Allez dans votre chambre, & cependant Li-  
zette

Tirera le captif de sa noire cachette.

*Fin du second Acte.*

A C T E



## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

LIZETTE, DOM SANCHE.

LIZETTE.

**L** Es valets du Marquis à leur Maître fi-  
delles,  
Avoient si bien par-tout placé leurs sentinel-  
les,

Que durant le souper même, je n'ai pas pu  
Tirer hors de son trou notre amant mor-  
fondu.

Il me fait grand' pitié, car il est fort aimable :  
Mais, ma foi, le Marquis ne sera pas trai-  
table,

Et je me trompe fort, s'il est moins diligent  
A garder sa moitié qu'à garder son argent.  
Sortez, mon Cavalier, sortez en diligence,  
Vous m'avez aujourd'hui couté plus d'une  
transe.

Nous avons un Marijaloux comme un damné.

DOM SANCHE.

Helas ! il est mon frere, & de plus mon aîné.

LIZETTE.

Dites-vous ?

D. SANCHE.

Et de plus, c'est le dernier des hommes.

LIZETTE.

Nous sommes bien à plaindre en l'état où  
nous sommes ;

Moi d'avoir un tel Maître, & vous un frere  
tel.

J'en fais dès aujourd'hui mon ennemi mor-  
tel ;

Il ne meritoit pas une femme si belle.

DOM

42 LE MARQUIS RIDICULE,

DOM SANCHE.

Ni moi de l'éprouver si fiere, & si cruelle.

LIZETTE.

Vous l'avez obligée, & vous êtes bien fait;

Esperez, son esprit est sensible au bienfait;

Et quoi que par vertu sa peine il dissimule,

Je sai qu'il est choqué d'un mari ridicule.

Si peu qu'un sot Epoux à nos yeux fasse mal,

Le temps change en mépris le respect con-  
jugal.

Et si peu qu'un Mari se rende méprisable,

Il ne manque au Galand qu'une heure favo-  
rable.

SCENE II.

DOM BLAIZE, LIZETTE, D. SAN-  
CHE, ORDUGNO.

**O** DOM BLAIZE.  
Ordugno!

LIZETTE.

Le voici, mon Dieu, que ferons-nous ?

D. BLAIZE.

Eh vien donc, Ordugno ?

LIZETTE.

Vite, recachez-vous,  
Maudit soit l'Ordugno. Je tremble en chaque  
membre.

D. BLAIZE.

Ordugno !

ORDUGNO.

Pourquoi donc sortir de votre chambre ?

D. BLAIZE.

Mes amoureux soupirs en ont échauffé l'air,  
Et pourroient à la fin moi-même m'y brûler.

ORDUGNO.

Que ne reposez-vous votre personne lasse ?

D. BLAIZE.

Je ne puis demeurer long-temps en une place,  
Triste.

Triste comme je suis.

O R D U G N O.

Pourquoi triste ?

D. B L A I Z E.

Pourquoi ?

Quel mortel ici bas doit l'être plus que moi ?  
Je veux absolument me cacher d'un beau-  
pere,

Qui me trouve d'abord, grace à mon sot de  
frere :

Qui contre l'ordre exprès à lui par moi  
donné,

A lui frete cadet par moi son frere aîné,

Qui contre l'ordre donc, porté dans ma mis-  
sive,

De ne reveler pas à personne qui vive

Que je suis dans Madrid, a d'abord découvert

L'infaillible moyen de me prendre sans vert.

O R D U G N O.

Et qu'ordonniez-vous donc à Dom Sanche ?

D. B L A I Z E.

De faire

Investigation de Blanche, & de son Pere,

Savoir ce qu'on en dit dans la Cour de Madrid ;

Car si quelqu'un de Blanche avoit surpris l'es-  
prit,

Par consequent le corps, je n'aurois que son  
reste,

Et ma honte bien-tôt deviendroit manifeste ;

Ainsi Dom Blaize Pol encorné plus qu'un  
boeuf,

Auroit à souhaiter de se voir bien-tôt veuf :

Au lieu que si mon frere eût caché ma venue,

Cette maison bien-tôt m'auroit été connue :

Et, cela fait, suivant mon information,

Ou bien j'aurois agi par consommation,

Ou bien j'aurois d'abord rompu mon ma-  
riage ;

Mais il n'en est plus temps, Ordugno, dont  
j'enrage.

Qui

44 LE MARQUIS RIDICULE,  
Qui pis est, le beaupere est de ces esprits  
doux,  
Qui sur tout, en tout temps sont d'accord  
avec vous :

Qui ne quittent jamais leur douce procedure,  
Et qui rient au nez quand on leur fait injure.

D. SANCHE, *à part d'où il est caché.*  
Le fantasque qu'il est m'auroit pris en défaut,  
S'il n'eût ainsi parlé de sa lettre tout haut ;  
Mais je puis maintenant dire que je l'ai lue.  
Quoi qu'à dire le vrai, son valet l'ait perdue.

D. BLAIZE.  
Mais épluchons un peu la future moitié.  
Qu'en dis tu ?

O R D U G N O.  
Qu'elle est belle !  
D. BLAIZE.  
Et trop de la moitié.  
Et de cette suivante un peu trop familiere ?

O R D U G N O.  
Qu'elle me plaît beaucoup.  
D. BLAIZE.

Elle ne me plaît guiere.  
Comment ! à sa maitresse, à la barbe des  
gens,  
Elle parle à l'oreille, à toute heure, en tout  
temps.

Loin de moi, loin de moi soubrette qui con-  
seille :

On dispose du cœur de qui l'on a l'oreille ;  
On dispose du corps, de qui l'on a le cœur,  
Cela fait, un mari se trouve sans honneur.

Va, va t-en dans ma chambre, apporte une  
lumiere,

Je ne veux pas laisser le moindre coin der-  
riere

Où je n'aye porté mes regards & mes mains.  
Si j'allois y trouver le malheur que je crains,  
Quelque Galant caché, je ferois rumeur  
telle.

Que

Que mon maudit hymen se romproit par quelle.

D. SANCHE, *dans sa cachette.*

Si cet extravagant cherche par-tout ainsi,  
Il ne faut point douter qu'il ne me trouve  
ici;

Mais je me puis sauver tandis qu'il ne voit  
goute.

D. BLAIZE.

J'entens marcher quelqu'un auprès de moi;  
sans doute.

Qui va là ?

D. SANCHE.

Qui va-là toi-même ?

D. BLAIZE.

Es-tu mortel,

Ou fantôme ?

D. SANCHE.

Je suis homme vivant, & tel,  
Que pour avoir osé profaner la demeure  
Et l'honneur d'un Marquis, je t'étrangle sur  
l'heure.

D. BLAIZE.

Tu me serres la gorge, homme trop ponctuel!  
Mais je t'étranglerai d'un effort mutuel.  
Démon ! car tu ne peux être un homme or-  
dinaire,  
Après le mal cruel que tu me viens de faire,  
Que cherches-tu céans ?

D. SANCHE.

J'y cherche à te punir.

D. BLAIZE.

Et d'où prends-tu l'audace, & le droit d'y  
venir ?

Ordugno *en entrant éteint sa chandelle contre le  
visage de son Maître.*

Ordugno ? l'étourdi m'a brûlé le visage.

O R D U G N O.

Qui Diable vous croyoit aussi dans mon pas-  
sage ?

D.



46 LE MARQUIS RIDICULE,

D. SANCHE.

Ha, mon frere! est-ce vous? à la voix d'Ordugno,

Je vous ai reconnu.

D. BLAIZE.

Frere, ou plutôt Bourreau,  
A quoi bon m'étrangler?

D. SANCHE.

A dessein de vous plaire.

D. BLAIZE.

La belle invention pour hériter d'un frere!

D. SANCHE.

Vous me l'aviez écrit.

D. BLAIZE.

Oui, de vous informer  
De Blanche, & de ses mœurs; non de vous  
enfermer

Dans son logis de nuit, mon cadet! c'est trop  
faire,

C'est transgresser mon ordre, enfin c'est me  
déplaire.

D. SANCHE.

Je n'ai point eu dessein que de vous obeir.

D. BLAIZE.

Mais n'avez-vous point eu celui de me trahir?

D. SANCHE.

Votre lettre en mes mains ne fut pas plutôt  
mise,

Qu'afin d'exécuter vos ordres sans remise,  
J'entrai dans ce logis.

D. BLAIZE.

Où je vous voi caché.

Qui vous y fit entrer?

D. SANCHE.

Je suis bien empêché.

D. BLAIZE.

Parlez donc: qu'avez-vous à vous gratter la  
tête?

Etes-vous pour cela quelque pretexte ho-  
nête?

Car

Car on n'introduit pas pour rien, & sans sujet,  
Dans un logis d'honneur, un Cavalier sus-  
pect.

D. SANCHE.

Je priai; je promis; je gagnai la suivante,  
Feignant pour sa Maîtresse une amour vio-  
lente.

D. BLAIZE.

N'avois-je pas bien dit? la friponne qu'elle est  
A la fidélité préfère l'intérêt.

Je m'en veux éclaircir, puis qu'il y va du  
nôtre.

Prenez cette casaque, & me donnez la vôtre,  
Et cependant, allez dans ma chambre. Or-  
dugno!

Vous tiendrez compagnie à ce Godelureau.

Je vai bien attraper la maudite soubrette,

Elle croira venir tirer de sa cachette

Mon frere, & me prendra pour ce larron  
d'honneur.

Et je découvre ainsi ce qu'elle a sur le cœur.

D. SANCHE.

Il va tout découvrir, ô la sotte defaite

Dont je me suis servi!

D. BLAIZE.

La maudite soubrette

Sur la foi des manteaux troquez si prudem-  
ment,

Pour Dom Sanche aura pris Dom Blaize af-  
surément.

Elle viendra bien-tôt le tirer de sa geolle,

Et lors, je ne dis pas que sur sa tendre épaule

Coups orbes & pesans par moi ne soient  
donnez;

Mais je lui veux devant tirer les vers du nez.

LIZETTE, croyant parler a D. Sanche.

Le sot homme est sorti.

D. BLAIZE à part.

Peste! comme on me nomme.

L I-

48 LE MARQUIS RIDICULE,

L I Z E T T E.

Ha ! que n'est-il déjà doublement un sot  
homme !

D. B L A I Z E , *contrefaisant sa voix.*

Bon. Du plaisir reçu je me revancherai.

L I Z E T T E.

Je n'ai rien fait au prix de ce que je ferai.  
Sortez donc. Ce Marquis nous fera de la  
peine,

Fantafque comme il est.

D. B L A I Z E , *à part.*

Ha ! la double vilaine !

L I Z E T T E *entend venir D. Sanche qu'elle  
croit D. Blaise.*

Dieu me veuille assister ! ne le voilà-t-il pas ?

*Elle s'enfuit.*

Songez à vous, pour moi je me sauve à grands  
pas.

D. B L A I Z E.

Ha ! c'est vous, pourquoi donc venir si-tôt,  
mon frere ?

D. S A N C H E.

Le desir de savoir le secret d'une affaire,  
Où notre honneur commun peut être inte-  
ressé,

En est cause.

D. B L A I Z E.

Ma foi, vous étiez bien pressé.

D. S A N C H E.

Qu'avez-vous donc appris ?

D. B L A I Z E.

Trop. D'abord la traitresse  
M'a promis sa faveur auprès de sa maîtresse ;  
Puis m'a donné du sot, & du fantafque aussi :  
Mais je lui veux apprendre à me traiter  
ainsi.

Chaque chose a son temps ; & quant à vous,  
Dom Sanche,

Je veux que vous feigniez d'être amoureux  
de Blanche.

Je

Je veux par votre amour adroitement joué,  
Découvrir si son cœur vous peut être voué;  
Et je pourrai peut-être avec la même feinte  
Découvrir, si ce cœur n'a point eu d'autre  
atteinte.

Vous pouvez bien penser que je serois gâté,  
S'il falloit que la belle en eût déjà tâté.  
L'adresse à ce dessein n'est pas peu nécessaire:  
N'y faites pourtant pas tout ce qui s'y peut  
faire,

Que votre feint amour n'ait rien d'incontinent.

D. SANCHE.

Ce Mari curieux, qu'on nomme impertinent,  
N'en a jamais tant fait.

D. BLAIZE.

Vous me voulez instruire,  
Vous mal heureux cadet qu'un aîné peut dé-  
truire,

Vous m'osez conseiller; vous me traitez de  
fot,

Moi tout sens, tout esprit, moi Dom-Blaize  
en un mot?

D. SANCHE.

Mais que peut-on penser d'un homme qui  
s'ingere

D'aimer une beauté destinée à son frere?

Et qu'elle opinion auroit-elle de moi,

Qui ferois un tel crime?

D. BLAIZE.

Et n'est-ce pas de quoi  
Donner une couleur à pareille entreprise,  
Que feindre que votre ame est dès long-temps  
éprise?

D. SANCHE.

Je ne l'ai jamais vuë.

D. BLAIZE.

Et suis-je donc un f. u. ?  
Et n'avez vous pas vu son portrait à mon  
cou?

N'est-il pas digne assez de votre idolatrie?

C

Mais

**LE MARQUIS RIDICULE,**  
Mais foïn, je l'ai laissé dans notre hôtellerie.

Je m'en vai le querir.

**D. SANCHE.**

J'irai bien.

**D. BLAIZE.**

Volontiers  
vous iriez fuyeter ma male & mes papiers.  
Rengainez, rengainez votre offre officieuse.

Que ces freres cadets ont l'ame curieuse!  
Je suis des curieux l'ennemi capital.

**D. SANCHE, à part.**

La belle occasion que m'offre ce brutal!

**D. BLAIZE.**

Que dites-vous tout bas?

**D. BLAIZE.**

Que je suis prêt de faire  
Tout ce qu'il vous plaira.

**D. BLAIZE.**

M'obeir, c'est me plaire,  
Ordugno!

**ORDUGNO.**

Monseigneur?

**D. BLAIZE.**

Ordugno!

**ORDUGNO.**

Monseigneur!

**D. BLAIZE.**

Faut-il pour mes pechez qu'un valet soit  
dormeur?

Ordugno!

**ORDUGNO.**

Monseigneur?

**D. BLAIZE.**

Dieu te puisse confondre,  
Monseigneur, Monseigneur, ce n'est là que  
répondre;

Mais ce n'est pas venir.

**OR-**



COMEDIE. 51

ORDUGNO.

Hé bien que voulez-vous ?

D. BLAIZE.

Sortir.

ORDUGNO.

Sortir si tard, c'est à faire à des fous.

D. BLAIZE.

Parle pour toi, crocan. Sais-tu bien ce qu'engendre

L'indulgence d'un Maître au valet bon à prendre

Certaines libertez, qui lassent à la fin,

Et qui font tôt ou tard qu'on le traite en faquin ?

Va querir mon épée, & prends aussi la tienne, Et lanterne, & poignard.

ORDUGNO.

Faut il que Merlin vienne ?

D. BLAIZE.

Non. Qu'on m'ouvre, aussi-tôt qu'on m'entendra siffler.

*Il sort.*

Je reviens à l'instant.

MERLIN.

Où veut-il donc aller

Si tard ?

D. SANCHE.

Tu le sauras devant que la nuit passe, D'où viens-tu toi ?

MERLIN.

Je viens de perdre à tope & masse Un petit diamant, dont m'avoit fait régal La belle Stefanie honneur de Portugal. Il n'en est pas au monde une plus folle qu'elle,

Je la viens de trouver avecque sa Sequelle, C'est à dire Louïze, & son Olivarès, Assiegeant ce logis ; & de loin & de près, Elle, ou quelqu'un des siens, n'en quitte pas la porte,

52 LE MARQUIS RIDICULE,

Guignant les gens au nez, soit qu'on entre ou  
qu'on sorte.

Dans ses mains par malheur je suis tantôt  
tombé,

Et sous ses questions j'ai quasi succombé.

Elle m'a fait sur vous mille & mille deman-  
des,

Quand elle m'auroit fait autant de repriman-  
des,

Je croi sur mon honneur, qu'elle m'eût moins  
pesé.

Quelqu'un dans son esprit vous a demar-  
quisé,

Je l'en trouve pour vous un peu moins  
échauffée,

Et même je la tiens de Dom Blaize coëffée,  
Et que c'est pour lui seul qu'elle bat le pavé.

D. SANCHE.

Je voudrois de bon cœur qu'elle l'eût enlevé.

MERLIN.

Le Marquisat sans doute a donné dans son  
tendre,

Un Marquisat aussi n'est pas mauvais à  
prendre.

D. SANCHE.

Plût à Dieu que ses yeux fissent un même  
effet

Sur ce cher frere aîné, qui seroit bien son  
fait,

Et que d'elle amoureux, il me cedât mon  
Angé!

MERLIN.

Qui ne pleureroit pas peut-être d'un tel  
change:

Mais songez vous encore à la prise d'un cœur  
Si régulièrement retranché dans l'honneur,

Un cœur, qu'on peut nommer la plus dure  
des roches,

Qui ne veut pas souffrir seulement des ap-  
proches?

Vous

COMEDIE. 53

Vous m'allez alleguer ses yeux, autres jumeaux.

D'accord: mais c'est tirer votre poudre aux moineaux.

DOM SANCHE.

A peine croiras-tu, Merlin, par quelle voye,  
Un espoir surprenant ressuscite ma joye.

MERLIN.

Dites-la, vous verrez si je la crois ou non.

D. SANCHE.

Aussi jaloux que fou, mon frere tout de bon,  
Vent que... mais quelqu'un vient; je te  
dirai le reste

Tantôt.

SCENE III.

LIZETTE, DOM SANCHE,  
MERLIN.

LIZETTE.

Mon cher Monsieur, notre  
Maitresse peste  
D'une étrange façon contre vous.

D. SANCHE.

Et pourquoi?

LIZETTE.

Que fait elle? elle peste encor plus contre moi.  
Mais si près du Marquis vous estes bien tran-  
quille,

Que fait il donc? dort-il?

D. SANCHE.

Le Marquis est en ville

A l'heure que je parle.

LIZETTE.

Et qu'y fait-il si tard,  
Cet ennemi commun?

D. SANCHE.

C'est une affaire à part.  
Vous

54 LE MARQUIS RIDICULE,  
Vous faurez seulement, que Dom Blaize, &  
Dom Sanche  
Sont fort bien. Que ne suis-je aussi bien avec  
Blanche !

L I Z E T T E.

Si vous étiez sorti, vous y seriez fort bien.  
Jamais esprit ne fut moins ferme que le sien.  
O le sot animal qu'une fille timide !  
A force de pleurer, elle a la tête vuide :  
Mais lors que la pauvrete a su qui vous  
étiez

D'aïse elle m'a baisée, & fait cent amitez,

D O M S A N C H E.

Sait-elle que je suis le déplorable frere  
Du trop heureux Marquis ?

L I Z E T T E.

Elle se desespere  
De n'avoir pas le choix de Dom Blaize, &  
de vous,

Et de se voir reduite à prendre un tel Epoux.

*On siffle.*

D. S A N C H E.

Merlin ! on a siffé. C'est mon frere; va vite  
Ouvrir la porte.

L I Z E T T E.

Et moi je regagne mon gîte.

D. S A N C H E.

Ne m'abandonnez pas au besoin.

L I Z E T T E.

Je ferai  
Des merveilles pour vous, ou bien j'y perirai,  
Parce que je crois faire une œuvre charitable,  
En faisant réussir une amitié sortable ;  
Outre que j'ai pour vous autant d'affection,

*Elle sort.*

Que j'ai pour le Marquis de juste aversion.

SCENE IV.

DOM BLAIZE, D. SANCHE,  
MERLIN, ORDUGNO.

DOM BLAIZE.

**O**Rdugno!

ORDUGNO.

Monseigneur?

DOM BLAIZE.

Que je perisse, infame,  
si je prens dans Madrid belle ni laide femme,  
Comment! un étranger y paroît-il, soudain  
Les femmes du Pais le courent comme un  
Daim.

Mon frere, justement au sortit de la porte,  
Deux Dames de qui l'une à l'autre sert d'es-  
corte,

Et certain quinola qui sert à la mener,  
Comme un dievre gîré me font venus tour-  
ner,

Et celle qui des deux m'a paru la Maitresse,  
D'une démarche fiere, & d'un air de Princesse,  
M'est venu sortement, soit pour mal, soit  
pour bien,

Regarder sous le nez, & m'a caché le sien.

J'ai cru cette action d'abord une passade,

Et l'inutile effet d'une folle boutade:

Mais Maitresse, Suivante, & le vieil Ecuyer,

N'ont point abandonné leur pretendu gibier.

Ils m'ont depuis ceans jusqu'à l'hôtellerie

Toujours envisagé de la même furie:

La Dame cheminant tantôt à mon côté,

Tantôt me devançant d'un pas precipité,

Et tantôt se faisant par moi laisser derriere.

Le retour s'est passé de la même maniere:

Là dessus j'ai sifflé, vous m'avez fait ouvrir.



56 LE MARQUIS RIDICULE,  
La Dame que mes yeux font sans doute  
mourir,

(Et ce n'est pas ici le premier de leurs crimes,  
Ils ont bien fait tomber ailleurs d'autres vic-  
times)

M'a fait comme j'entends entendre un grand  
soupir,

Très infallible effet d'un amoureux desir.  
Et de là je conclus, que je serois peu sage,  
Si j'allois dans Madrid me joindre en maria-  
ge,

Où d'abord que j'arrive, on me court nuit &  
jour,

Où l'homme est le cruel, la femme y fait  
l'amour;

Où l'on obsède un homme au milieu d'une  
ruë;

Où l'on peut être pris par une malotruë.  
Et que seroit ce donc, si sejournant ici,

Quelqu'autre chaque jour m'entreprendoit  
ainsi?

Quoi! si je me trouvois au milieu de cent  
d'elles,

Et qu'étant convoité de ces cent Demoiselles,  
Mon corps de cent côtes fût à la fois tiré,  
Don Blaize en cent morceaux se verroit de-  
chiré!

Ordugno, notre noce, ou je me trompe,  
est faite,

Je veux dès le matin déloger sans trompette.

ORDUGNO.

Et tous vos beaux habits?

D. BLAIZE.

Nous nous en servons.

ORDUGNO.

Et ceux de votre train?

D. BLAIZE.

Nous nous en déferons.

ORDUGNO.

On ne se défait pas de tels habits sans perte.

D.

D. B L A I Z E.

Veux-tu que je me jette en une fosse ouverte ?

Et qu'étant marié, je sois encornailé ?

Mais d'un bien plus grand soin je me sens  
travaillé,

Il faudra que je trouve une excuse valable

A Dom Cosme, un vieillard d'une humeur  
detestable,

Un bourreau d'esprit doux, qui vous accorde  
tout,

Et vous fait compliment en vous poussant à  
bout ;

Qui ne manquera pas de louer ma prudence ;

Qui dira, quoi qu'il perde en ma chère al-  
liance,

Qu'il rompra mon hymen tout comme il me  
plaira ;

Et dans le même temps qu'il me le promettra,

Le malheureux qu'il est, quoi que je puisse  
faire,

Malgré mes dents & moi se fera mon beau-  
pere.

Mortel eut-il jamais un embarras pareil !

Mais la nuit là dessus nous donnera conseil.

Vous ne laisserez pas de toute votre adresse,

De dire des douceurs à ma jeune Maîtresse.

A propos, nous aurions besoin d'une clarte,

Pour bien voir son portrait que j'avois ap-  
porté :

Mais la Lune est fort claire, approchons la  
fenêtre,

Ici comme en plein jour il ne sauroit pa-  
roître.

Mais.....

*STEFANIE, qui est dans la rue, passant*

*la main à la fenêtre de la salle basse*

*& arrachant le portrait, dit*

Donne.

D. B L A I Z E.

Hai ! bon Dieu comme on me l'a ravi !

C 5

C'est

58 LE MARQUIS RIDICULE,  
C'est le même dragon qui m'a tantôt suivi.

D O M S A N C H E.

Qu'avez-vous ?

D. B L A I Z E.

Ce que j'ai ? la demande est plaisante !  
Et n'avez-vous pas vu l'action violente  
Que l'on me vient de faire, & comme on m'a  
grippé

Mon portrait de la rue, après m'avoir frappé ?

D. S A N C H E.

Vous me surprenez fort.

D. B L A I Z E.

Ha par ma foi c'est elle.

D. S A N C H E.

Et qui ?

D. B L A I Z E.

La même Dame avecque sa Sequelle,  
Qui me couroit tantôt. Peste qu'elle m'a fait  
Une grande écorchure en prenant mon por-  
trait !

D. S A N C H E.

On peut aller après.

D. B L A I Z E.

Ma foi, la larronnesse  
En vitesse de pieds surpasse une Tygresse :  
Aussi-bien qu'un portrait, on y perdrait les  
pas.

Encore un coup, ici l'on ne m'attrappe pas :  
Mais allons nous coucher. A propos, notre  
frere,

Coucher avec quelqu'un n'est pas mon ordi-  
naire,

Passe pour une fois. O Dom Cosme ! ô Ma-  
drid !

O maudit mariage ! ô Marquis sans esprit !

*Il sort.*

D. S A N C H E.

O destin ! ô amour ! ô toute aimable Blanche !  
Pourrez-vous rendre heureux un autre que  
Dom Sanche !

*Il sort.*

MERLIN.

O Dom Blaize! ô Dom Sanche! ô cher couple  
de fous!

Que le pauvre Merlin va souffrir avec vous!

*Il sort.*

ORDUGNO.

O cher ami Merlin! que les fievres quartai-  
nes

Puissent serrer bien fort ces deux têtes mal-  
saines!

*Fin du troisieme Acte.*

A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

BLANCHE, LIZETTE.

BLANCHE.

**I**L ne savoit donc pas mon futur Hime-  
née,  
Et qu'à son frere aîné l'on m'avoit destinée ?

LIZETTE.

Il ne le savoit pas : vous n'auriez jamais cru  
Quelle fut sa douleur aussi-tôt qu'il l'a su.  
Si vous eussiez oui les amoureuses plaintes,  
Votre cœur en eût eu de sensibles atteintes.  
Jamais un malheureux au fort de son tour-  
ment,  
N'a maudit son destin plus pitoyablement.  
Je n'ai pas pour autrui le cœur autrement  
tendre ;  
Mais quand je songe en lui, je sens le mien  
se fendre.  
Son frere est bien heureux.

BLANCHE.

Son frere est ce qu'il est,  
Puis qu'il est approuvé de mon Pere, il me  
plaît ;  
Mais j'entens un carosse.

LIZETTE *regarde par la fenetre de la salle.*

Il est vrai, qui s'arrête

Chez nous.

BLANCHE.

Est-ce pour moi ?

LIZETTE.

Feignez un mal de tête,  
Si ce sont des fâcheux : je vai les recevoir,  
Et vous irai querir si ce sont gens à voir.

*Blan-*

COMEDIE. 61

*Blanche sort.*

*à part.* Cette Madame ici viendrait-elle à la  
noce?

SCENE II.

STEFANIE, OLIVARES, LOUIZE,  
LIZETTE, BLANCHE.

**O**LIVARES? STEFANIE.

OLIVARES.

Madame?

STEFANIE.

*Envoyez le carrosse.*

Pourrais-je dire un mot à Blanche de Vargas?

LIZETTE. *Elle sort.*

Je m'en vai l'avertir de descendre ici-bas.

STEFANIE.

Il étoit de mon train, & de ma bonne mine,  
De ne pas faire ici, ma visite en gredine:

Quelque mauvais que soit un carrosse em-  
prunté,

Il nous donne toujours beaucoup d'auto-  
rité.

OLIVARES.

Mais quel noble dessein allez-vous entrepren-  
dre?

STEFANIE.

Digne de mon esprit.

OLIVARES.

J'ai peine à le comprendre.

STEFANIE.

Tu me verras Marquise, ou bien je perirai.

OLIVARES.

Ma foi, vous le ferez comme je volerai.

STEFANIE.

N'ai je pas plaisamment attrapé la peinture,  
L'aimable marmouset de l'Epouse future?



62 LE MARQUIS RIDICULE,

O L I V A R E S.

Quel bien vous viendra-t-il d'avoir pris un portrait ?

S T E F A N I E.

J'en aurai du plaisir.

O L I V A R E S.

J'en aurai du cotret.

S T E F A N I E.

Homme de peu de foi !

O L I V A R E S.

Sans beaucoup d'apparence,

Je ne me flatte point d'une vaine espérance.

S T E F A N I E.

Et je m'en flatte moi. Mais n'as-tu pû savoir  
Où le Marquis alloit si vite hier au soir ?

O L I V A R E S.

J'ai fait ce que j'ai pû pour le pouvoir ap-  
prendre.

S T E F A N I E.

Il fut couru des mieux.

O L I V A R E S.

Courir, ce n'est pas prendre.

S C E N E III.

LIZETTE, STEFANIE, BLANCHE,  
OLIVARES, LOUIZE.

L I Z E T T E.

**M** Adame va venir dans un petit mo-  
ment.

S T E F A N I E.

N'aurois-je point troublé son divertissement ?  
Ne lui ferois-je point de visite importune ?  
Mais je la vois venir : sa beauté non commune  
Est encore au dessus du grand bruit qu'on en  
fait,

Et pour tout dire enfin, efface son portrait.

Ma-

C O M E D I E.

63

Madame, trouvez bon devant que vous rien  
dire,

Que je vous confidere, & que je vous admire.

Je n'ai jamais rien vu de si charmant que  
vous.

B L A N C H E.

Je n'attendois pas moins d'un visage si doux,  
Que des civilitez & des cajolleries.

S T E F A N I E.

Qui ne vous en feroit ?

B L A N C H E.

Treuve de railleries.

S T E F A N I E.

Je rends ce que je dois à ce que vous valez.

B L A N C H E.

Apprenez-moi plutôt ce que vous me vou-  
lez.

De vous pouvoir servir je me tiendrois heu-  
reuse.

S T E F A N I E, à sa Suivante.

Louize, qu'en dis-tu ?

L O U I Z E.

J'en serois amoureuse.

S T E F A N I E.

Et déjà je la suis, & j'en hai doublement  
Le méchant qui la veut tromper si lâche-  
ment.

L O U I Z E.

Comment peut-il tromper cette belle per-  
sonne ?

S T E F A N I E.

Comment me trompe-t-il ?

B L A N C H E.

Ce langage m'étonne.

Savez-vous qui je suis ?

S T E F A N I E.

Non, je ne le sai pas !

Ce n'est pas votre nom que Blanche de Var-  
gas ?

B L A N-

64 LE MARQUIS RIDICULE,  
B L A N C H E.

Je l'avoue.

S T E F A N I E.

Et j'ignore aussi qu'on vous marie!  
Mais vous, savez-vous bien la noire perfidie  
Qu'un Traître, qu'un Marquis Dom Blai-  
ze.....

B L A N C H E.

Ha taisez-vous,  
Ne venez point ici décrier mon Epoux.

S T E F A N I E.

Il est donc votre Epoux?

B L A N C H E.

Au moins il le doit être.

S T E F A N I E.

Elle me fait pitié, Louize!

L O U I Z E.

O le grand traître!

B L A N C H E.

Ces discours surprenans, & pleins d'obscu-  
ritez,

M'empêchent de répondre à vos civilitez.

S T E F A N I E.

Je m'expliquerai mieux, quelque mal qu'il  
m'arrive;

Mais qu'on ne dise point à personne qui vive,  
Et sur-tout au Marquis, que l'on m'ait vue  
ici:

Ce n'est pas sans raison que je vous parle ainsi,  
Je veux bien l'avouer: il y va de ma vie.

Mais pour avoir le bien de vous avoir servie,  
Je hazarderois tout, excepté mon honneur!  
Vous gagnez à tel point mon estime, & mon  
cœur,

Que je serois pour vous de même ardeur zélée,  
Quand dans vos interêts je serois moins mê-  
lée.

B L A N C H E.

Mon estime & mon cœur ne sont pas moins  
à vous:

Mais

COMEDIE. 65

Mais si vos intérêts sont communs entre nous,

Contentez le desir que j'ai de les apprendre.

STEFANIE.

J'ai toujours dans l'esprit que l'on nous peut surprendre,

Madame, encore un coup, suis-je ici sûrement?

BLANCHE.

Ne craignez rien, Madame, & parlez seulement.

STEFANIE.

Faites-donc, s'il vous plaît, sortir votre suivante.

BLANCHE.

Je ne lui cache rien.

STEFANIE.

Elle est pourtant servante.

BLANCHE.

Oui : mais elle a le don de garder un secret.

STEFANIE.

Vous reconnoissez bien cet aimable portrait ?

BLANCHE.

Et qui vous l'a donné ?

STEFANIE.

C'est la personne même

A qui vous avez fait cette faveur extrême.

BLANCHE.

Mais pourquoi le Marquis l'a-t-il mis dans vos mains ?

STEFANIE.

Dom Blaize est, en un mot, le dernier des humains.

Quand vous mariez vous ?

BLANCHE.

Aujourd'hui.

STEFANIE, à part.

L'infidelle ?

LOU

66 LE MARQUIS RIDICULE,

LOUIZE, *à Olivars.*  
Il n'est pas dans le monde une plus fourbe  
qu'elle.

OLIVARS.  
Fourbissime.

STEFANIE.  
Et Dom Blaize a signé le contrat  
BLANCHE.

Dès long temps.

STEFANIE.  
O bon Dieu! pardonne au scelerat.  
Il n'en peut accomplir la principale clause,  
Ni vous donner la main.

BLANCHE.  
Puisque tout s'y dispose,  
Que mon Pere le veut, que j'en ai convenu,  
Et que c'est pour cela que Dom Blaize est  
venu,

Qui l'en peut empêcher?

STEFANIE.  
Helas! c'est moi, Madame!  
Moi qui l'ai fait regner des long-tems dans  
mon ame,

sa qualité, son bien, ses sermens, & ses pleurs,  
Son langage flatteur, & ses feintes douleurs,  
Ma jeunesse credule, & mon ame trop tendre,  
Ma folle vanité trop aisée à surprendre,  
Enfin tout ce que peut d'ennemis assembler  
La rigueur d'un destin qui vouloit m'accab-

bler,  
Favorisa si bien les desseins de ce traître,  
Que je ne puis l'haïr quelque ingrat qu'il  
puisse être,

Qu'il obtint . . . . mais hélas! ma rougeur, &  
mes pleurs

Vous déclarent assez jusqu'où vont mes mal-

heurs:  
Mais aussi, je vous suis encor si peu connue,  
Que vous pourriez douter si je suis ingenuë,  
Et sans me faire tort, mettre en doute ma foi,

Si

Si j'étois sans témoins qui parlassent pour moi.

Deux enfans malheureux d'un infidelle Pere,  
Joindront leur foible voix à celle de leur  
Mere,

Et ces deux innocens auront bien le crédit  
De vous persuader tout ce qu'elle vous dit.

B L A N C H E.

Si mon cœur vous pouvoit aussi bien que ma  
bouche,

Témoigner à quel point votre malheur me  
touche,

Vous ne douteriez point de la juste douleur,  
Que me fait ressentir votre cruel malheur.

L I Z E T T E *entre toute effrayée.*

Tout est perdu.

B L A N C H E.

Quoi donc?

L I Z E T T E.

Ils vont venir, Madame.

B L A N C H E.

Qui?

L I Z E T T E.

Dom Blaize, & Dom Cosme.

S T E F A N I E.

O mal-heureuse femme!

Et que ferai-je donc en cet accablement?

L I Z E T T E.

Vous pouvez vous cacher en son apparte-  
ment:

La clef tient à la porte.

B L A N C H E.

Ouvre vite, Lizette.

L I Z E T T E.

Sauvez-vous vite, Dame, Ecuyer,  
Soubrette!

Et vous défendez bien si l'on vous veut for-  
cer.

S C E N E



## S C E N E IV.

D. BLAIZE, DOM COSME, D. SANCHE,  
BLANCHE, LIZETTE, MERLIN,  
ORDUGNO.

DOM BLAIZE.

**E**T je soutiens encor qu'il ne faut rien  
presser.

DOM SANCHE.

Et je soutiens aussi qu'une semblable affaire  
Se hazarde beaucoup, alors qu'on la differe.

D. BLAIZE.

Et moi je resôûtiens qu'on ne hazarde rien,  
Quand on differe un peu ce qu'on retrouve  
bien.

Si les Grands de la Cour n'étoient pas à ma noce,  
Si j'allois emprunter, ou louer un carosse,  
Pour aller à l'Eglise, au lieu d'en avoir un  
En propre, & d'un ouvrage au delà du com-  
mun;

Si Blanche en pareil jour étoit si mal en or-  
dre,

Que le moindre bourgeois y pût trouver à  
mordre :

Enfin si j'éponsois votre fille en gredin,  
Ne me croiroit-on pas un fou, vous un badin ?  
Ne passerois-je pas, ô trop hâté Dom Cosme !  
Pour le plus grand vilain qui soit dans le  
Royaume ?

Ne serois-je pas fat, & même plus que vous,  
(Ceci soit dit pourtant sans vous mettre en  
courroux)

Si je ne rendois pas célèbre la journée  
Qui se pourra vanter de mon noble Hyme-  
née ?

Je veux que bals, festins, musiques, & Tau-  
reaux,

Car.

**C O M E D I E. 69**

**Carroufels, & combats de barriere aux flam-  
beaux,  
Fassent parler en Cour de ma magnificence:  
Je differerai donc, avec votre licence.**

**D. C O S M E.**

**Il faut donc differer, je ne conteste plus ;  
Mais bals, festins, tournois sont des frais su-  
perflus.**

**A la Cour aujourd'hui, l'on ne s'en picque  
guere.**

**Il n'est donc pas besoin pour cela qu'on dif-  
fere.**

**D. B L A I Z E.**

**Cet homme me fera bien-tôt desesperer.  
Il ne conteste plus, il veut bien differer,  
Et dans le même temps qu'il accorde la  
chose,**

**Le drôle la refuse, & même en dit la cause.**

**D. C O S M E.**

**Je ne refuse rien.**

**D. B L A I Z E.**

**Nous differerons donc ?**

**D. C O S M E.**

**Ha non.**

**D. B L A I Z E.**

**O mal plaisant vieillard, s'il en fut onc,  
Voulez-vous differer ou non ?**

**D. C O S M E.**

**Je ne veux faire**

**Que ce que vous voudrez.**

**D. B L A I Z E.**

**Hé bien donc, qu'on differe.**

**D. C O S M E.**

**Mais si nous differons, qu'est ce que l'on dira ?**

**D. B L A I Z E.**

**Rien, sauf, hormis, sinon que l'on differera.  
Je veux absolument differer l'himenée,  
Duffiez-vous enrager en votre ame obstinée.**

**D. C O S M E.**

**Je ne puis differer.**

**D.**

70 LE MARQUIS RIDICULE ,

D. B L A I Z E .

Et pour moi , j e l e p u i s .

D. C O S M E .

J e n e p u i s d i f f e r e r .

D. B L A I Z E .

E t a n t c e q u e j e s u i s ,

I l f a u t q u e j e d i f f e r e , & j ' e n a i d i t l a c a u s e .

D. C O S M E .

J e n e p u i s d i f f e r e r .

D. B L A I Z E .

H a p a r l o n s d ' a u t r e c h o s e ,

O u n o u s n o u s b r o u i l l e r o n s .

D. C O S M E .

J e n e p u i s d i f f e r e r .

D. B L A I Z E .

M e s s i e u r s ! s u r m o n h o n n e u r , i l l e f a u t s e p a r e r .

N e v o y e z - v o u s p a s b i e n q u ' i l n ' e s t d e j a p a s  
s a g e ?

E t q u e s e r a - c e d o n c , s i j a m a i s i l e n r a g e ?

*B L A N C H E , t o u t b a s à s o n P e r e .*

O n p e u t b i e n d i f f e r e r l e s n o c e s p o u r u n  
t e m p s ,

J ' a i r e ç u l à - d e s s u s d e s a v i s i m p o r t a n s .

D O M C O S M E .

J e n e p u i s d i f f e r e r .

D. B L A I Z E .

Q u e l d e r e s t a b l e f l e g m e !

H a d i t e s - m o i p l u t ô t q u e l q u e v i e i l a p o p h i t h e g -  
m e ,

D e c e u x d o n t v o u s m ' a v e z t a n t ô t a s s a s s i n é .

D. C O S M E .

J e n e p u i s d i f f e r e r .

D. B L A I Z E .

M a u d i t s o i t l ' o b s t i n é !

D. S A N C H E .

P u i s q u ' i l v o u s p r e s s e t a n t , c ' e s t u n f o r t m a u -  
v a i s s i g n e .

D. B L A I Z E .

C ' e n e s t u n t r è s - c e r t a i n q u ' i l e s t u n f o u r b e  
i n s i g n e .

M a i s

C O M E D I E. 71

Mais allons faire un tour, pour rafraichir un  
peu

Mes esprits échauffez, & mon visage en feu.

B L A N C H E.

Ce n'est pas sans raison que je vous dis, mon  
Pere,

Que vous devez aussi souhaiter qu'on dif-  
fere.

Je sai que le Marquis aime depuis deux ans  
Une Dame, & de plus qu'il en a deux enfans.

D. C O S M E.

Tous les gens comme lui n'en font-ils pas de  
même?

Etant en Portugal, par un bonheur extrême,  
Je pus gagner le cœur d'une jeune beauté,  
Aimable pour l'esprit, riche, & de qualité,  
Je déguisois mon nom, à cause qu'en Cas-  
tille

J'avois l'inimitié de toute une famille,  
Pour avoir fait périr à mes pieds un Rival,  
Dont la mort me retint deux ans en Portugal,  
Cette belle avoit nom Elvire de Pacheque,  
Moi, j'avois pris celui de Dom Juan Palome-  
que.

Nous nous aimions tous deux avecque pas-  
sion;

Mais ayant obtenu mon abolition,  
Je sortis de Lisbonne, & revins en Castille,  
Laisant Elvire en pleurs, & grosse d'une fille.  
Je devois retourner l'épouser; mais la Cour  
Bannit de mon esprit Elvire & mon amour.  
A quelque temps de là, j'épousai votre Mere.

S T E F A N I E, *cachée.*

Dans la relation que je viens d'oûir faire,  
Je trouve assurément l'infailible moyen,  
D'obtenir si je veux, & D. Blaize, & lon bien.

D. C O S M E.

Le voici qui revient.

## SCENE V.

D. BLAIZE, DOM SANCHE,  
ORDUGNO, D. COSME,  
BLANCHE.

D. BLAIZE.

**J**E vous croirai, Dom Sanche.  
Mais allez de ce pas parler d'amour à Blan-  
che.  
J'entretiens cependant cet ennuyeux vieillard.  
Dom Cosme, pourroit-on vous parler à l'é-  
cart?

D. COSME.

Je suis à vous.

D. BLAIZE.

Hé bien! notre aimable beau-pere,  
Consentez-vous enfin que l'hymen se differe!  
Ou m'entendrai-je encor l'oreille penetrer,  
Par cet impertinent, je ne puis différer?

D. COSME.

Je n'eusse pas usé de paroles pareilles,  
Pour peu que j'eusse cru vous blesser les oreil-  
les.

Je ne ferai jamais que ce que vous voudrez.

D. BLAIZE.

O que les hommes doux sont souples, &  
madrez!

D. COSME.

Mais Monsieur, vous disiez tantôt, ou je me  
trompe,

Que vous haïssez fort le vain luxe, & la  
pompe,

Et ce qui peut passer pour superfluité;

A quelque bourgeois riche, & né sans qualité,

On pourroit pardonner une folle dépence:

Mais



Mais elle est condamnée en l'homme de naissance.

D. B L A I Z E , *à part.*

Ce qu'il me vient de dire, a quelque fondement.

D. SANCHE , *à l'autre bout du Théâtre.*

Je ne puis plus tenir contre tant de tourment.  
Ou vous serez bien-tôt de mes larmes fléchie,  
Ou bien-tôt vôtre orgueil verra finir ma vie.

B L A N C H E.

Etes-vous furieux, Dom Sanche, & croyez-vous

Que je puisse long-temps retenir mon courroux ?

D O M S A N C H E.

Ne la retenez point cette juste colere :  
Perdez un misérable , aimez son heureux frere.

Avancez mon trépas par vos dédains cruels ,  
J'en sortirai plutôt de mes maux éternels.

D. B L A I Z E.

Mon frere ! à mon secours, il me tourne, il me vire,

Il me fait enrager, & ne fait que sourire.

S T E F A N I E , *cachée.*

Le frere aîné m'échappe, & le cadet trompeur

De mon esprit jaloux augmente la fureur.

Louïze ! Olivares ! écoutez.....

D. B L A I Z E.

O Dom Cosme !

Dans Madrid , ou plutôt dans tout ce grand Royaume,

Trouvez-vous quelquefois quelqu'un fait comme vous ?

Croyez-vous que la paix soit long-tems entre nous ?

Moi chaud comme le feu, vous froid comme la glace,

D

Et



74 LE MARQUIS RIDICULE,  
Et quoi que l'on vous dise, & quoi que l'on  
vous face,  
Vous allez toujours droit où vous voulez  
aller:  
Vous me déplaîsez fort, je vous veux querel-  
ler,  
Et vous m'assassinez à force de me plaire.  
Il n'est pas dans le monde un plus parfait  
beaupere.

Mais que voi-je ?

*STEFANIE sort avec Louïze, toutes deux  
voilées, & Olivares la mene la tête cachée  
dans son manteau & elles se détour-  
nent pour choquer D. Blaize.*

Mes yeux ont vu sa trahison ;  
Mais je sai le moyen d'en avoir la raison.  
Eloignons ce méchant.

D. C O S M E.

Et quelles gens peut-ce être,  
Qui se cachent chez moi sans se faire con-  
noître ?

D. B L A I Z E.

Quel escadron en deuil vient me choquer ici ?  
Pourquoi diable, à moi seul s'adressè-t-il  
ainsi ?

Connoissez-vous quelqu'un de cette noire  
bande ?

Dites-le moi, D. Cosme.

D. C O S M E.

Et je vous le demande.  
Qui le fait mieux que vous ?

D. B L A I Z E.

Je n'en fai rien ma foi :  
Je les ai d'abord pris pour les gens d'un con-  
voi.

*BLANCHE, tout bas à son Pere.*

Montieur, c'est cette Dame, l'epouse de D.  
Blaize,

Dont il a des enfans.

D.

D. B L A I Z E.

Il en use à son aise.

Je n'ai jamais été choqué si rudement,  
J'en suis quasi tombé par terre lourdement.

D. C O S M E, *tout bas à sa fille.*

Mais le savez-vous bien ?

B L A N C H E.

Oui, Monsieur, c'est la même.

D. C O S M E.

Ha ! c'est nous mépriser d'une insolence ex-  
trême,

Je me plains justement de votre procédé,

D. Blaize.

D. B L A I Z E.

Et parbleu bon, je suis réprimandé.

Je n'eusse jamais cru qu'un doux à triple  
étage,

De se mettre en colere eût jamais le courage.

D. C O S M E.

Il n'entre point chez moi de semblable gi-  
bier,

C'est me faire une offense, & c'est vous dé-  
crier.

D. B L A I Z E.

Mais que je sache donc, D. Cosme, je vous  
prie,

Et ce qui vous offense, &amp; ce qui me décrie ?

D O M C O S M E.

Vous manquez de respect à ma fille.

D. B L A I Z E.

Etes-vous

Par-fois capricieux, vous autres esprits doux ?

B L A N C H E.

Mon Pere a grand sujet de trouver fort é-  
trange. . . .

D. B L A I Z E.

Quant est du temps présent, vous vous tai-  
rez, bel Ange !

Et quant est du futur, bel Ange, vous saurez

D 2

Que

76 LE MARQUIS RIDICULE,  
Que vous me plairez fort, lors que vous vous  
rairez.

Mais enfin, sachons donc ce que vous voulez  
dire ?

D. C O S M E.

Que lors que vous aurez un légitime empire  
Sur Blanche, qu'elle aura bien souvent à souf-  
frir

De pareils déplaisirs.

D. B L A I Z E.

Que je puisse mourir,  
Si D. Cosme ne croit que j'ai fait en cachette  
Entrer dans sa maison quelque amitié se-  
cette.

Mon frere, allez après.

D. S A N C H E.

J'y cours.

D. B L A I Z E.

Mais à grands pas.

D. S A N C H E, *à part.*

O Amour! si l'Hymen par là ne se fait pas.

D. B L A I Z E.

Allez donc, qu'avez vous à regarder les nuës ?  
Quand des cornes seroient à mes temples  
venuës,

Je n'aurois pas été davantage étonné :

C'est quelque Dame à qui j'ai de l'amour  
donné.

Ordugno !

O R D U G N O.

Monseigneur ?

D. B L A I Z E.

En fais-tu quelque chose ?

O R D U G N O.

Rien du tout.

D. B L A I Z E.

Avois-tu tenu ma chambre close ?

O R D U G N O.

A double tour,

D.

D. B L A I Z E.

Ma foi je n'y connois donc rien.  
 Vous vous coulez, D. Cosme; allez, vous  
 faites bien.

*D. Cosme & Blanche sortent.*

Et vous, Astre d'amour qui suivez votre Pere,  
 Empêchez l'esprit doux de se mettre en colere,  
 Ordugno!

O R D U G N O.

Monseigneur?

D. B L A I Z E.

Il faut assurément,  
 Que le Ciel m'ait donné de ses biens large-  
 ment.

O les rares talens que je laisse détruire!  
 Je n'ai pas plutôt fait mon mérite reluire  
 Dans Madrid, & j'y suis à grand' peine arrivé,  
 Qu'on m'y court, que j'y suis, peu s'en faut,  
 enlevé.

Il n'est ma foi rien tel que d'être né bel homme,  
 J'eusse voulu donner une notable somme,  
 Afin que mon hymen pour un temps fût remis;  
 Mais sans ces gens masquez, sans doute mes  
 amis,

Je n'eusse jamais pû differer l'Hymenée  
 Avec un tel vieillard, de qui l'ame obstinée  
 N'eût jamais démordu de son premier projet,  
 Et quoi que j'eusse dit, & quoi que j'eusse fait.  
 Allons voir là dessus ce qu'aura fait mon frere,  
 Encore un coup, Beauté, que tu m'es salutaire!

*Fin du quatrième Acte.*

## ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

DOM SANCHE, MERLIN.

D O M S A N C H E.

**T**out est perdu pour moi , puisque Blanche  
est perdue :  
Ne m'en parle donc plus , ma mort est réso-  
lue.

M E R L I N.

Quand vous parlez de mort , parlez-vous tout  
de bon ?

Si j'étois , comme vous , beau comme Cupi-  
don ;

Si j'avois , comme vous , un Satyre pour frere ;

Si j'avois , comme vous , des qualités à plaire ;

Si Blanche , comme à vous , me faisoit les

doux yeux ;

Si l'amour , comme vous , me rendoit fu-  
rieux ,

Je pousserois ma pointe , il n'est frere qui  
tienne ,

Tant que je verrois Blanche en espoir d'être  
mienne :

Et lors que je verrois la belle en d'autres bras ,  
J'en serois bien fâché ; mais je n'en mourrois  
pas.

D. S A N C H E.

Je suis ce que tu dis , mon frere est méprisa-  
ble ;

Mais mon frere est heureux , & je suis misé-  
rable :

Et pour faire fortune en l'empire amoureux ,  
Il faut être à la fois aimable , & bien heu-  
reux.

Blan-

Blanche m'a foudroyé des traits de sa colere ;  
Blanche sera bien-tôt dans les bras de mon  
frere.

Quand d'un bien d'où dépend notre félicité,  
Par haine, ou par mépris l'espoir nous est ôté,  
Les timides conseils ne sont plus bons à sui-  
vre.

Qui n'a pû plaire à Blanche, est indigne de  
vivre.

Contentons sa rigueur, & délivrons ses yeux  
D'un Esclave inutile aussi bien qu'odieux.

M E R L I N.

Mais Monsieur, sauf l'honneur de votre no-  
ble envie,

Savez-vous ce que c'est que de perdre la vie ?  
Il n'est rien tel que vivre.

D. S A N C H E.

Il n'est rien tel pour toi.

Mais la vie est à charge aux Amans comme à  
moi,

Que l'amour n'a flatté d'une vaine esperance,  
N'a trompé par l'éclat d'une belle apparence,  
Qu'aun que le penser d'avoir pû vivre heu-  
reux,

Accrût le desespoir de son cœur amoureux.

*D. Blaize paroît au bout du Théâtre.*

Mais ce frere odieux à mon repos funeste,  
Ne vient il pas m'ôter le seul bien qui me  
reste ?

Ne vient-il pas encor mon trépas empêcher,  
Après m'avoir ravi ce qui me fut plus cher ?  
Helas, si je lui dis que Blanche est vertueuse,  
N'est ce pas augmenter son ardeur amoureuse ?  
Si je lui dis aussi que Blanche ne l'est pas,  
N'est ce pas offenser un Ange plein d'appas ?  
Et ne sera-ce point par une action lâche,  
A l'honnêteté même avoir fait une tâche ?  
Ha ! n'offençons jamais cette Divinité,  
Et jusqu'au dernier jour disons la vérité.



10 LE MARQUIS RIDICULE,

SCENE II.

DOMBLAIZE, D. SANCHE,  
ORDUGNO, MERLIN.

QUE DISEZ-VOUS tout seul, mon frere ?

D. SANCHE.

Le plus heureux du monde en tout ce que  
vous faites ;

Et que le Ciel vous donne une chere moitié,  
Digne de votre choix, & de votre amitié.

Mes plaintes, mes sermens, mes prieres, mes  
larmes

N'ont fait que m'attirer les traits de son cour-  
roux,

Et je n'espere pas de l'appaiser sans vous.

Va-t'en, m'a-t'elle dit de colere embrasée,

Va-t'en chercher ailleurs une conquête aisée.

Va-t'en corrompre ailleurs les innocens es-  
prits,

Et n'attens plus de moi que haine, & que  
mépris.

D. BLAIZE.

Ne me trompez-vous point, mon dissimulé  
frere ?

D. SANCHE.

Envoyez-la querir de la part de son pere ;

Et vous tenez caché quand elle passera,

Vous verrez de quel air elle me parlera.

D. BLAIZE.

L'invention me plaît, ça, ça, que je me gîte  
Ordugno.

ORDUGNO.

Monseigneur ?

D. BLAIZE.

Va la querir, va vite.

•••

C O M E D I E.  
O R D U G N O *s'en va.*

31

J'y vas.

D. S A N C H E.

Mortel eut il jamais pire destin ?

D. B L A I Z E.

A qui parlez-vous là ?

D. S A N C H E.

Je parlois à Merlin.

D. B L A I Z E.

Mais s'il arrive aussi que la Donzelle tarde ;  
Si Lizette hardie autant que babillarde ,  
De discours superflus me la va retenir ,  
Je pourrai m'ennuyer.

D. S A N C H E.

Je l'apperçoi venir ;

Retire toi, Merlin.

S C E N E I I I.

B L A N C H E , D O M S A N C H E.

B L A N C H E.

O Dieu ! je vois Dom Sanche !

D. S A N C H E.

Je vous obéirai, trop inhumaine Blanche !  
Vous n'aurez pas plutôt rendu mon frere  
heureux ,

Que j'exécuterai votre arrêt rigoureux :  
Oui, je contenterai votre cruelle envie ,  
J'irai loin de vos yeux, les Astres de ma vie ,  
Mes véritables Dieux, mais des Dieux enne-

mis ,  
Qui me vont tout ôter, & m'avoient tout  
promis.

D. B L A I Z E *caché.*

Il la presse un peu trop le fripon, & je gage,  
Qu'après un autre assaut, la Dame n'est plus  
sage.

D ;

B L A N -

## 82 LE MARQUIS RIDICULE ,

B L A N C H E .

Dom Sanche ! ô ma vertu que vai-jedire ici ?  
Qui vous obligé donc à nous quitter ainsi ?

D. S A N C H E .

Qui le fait mieux que vous , trop cruelle per-  
sonne ?

Qui le peut mieux savoir que celle qui l'or-  
donné ?

B L A N C H E .

Celle dont la rigueur vous afflige si fort ,  
N'a guere moins que vous à se plaindre du  
fort.

Elle n'empêche point que D. Sanche n'es-  
pere :

Elle le saura bien distinguer de son frere ,  
Quand par un juste choix , d'où dépend son  
bonheur ,

Sa bouche publiera ce que cache son cœur.

Elle veut bien encor qu'il sache , qu'une ab-  
sence

Peut nuire à ses desseins beaucoup plus qu'il  
ne pense.

Nous nous verrons , D. Sanche.

D. S A N C H E .

O Dieu ! tout est perdu.

Blanche m'aime , & D. Blaize aura tout en-  
tendu.

D. B L A I Z E *sortant de sa cachette.*

Ha , ha , petit Cadet , vous l'avez débauchée ,

Cette jeune beauté de vertu non tachée ,

Ce riche don du Ciel , cette chere moitié ,

Et digne de mon choix & de mon amitié ;

Contre qui vos sermens , vos prieres , vos  
larmes

N'ont été , disiez-vous , que d'inutiles armes ;

Qui vous a fait sentir les traits de son cour-  
roux ;

Que vous n'esperez pas de r'appaiser sans nous.

Vous courez donc ainsi sur le marché d'un  
frere ?

DOM

Et ne m'avez vous pas commandé de le faire ?  
De lui porter dans l'ame un sentiment d'a-  
mour ?

D. BLAIZE.

Et c'est dont je me plains, Godelureau de  
Cour !

Je vous avois bien dit, de lui parler de flame,  
A fin de découvrir ce qu'elle avoit dans l'ame ;  
Mais de la coquetter, comme vous l'avez fait,  
Ha ! c'est une action d'infidelle cadet.

Ma foi, de la façon qu'il me l'a muguettée,  
De la place où j'étois, j'avois l'ame tentée.  
Le fripon lui tiroit ses coups à bout portant.  
La plus laide Guenon qui m'en diroit autant,  
Triompheroit bien tôt de notre continence.  
Ordugno !

ORDUGNO.

Monseigneur ?

D. BLAIZE.

Va-t'en en diligence,  
Arrêter des chevaux, & les tiens prêts sans  
bruit,

Je ne veux pas coucher à Madrid cette nuit :  
Fâche de me trouver aussi ce vieil D. Cosme,  
L'homme le plus fâcheux qui soit dans le  
Royaume,

Je lui rens sa parole, & je reprens aussi  
La mienne ; & cela fait, éloignons-nous  
d'ici.

D. SANCHE.

Je suis bien malheureux d'avoir fait pour  
vous plaire,  
Ce qu'un autre que vous ne m'eût jamais fait  
faire :

Et d'avoir réussi dans mon dessein si mal,  
Que vous me soupçonnez d'être votre Rival.

D. BLAIZE

Si vous me dites vrai, la chose est pardon-  
nable ;

84 LE MARQUIS RIDICULE,  
Mais vous l'avez rendue un peu trop vraie-  
semblable.

Car vous la cajolliez de si bonne façon,  
Que la Dame a d'abord mordu dans l'hame-  
çon :

Puisqu'elle est si facile en pareille matière,  
Et qu'elle est en un mot de coquette manière,  
Nous n'avons qu'à songer à des partis meil-  
leurs,

Et D. Cosme n'aura qu'à se pourvoir ailleurs.  
Je lui donne s'il veut signe devant Notaire,  
Que je lui remets Blanche en faveur de mon  
frère :

Car quant à l'épouser je n'ai pas le loisir.  
Il s'en fâchera ; mais tel est notre plaisir.  
Tout le regret que j'ai n'est que de mes  
livrées ;

Un faquin de Tailleur me les a chamarrées,  
Comme si le galon ne m'avoit rien coûté :  
Tu me l'as conseillé, confident éventé,  
Et de charger mon train de laquais & de pa-  
ges ;

Mais je m'en vengerai sur l'argent de tes  
gages.

Allons chercher D. Cosme, & cependant Ca-  
det,

Puisque je le permets, poussez votre bidet.  
J'ai d'étranges soupçons de ce cher petit frère,  
à part.

*Il sort.*

D. SANCHE.

Blanche approuve ma flame, & veut bien que  
j'espère.

Quel plaisir est pareil à celui d'un amant  
Qui reçoit de son Ange un tel consentement ?  
O mon cœur ! modérez vos transports d'al-  
legresse,

Reservez-les, mon cœur, aux yeux de ma  
Déesse.

Mais je la voi venir avec tous ses appas.

*Blanche*



*Blanche parolt.*

Vous voulez donc encor differer mon trépas ?  
 Et satisfaitte enfin d'une injuste souffrance,  
 Vous me permettez donc d'avoir de l'espe-  
 rance ?

## S C E N E IV.

BLANCHE, DOM SANCHE,  
 D. BLAIZE.

B L A N C H E.

O Ses-tu bien tenir de semblables discours  
 A qui te voudroit voir à la fin de tes  
 jours ?

Oses-tu m'éprouver par de lâches atteintes,  
 Et me choisir encor pour l'objet de tes feintes ?

J'avois d'abord puni, comme tout autre eût  
 fait,

D'une juste colere un amour indiscret ;  
 Mais depuis soupçonnant que tu feignois ta  
 flame,

Pour tenter ma vertu, pour éprouver mon  
 ame :

Car qui jamais eût cru qu'un amour crimi-  
 nel,

Eût banni de ton cœur le respect fraternel ?

J'ai feint de compatir à ta peine insensée ;

J'ai feint que ton amour m'avoit l'ame bles-  
 sée ;

Tes yeux m'ont vu rougir, & m'ont vu  
 soupirer,

Et ma feinte bonté t'a permis d'esperer ;

Mais maintenant je sai que ton cœur est ca-  
 pable

Du crime le plus noir & le plus détestable :

Sache aussi que le mien est aussi vertueux.



86 LE MARQUIS RIDICULE.

Que le tien est ingrat, lâche, & présomp-  
tueux,

Et quand il deviendrait d'un crime suscepti-  
ble,

Qu'il ne feroit jamais à ton amour sensible.

Sache qu'il chérira ton frere tendrement,

Et qu'il te haïra toujours mortellement.

*Elle s'en va.*

D. B L A I Z E *paroit.*

Qu'en dites-vous, Cadet ? Blanche & vous, ce  
me semble

Quoi qu'aimables tous deux, n'êtes pas bien  
ensemble.

Ordugno ?

O R D U G N O.

Monseigneur ?

D. B L A I Z E.

*Et c'est parler cela ;*

C'est comme il faut traiter un coquet Qui-  
noïa

O la Maitresse fille ! & Porcie, & Lucrece,

Ne l'ont jamais valuë avecque leur prouesse :

Lucrece avec Tarquin se donna du bon tems,

Et l'autre se brûla la gorge à contre tems.

Dieu ! qu'elle est raisonnable & qu'elle est  
forte en bouche,

Celle que je croyois une sainte N'ytouche !

Ma foi je me marie au son de maint rebec,

Et D. Sanche n'aura qu'à s'en torcher le bec.

Je veux dès cette nuit avec grande énergie,

Ebaucher en draps blancs ma généalogie ;

Et cependant, Cadet, vous ferez là-dessus,

Des stances, ou du moins des regrets superflus.

*Il sort.*

M E R L I N *par ironie.*

Que D. Sanche est heureux ! sa Maitresse  
l'adore.

D O M S A N C H E.

Ce froid boufon vient-il m'importuner en-  
core ?

O Blanche! vous aimer, est ce un juste sujet  
 De me desesperer, comme vous avez fait!  
 Et que puis-je penser d'une fille inconstante,  
 Qui tantôt rigoureuse, & tantôt obligeante,  
 Prend en moins d'un moment deux sentimens  
 divers,  
 M'éleve sur le thrône, & me met dans les fers?  
 Ha Lizette!....

S C E N E V.

LIZETTE, DOM SANCHE.

L I Z E T T E.

J E sai ce que vous m'allez dire:  
 Mais quand bien on auroit d'un plus cruel  
 martyr  
 Puni votre malice, & votre trahison,  
 Vous auriez toujourn tort, & Blanche auroit  
 raison.

D. S A N C H E.

Vous m'abandonnez donc, ô fille trop cruelle?

L I Z E T T E.

J'abandonne un amant que je crois infidelle.

D. S A N C H E.

Moi Lizette!

L I Z E T T E.

Oui vous, car, mon beau cavalier,  
 Puis qu'il vous faut convaincre, o'ferez-vous  
 nier

Que par un feint amour, une lâche finesse,  
 Vous n'avez attenté d'éprouver ma Mai-  
 tresse?

Elle s'en douta bien, & pour s'en assurer,  
 Elle feignit aussi, vous permit d'esperer.  
 Dom Sanche y fut trompé; car l'amour de  
 soi même,

Per-

88 LE MARQUIS RIDICULE ,  
Persuade aisément un jeune homme qu'on  
l'aime :

Mais il ne savoit pas que Blanche l'écouloit,  
Lors qu'au Marquis jaloux jurant il protestoit  
Que c'étoit seulement à dessein de lui plaire ,  
Qu'il s'étoit déclaré de Blanche tributaire.

*Elle le contrefait.*

Vous m'avez commandé de feindre, je fei-  
gnois ;

Mais mon cœur n'étoit pas d'accord avec ma  
voix.

Ce sont vos mêmes mots, on me les vient  
d'apprendre.

D. S A N C H E.

Il est vrai, ce les sont : mais voulez-vous  
m'entendre ?

L I Z E T T E.

De bon cœur.

D. S A N C H E.

Si je croi les avoir offencé  
Ces yeux injustement contre moi courrou-  
cez,

Que puissé-je à jamais leur être détestable,  
Si je ne vous fais pas un récit véritable ;  
Et si vous n'avouez que je n'ai point de tort,  
Que puissé-je tomber à vos pieds roide mort !

L I Z E T T E.

Il faut que Dieu m'ait fait le naturel bien  
tendre.

Quand je vois quelque amant qui parle de se  
pendre,

Ou bien de se donner un grand coup de poi-  
gnard,

C'est comme s'il perçoit mon cœur de part  
en part.

J'ai brûlé comme un autre, & fai combien  
vaut l'aune.

De cette passion qui fait devenir jaune.

Pour revenir à vous, si vous me faites voir

Que

Que vous n'avez rien fait contre votre devoir,  
 J'espere d'être utile au bien de vos affaires.  
 Mais, Monsieur, si l'amour aime les téméraires,  
 Allons tout droit à Blanche, embrassez ses genoux,  
 Pleurez, & soupirez, & laissez faire à nous:  
 Aussi bien, il nous faut déguerpir de la place;  
 Voici notre vieillard.

S C E N E VI

D. COSME, STEFANIE, LOUIZE,  
 OLIVARES.

D. C O S M E.

J'AI de votre disgrâce  
 Beaucoup de déplaisir, & suis fort étonné,  
 De l'important avis que vous m'avez donné.

S T E F A N I E.

Je vous apporte ici sa trompeuse promesse:  
 Dans l'oubli de moi-même, où me met ma tristesse,  
 Je ne m'avisois pas de vous la faire voir.

D. C O S M E.

Donnez.

LOUIZE à Olivares tout bas.

C'est ce papier que Merlin laissa choir;  
 Le valet de D. Sanche.

S T E F A N I E qui l'entend, lui dit  
 aussi tout bas.

Et c'est par là, Louize,  
 Que tu verras bien tôt ta Maîtresse Mar-  
 quize.

LOUIZE. Dem Cosme lit.

Mais si l'on va savoir que vous ne soyez pas  
 La fille du vieillard, la machine est à bas:

C'est

90 LE MARQUIS RIDICULE ,

C'est à vous d'y penser.

S T E F A N I E.

Mon Dieu, laisse-moi faire.

O L I V A R E S.

Elle va s'attirer quelque méchante affaire,  
Et nous faire donner quelques mauvais pré-  
fens.

D. C O S M E.

C'est une Lettre écrite en termes fort plai-  
sans.

Il veut qu'elle ait, dit-il, force d'une pro-  
messe.

J'y reconnois sa main par-tout, fors dans  
l'adresse.

Vous vous appelez donc Comtesse d'Alcalca?

S T E F A N I E.

C'est le nom d'une Ville auprès de Malaca.

Quand le Mars Portugais, Albuquerque, en  
fut Maire,

De cette récompense il daigna reconnoître

Les services rendus par défunt mon Mari.

Helas! son souvenir m'a le cœur attendri,

Je ne puis retenir mes pleurs, quand je le  
nomme.

D. C O S M E.

Il faut que le Marquis soit un très-méchant  
homme,

Ou bien que vous soyez plus méchante que  
lui.

Quant à sa Lettre, elle est pour vous de peu  
d'appui,

J'y vois des nullitez qui sont peu recevables.

Vous avez deux Enfans?

S T E F A N I E.

Deux petits misérables,

Tous deux des plus jolis, & les vivans por-  
traits

Du Pere.

D. C O S M E.

Vous aurez à faire de grands frais  
Cou-

Contre un homme puissant.

S T E F A N I E.

Quoi que pauvre étrangere,  
 Mon Pere fait ici sa demeure ordinaire;  
 Il ne laissera pas une fille au besoin:  
 De lui, jusqu'à ce jour, je me cache avec  
 soin,

Redoutant son courroux, de ma faute hon-  
 teuse;

Mais je sai bien qu'il a l'ame fort généreuse.  
 Je suis, pour vous parler avec sincérité,

Fille d'un Castillan homme de qualité:  
 Il devint dans Lisbonne amoureux de ma

Mere,

Qui n'a point eu depuis nouvelles de mon  
 Pere.

D. C O S M E.

Homme de qualité?

S T E F A N I E.

Noble comme le Roi.

D. C O S M E.

Et s'appelle?

S T E F A N I E.

Dom Juan Palomeque.

D. C O S M E.

Est ce moi?

Bons dieux, & votre Mere?

S T E F A N I E.

Elvire de Pacheque.

D. C O S M E.

Ha ma fille! je suis ce Dom Juan Palomeque,  
 Qui déguisois mon nom dans Lisbonne: ô  
 bon Dieu!

Que je reçoï de joye à vous voir en ce lieu,  
 Et que je suis fâché de vous voir de la  
 sorte!

Mais apprenez moi donc, comment elle se  
 porte,

Cette aimable beauté, de qui l'œil mon vain-  
 queur,

Malgré



92 LE MARQUIS RIDICULE,  
Malgré l'éloignement, regne encor dans mon  
cœur.

S T E F A N I E.

Helas ! un sort cruel me l'a trop tôt ravie,  
Et depuis, le malheur m'a toujours pour-  
suivie.

D. C O S M E.

Sa perte m'est sensible avec juste raison ;  
Mais ici les regrets ne sont pas de saison.  
Travaillons maintenant comme au plus né-  
cessaire,  
A vous tirer de peine, aussi bien que d'affaire.

S T E F A N I E.

Vous avez dans vos mains mon honneur, &  
mon bien.

D. C O S M E.

Mettez-vous en repos, votre honneur est le  
mien.  
Je ne suis pas d'avis qu'on vous fasse paroî-  
tre,  
Qu'on ne soit éclairci du dessein de ce traî-  
tre ;  
Entrez donc dans ma chambre.

## S C E N E VII.

DOM BLAIZE, ORDUGNO, D.  
COSME, STEFANIE, LOUI-  
ZE, OLIVARES, &c.

D. B L A I Z E.

O R d u g n o !

O R D U G N O.

Monseigneur ?

D. B L A I Z E.

Je veux absolument qu'on batte mon Tailleur,  
Mon habit est mal fait. Hé bien, mon cher  
beaupere,

Je

C O M E D I E. 93

Je ne suis plus d'avis que l'hymen se differe.

D. C O S M E.

Et moi j'en suis d'avis.

D. B L A I Z E.

Ceci seroit plaisant,

D. C O S M E.

Il est pourtant ainsi.

D. B L A I Z E.

Cet esprit mal-faisant

Sait parfaitement bien faire enrager le monde.

Civil beau-pere en qui toute douceur abonde,

Expliquez-nous un peu vos desseins ambigus.

Vous voulez une chose, & ne la voulez plus.

Savez-vous, si l'Hymen ne se fait dans une  
heure,

Il ne se fera pas de six mois, ou je meure?

D. C O S M E.

Si v-us disiez jamais, je vous en croirois  
mieux.

D. B L A I Z E.

J'avois toujous bien dit que son grand sérieux

Pourroit dégénérer à la fin en folie,

Et je répete encor qu'il faudra qu'on le lie.

D. C O S M E.

Dom Blaize, il n'est plus temps de vous rien  
déguiser,

Vous êtes découvert; c'est pourquoi sans  
ruser,

Achevez votre hymen avecque Stefanie  
Comtesse d'Alcalca.

D. B L A I Z E.

Sa nouvelle manie

Me fait peur, où prend-il cet étrange Comté,

Dont le nom sent si fort son esprit demonté?

D. C O S M E.

Ma fille est votre femme, elle a votre pro-  
messe,

Et de plus, deux enfans; de plus elle est  
Comtesse.

D.

94 LE MARQUIS RIDICULE,

D. B L A I Z E.

Vous êtes fou, D. Cosme, & de plus, fou  
fâcheux,

Et de plus, incurable, & nous en ferions deux,  
Si j'allois me fâcher de vos folles boutades,  
Que je veux de formais recevoir en gambades.

*Il saute.*

D. C O S M E.

Reconnoissez-vous bien cette écriture ?

D. B L A I Z E.

Oui da :

Mais je ne connois point la Dame d'Alcalca.  
J'écrivis cette Lettre à votre fille Blanche,  
Je l'avois adressée à mon frere Dom Sanche.  
C'est toi qui la portas, Merlin ?

M E R L I N.

Je n'en sai rien,  
Je n'ai point de mémoire, & vous le savez  
bien.

D. B L A I Z E.

Ha voici ma Maîtresse, & mon Cadet, mon  
frere !

Et vous Blanche, venez songer à votre Pere.

D. C O S M E à la porte de la chambre,  
*où Stefanie est cachée.*

Sortez, sortez, Madame : il n'est plus de saison  
De ménager l'esprit d'un homme sans raison.

D. B L A I Z E.

La Dame est assez belle.

D. S A N C H E.

Et c'est la Portugaise,

Merlin !

M E R L I N.

Sur mon honneur, on en veut à D. Blaize.

D. S A N C H E.

Tant mieux, ami Merlin.

D. C O S M E.

Dom Blaize, vous voyez  
Que je ne suis pas fou, comme vous le croyez.

Pou-

Pouvez-vous bien trahir cet objet plein de charmes ?

STEFANIE *pleurant.*

Je ne puis retenir mes sanglots & mes larmes.

OLIVARES *pleurant.*

Madame, voulez-vous incessamment pleurer ?

LOUIZE *pleurant.*

Quel plaisir prenez vous à vous desesperer ?

STEFANIE *pleurant.*

Ha mes amis, pleurons un malheur sans remede ;

Ayons recours aux pleurs, quand la constance cede.

DOMBLAIZE.

Et qu'est-ce qu'elle a donc à s'affliger ainsi ?

Et celui qui la mene, & la Suivante aussi ?

D. COSME *pleurant.*

Ils me font grand' pitié.

D. BLAIZE *pleurant.*

S'ils pleurent davantage,

Il faudra bien aussi humecter son visage.

Peste soit des pleureurs.

D. COSME.

Ha ma fille ! vos pleurs,

Au lieu de vous servir, aigrissent vos douleurs.

STEFANIE.

Adorable ennemi ! que je hai, que j'adore,  
Tes injustes rigueurs durent-elles encore ?

D. BLAIZE.

Belle qui pleurez tant, inconnue à mes yeux,  
Voudriez-vous pleurer moins, ou vous expliquer mieux ?

STEFANIE *lui sautant aux yeux.*

Tu ne me connois pas, ingrat ? ha ! tout à l'heure,

Il faut que je t'étrangle, ou qu'un de nous deux meure.

D. BLAIZE.

Haye, haye, haye, Ordugno ! mon cher frere !  
Merlin !

Venez

96 LE MARQUIS RIDICULE ,  
Venez me délivrer de cet esprit malin.

S T E F A N I E.

Perfide ! scélérat !

D. B L A I Z E.

Seigneur en qui j'espère,  
N'étoit-ce pas assez de ce maudit beau-pere,  
Sans lâcher contre moi la Dame d'Angola ?

S T E F A N I E.

Di d'Alcalca, méchant, auprès de Malaca.

D. B L A I Z E.

D'Angola, d'Alcalca, Malaca ; que m'im-  
porte,

De bien dire son nom ? que le Diable m'em-  
porte,

Si je t'ai jamais vue, & si je crois jamais  
Te voir.

D. C O S M E.

Vous ne pouvez refuser désormais  
D'épouser en public ma fille.

D. B L A I Z E.

Ha cher beau-pere !

De bon cœur. Venez donc ma belle.

*En s'adressant à Blanche.*

D. S A N C H E.

Non, mon frere,

Blanche n'est plus à vous, Blanche n'est plus  
qu'à moi ;

En matiere d'amour nul ne me fait la loi.

D. B L A I Z E à Blanche.

Et vous y consentez ?

B L A N C H E.

Que mon Pere y consente,  
Et je m'estime heureuse, honorée & con-  
tente.

D. B L A I Z E.

Et vous Dom Cosme ?

D. C O S M E.

Et moi je vous dirai qu'il faut  
Que vous donniez la main à ma fille au plu-  
tôt.

D,

C O M É D I E.

97

D. B L A I Z E.

Je le veux.

D. C O S M E.

Mais ma fille est cette belle Dame  
Comtesse d'Alcalca.

D. B L A I Z E.

Grand Dieu que je reclame !  
Est-ce pour mes péchez, que je suis à Madrid ?

D. C O S M E.

Mais peut-on contester contre son propre E-  
crit,  
Ma fille étant bien faite ?

D. B L A I Z E.

Hé diantre ! elle est trop belle,  
Et c'est pour cela seul que je ne veux point  
d'elle.

Mon front seroit gâté s'il devenoit cornu,  
Et je n'épouse point de visage inconnu.

D. Blaize, il faut quitter cette maudite terre,  
Où tout le Genre humain me déclare la  
guerre ;

Où l'on voit tant de fous ; où l'on force les  
gens

Au fâcheux joug d'hymen, même malgré  
leurs dents.

D. Cosme, pour r'avoir ma maudite pro-  
messe,

Et pour n'épouser pas ta fille, ou ta Com-  
tesse,

Un dangereux dragon, qui m'a pris au gosier,  
Et qui me déroband certain portrait hier,  
M'égratigna les mains, je reconnois sa taille,  
Et je gagerois bien, que ce n'est rien qui  
vaille :

Pour m'en delivrer donc, & partir à l'instant,  
Je veux bien qu'il m'en coûte un peu d'ar-  
gent comptant.

D. C O S M E à Stefanie.

Il le faut prendre au mot, vous ne sauriez  
mieux faire.

E

Et



98 LE MARQUIS RIDICULE.

D. B L A I Z E.

Et pour me delivier de mon faquin de Frere,  
Je veux le partager, même grossir son fait,  
Ainsi je me verrai sans femme, & sans cadet.

D. C O S M E.

Je veux savoir quel bien, vous donnez à D.  
Sanche.

D. B L A I Z E.

Plus que vous n'en donnez à votre fille  
Blanche,  
Et pour ne vous voir plus, Comtesse d'Al-  
calca,  
Apprenez que j'irois plus loin que Malaca.

*Fin du cinquieme & dernier Acte.*



L'ÉCOLIER  
DE  
SALAMANQUE,  
OU  
LES GÉNÉREUX  
ENNEMIS.  
TRAGI-COMÉDIE  
DE  
MR. SCARRON,  
*Dédiée à son Altesse Royale*  
MADEMOISELLE.

THE  
 NATIONAL  
 ARCHIVES  
 COLLEGE PARK, MARYLAND  
 20740-6035  
 TEL: 301-837-1900  
 FAX: 301-837-1901  
 WWW: www.archives.gov

A S O N  
A L T E S S E  
R O Y A L E.



ADEMOISELLE,

*L'Ecolier de Salamanque est un des plus beaux sujets Espagnols, qui ait paru sur le Théâtre François depuis la belle Comédie du Cid. Il donna dans la vuë à deux Ecrivains de réputation en même tems qu'à moi. Ces redoutables Concurrrens ne m'empêcherent point de le traiter. Le dessein que j'avois il y a long tems de dedier une Comédie à V. A. R. me rendit hardi comme un Lion, & je crus que travaillant pour son divertissement, je pouvois mesurer ma Plume, même avec celle de quelque Poëte Heroique, fût-il du premier ordre, & de ceux qui chaussent le Cothurne à tous les jours. Je doute si Apollon bien invoqué, & ma Muse bien sollicitée, m'eussent été des Divinitez plus favorables, que ne l'a été Votre Altesse, & si plusieurs prises à pleine tasse d'eau du sacré Vallon, m'eussent fait monter plus de vapeurs poëtiques à la tête, qu'a fait l'ambition de vous plaire. Fille a eu des obstacles à surmonter, comme*

les grands desseins en ont toujours. On a  
 haï ma Comédie devant que de la connoître.  
 De belles Dames qui sont en possession  
 de faire la destinée des pauvres humains,  
 ont voulu rendre malheureuse celle de ma  
 pauvre Comédie. Elles ont tenu Ruelle pour  
 l'étouffer dès sa naissance. Quelques-unes  
 des plus partiales ont porté contre elle des  
 Factums par les Maisons, comme on fait  
 en sollicitant un Procès, & l'ont comparée  
 d'une grace sans seconde, à de la Montarde  
 mêlée avec de la Crème: mais les comparai-  
 sons nobles & riches ne sont point défen-  
 dues, & quand par plusieurs autres de mê-  
 me force, on auroit perdu de réputation ma  
 Comédie, l'applaudissement qu'elle a eu de  
 la Cour & de la Ville, lui en auroit plus  
 rendu, que ne lui en auroit pu ôter une  
 conjuration de Précieuses. Que si je suis  
 assez heureux, pour avoir aussi l'approba-  
 tion de V. A. je me croirai glorieusement  
 vengé des Dames sans pitié, qui ont tant  
 voulu faire de mal à qui ne leur avoit ja-  
 mais rien fait. VOTRE ALTESSE, clair-  
 voyante comme elle est, aura remarqué sans  
 doute, que mon Epître, qui ne doit être  
 pleine que de ses louanges, ne l'est jusqu'ici  
 que des aventures de ma Comédie; que j'en  
 parle trop avantageusement; & enfin,  
 qu'il semble, que la plume à la main je  
 ne connois plus personne, & ne me connois  
 pas moi-même. Il est vrai que les Epîtres  
 Liminaires doivent être des Panegyriques  
 en

*en petit. Mais V. A. est trop juste pour ne considérer pas, qu'il est impossible de la louer autant qu'elle mérite d'être louée, & que c'est tout ce que pourroient faire les Donneurs de louanges qui durent éternellement. Les façons de parler sont défectueuses où la matière est trop abondante, & tout ce qu'on peut s'imaginer à la louange d'une Princesse d'un mérite extraordinaire, ne peut quasi être que des redites. Dirai-je que V. A. est du plus Illustre sang du monde? Il n'y a que quelques Indiens des plus éloignez du commerce des hommes, qui le puissent ignorer. Parlerai-je de son Courage, qui est, si je l'ose dire, encore plus grand que sa condition? Parlerai-je de son Esprit, que les Hyperboles même ne peuvent assez excagerer? De sa Beauté, de sa Taille & de sa Mine? qui peuvent servir d'un riche patron aux meilleurs Poètes, pour représenter non seulement une Héroïne bien vérifiée; mais aussi une Divinité telle que la Mere d'Enée est admirablement bien décrite dans l'inimitable Virgile. Ou je ne dirois pas tout ce qu'il faut dire, ou je le dirois mal. Je ferai donc mieux de finir, en protestant que je suis plus que personne du monde,*

De V. A. R.

Le très-humble, & très-obéissant serviteur,

SCARRON.



## ACTEURS.

LE COMTE.

DOM LOUIS.

CASSANDRE, Sœur du Comte.

DOM PEDRE de CESPÈDE, Ecolier.

LEONORE, Sœur de Dom Pedre.

DOM FELIX de CESPÈDE, Père de  
Dom Pedre.

CRISPIN, Valet de Dom Pedre.

BEATRIS, Suivante de Leonore.

LISETTE, Suivante de Cassandre.

ZAMORIN, Brave.

LA TAILLADE, Brave.

4. BRAVES.

UN PREVOT.

ARCHERS.

*La Scène est à Tolède.*



L'ÉCOLIER  
 DE  
 SALAMANQUE,  
 OU  
 LES GÉNÉREUX  
 ENNEMIS.  
 TRAGÉ-COMÉDIE.

---

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, LEONORE,  
 BEATRIS.

LE COMTE.

**V**ous ne voulez donc pas, Madame,  
 que je sorte?

LEONORE.

Non, je ne le veux pas. Ferme, ferme la porte.

E 5

LE

LE COMTE.

Ouvre-moi, Beatris.

BEATRIS.

Je ne puis, ni ne dois.  
Maudit soit le verrouil qui m'a pincé les doigts.

LE COMTE.

Beatris.

LEONORE.

Ferme-la, quoi qu'il te puisse dire.

BEATRIS.

Elle l'est, autant vaut.

LE COMTE.

Madame, est-ce pour rire  
Que vous voulez ainsi m'enfermer malgré  
moi?

LEONORE.

Non, c'est pour t'éprouver.

LE COMTE.

M'éprouver! &amp; pourquoi?

LEONORE.

Tu ne t'en iras pas sans m'avoir écoutée.

LE COMTE.

S'il ne tient qu'à cela, vous serez contentée.

LEONORE.

Mais je veux qu'on m'écoute avec attention.

BEATRIS.

Mais vous, parlez plus bas de peur d'invasion.  
Notre vieillard qui dort, est d'un sommeil  
fort tendre;

Si vous parlez trop haut, il pourra vous en-  
tendre.

LE COMTE.

Hé bien, Madame.

LEONORE.

Hé bien, pour me faire écouter,  
Devrais-je être réduite à te faire arrêter?  
Est-ce là l'action d'un amant si fidelle?

LE COMTE.

Madame, je me tais; Mais vous cherchez  
querelle,

LEO-

Je ne la cherche point : mais toi m'en accu-  
fer

C'est m'en vouloir faire une, & c'est en mal-  
ufer.

Depuis que tes respects, tes soupirs, & tes  
plaintes

Ont su gagner mon cœur & dissiper mes  
craintes,

Enfin depuis le tems que la première fois,  
Tu me juras de vivre & mourir sous mes  
Loix ;

Deux Hyvers à la terre ont ses beautés vo-  
lées,

Et deux Etez deux fois les ont renouvelées.

Mon esprit, cependant par le tien enchanté,  
N'a jamais eu soupçon de ta sincérité,

Et sur moins de sermens, de lettres, de pro-  
messes,

Ne t'en auroit pas moins témoigné de ten-  
dresses.

Pendant cet heureux tems que Toledo &  
l'Amour

Te faisoient oublier & Madrid & la Cour,  
Tu fais bien que mes yeux des Galans de

Toledo,  
Etoient en même tems le mal & le reme-  
de :

T'ayant donné mon cœur, les autres vaine-  
ment

Cherchoient dans mes faveurs le moindre  
allegement.

Quoi que de ton amour trop tôt persuadée,  
Ma vertu toutefois m'avoit toujours gui-  
dée.

Je reglois mes faveurs aux loix de mon hon-  
neur ;

Alors que trop sensible aux soupirs de ton  
cœur,

Ou pour dire le vrai, trop inconsidérée,

Dans mon appartement je te donne une entrée.

Là sans prêter l'oreille à ma foible Raïson,  
Et sans m'assurer mieux contre une trahison;

Sur un simple papier tu vois que je m'expose

Aux transports indiscrets d'un amant qui tout ose.

Peut-être que ton feu devient déjà plus lent,

Parce qu'il a trouvé le mien trop violent.

La crainte d'un mépris m'a déjà l'ame atteinte,

Déjà le repentir accompagne ma crainte :

Mais à ce repentir, cher Comte, si tu veux,

Tu feras succéder la joye, & tu le peux.

Tu fais que notre Race est égale à la tienne,

Et que pour être pauvre, elle est fort ancienne ;

Ta promesse t'oblige à me donner la main ;

Ta foi, de l'accomplir sans attendre à demain.

Tu dépenses de toi-même, & contre ta parole,

Tu ne peux m'alleguer qu'une excuse frivole ;

Et puis que mon amour fait un excès pour toi,

Il faut que ton amour fasse un excès pour moi :

Mais, que dis-je, un excès ? Tout ce que tu peux faire,

Et même cet Hymen ne me peut satisfaire,

S'il faut que cet Hymen que ta main m'a promis,

Par ton cœur refroidi soit tant soit peu remis.

L'honneur que j'en reçois, qui d'autant plus me touche,

Qu'il

Qu'il n'aura rien d'indigne exigé de ma  
bouche,  
Ne se verra jamais hors de mon souvenir,  
Et jamais....

L E C O M T E.

Je voi bien où vous voulez venir,  
Madame : je voi bien où tend votre haran-  
gue.

Sans tant vous fatiguer & l'esprit & la langue,  
Sachez en peu de mots ce que j'ai sur le  
cœur.

Il n'est rien de plus vrai, que votre œil mon  
vainqueur,

Est & sera toujours ma Déesse visible :

Mais, Madame, il est vrai, qu'il m'est au-  
tant possible

De ne vous aimer plus, moi qui vous aime  
tant,

Que d'être votre époux, & demeurer cons-  
tant.

J'adore une Maîtresse & j'abhorre une Fem-  
me,

Je n'ai plus rien à dire après cela, Madame.

L E O N O R E.

Tu n'as plus rien à dire ! à moi ! cruel, à moi !

Tu n'as plus rien à dire à qui fait tout pour  
toi !

Perfide ! Il n'est plus tems de déguiser ton  
crime.

A mon amour au moins tu devrois de l'esti-  
me ;

Et loin de m'estimer, esprit méconnoissant,

Tu payes mon amour d'un mépris offensant.

J'adore une Maîtresse, & j'abhorre une fem-  
me !

Sont-ce là les discours d'un honnête hom-  
me ? infame !

Et j'abhorre une femme ! à moi, de tels dis-  
cours !

Moi, Reine de ton cœur, l'arbitre de tes jours :



110 LES GÉNÉREUX  
Moi, ta félicité, ta Déesse adorable,  
Sans qui tout autre objet t'étoit insupportable:

Ce sont là les discours si souvent répétez,  
Et crus trop aisément comme trop écoutez.  
Tu ne les faisois donc d'une voix languissante,  
Que pour te jouer mieux d'une fille innocente?

Tu me trahissois donc? & de cette action,  
Ta vanité se rit à ma confusion?  
Mais tu n'es pas encor, scélérat, où tu penses,  
Un cœur noble, offensé fait venger ses offenses;

Je vengerai la mienne, & si je ne le puis,  
Je ne veux plus survivre à l'état où je suis.  
La réputation n'est plus considérée,  
Quand on est trop éprise, ou trop désespérée.  
Tu me verras par-tout sans cesse sur tes pas,  
Tant que sous ma douleur je ne périrai pas:  
Et quand de ma douleur je serai la victime,  
Mon ombre jour & nuit le bourreau de ton crime,

Te poursuivant par-tout, méchant, tu serviras,  
D'épouventable exemple aux Traîtres, aux Ingrats.

Mais à quoi différer mon trépas davantage?  
Il faut que ton fer même achève ton ouvrage.

LE COMTE.

Ha! Madame.

LEONORE.

Ha! cruel.

LE COMTE.

Et que me voulez-vous?

LEONORE.

Je veux perdre la vie.

BEATRIS.

Ha! mon Dieu, filez doux.

Le Vieillard réveillé touffe depuis une heure,

Et

E N N E M I S. III

Et crache son poulmon depuis deux, ou je meure.

LEONORE. On frappe à la porte.

Dieux! l'on frappe à la porte?

BEATRIS.

Et même rudement.

DOM FELIX, *derrière le Théâtre.*

Ouvrez.

LEONORE.

Cache-toi donc de grace, & promptement.

O quel malheur!

LE COMTE.

Qui moi? me cacher? Dieu m'en garde.

LEONORE.

Ha! songe à mon honneur qui pour toi se hazarde.

LE COMTE.

Je pourrai bien sauter de la fenêtre en bas.

LEONORE.

Elle est grillée.

DOM FELIX, *toûjours derrière le Théâtre.*

Ouvrez.

BEATRIS.

La clef ne tourne pas,

La serrure est mêlée.

DOM FELIX.

A la fin je me fâche,

Ouvrez, dis-je.

LE COMTE.

Madame, où faut-il qu'on se cache?

LEONORE.

Saute sur la fenêtre, & la ferme après toi.

BEATRIS.

Ouvrirai je?

LEONORE.

Atten: ouvre.

DOM FELIX.

Et l'on se rit de moi?

Chienne de Beatris, si tantôt...

BE-

112 LES GÉNÉREUX  
BEATRIS.

Patience,  
Je me brisois les doigts.

SCÈNE II.

DOM FELIX, BEATRIS, LEONORE,  
LE COMTE.

DOM FELIX *en entrant.*

LA belle diligence  
A tourner une clef ?

BEATRIS.

On ne s'en peut aider,  
Il faut un Serrurier pour la raccommoder.

DOM FELIX.

Toujours des Serruriers, & de l'argent de-  
pendre.

Les bourreaux de valets ne valent pas le pen-  
dre.

Quoi, ma fille vêtue au lieu d'être en son lit.

LEONORE.

J'avois pris mes habits, parce qu'elle m'a dit  
Que vous étiez malade.

DOM FELIX.

Il est vrai que mon rhume  
M'a tourmenté la nuit & plus que de cou-  
tume :

Mais mon rhume n'est pas ce qui m'amene

ici :  
Quand on a des enfans on n'est pas sans souci.

LEONORE.  
Helas ! il fait ma faute.

DOM FELIX.  
Et par trop d'indulgence  
On se sent mal-heureux.

LEONORE.  
Mon pere, cette offence

se

se pourra réparer.

DOM FELIX.

Oui, j'en aurai raison.

Car enfin, c'est jouer à perdre ma maison.

LEONORE.

Il m'a cent fois promis....

DOM FELIX.

Et folle, à la promesse

D'une inconsidérée & peu sage jeunesse.

Veux-tu bien te fier?

LEONORE.

Mon pere, à vos genoux

Je vous promets pour lui qu'il fera....

DOM FELIX.

Mon courroux

L'emporte sur mon sang. Quand on est trop bon pere,

On gâte ses enfans: Votre fripon de frere  
A perdu son argent.

LEONORE.

Je reprends mes esprits.

DOM FELIX.

Je croi qu'à Salamanque il emporte le prix  
Des fripons signalez. Venez ouïr sa Lettre.  
Je ne m'y fierai plus, il aura beau promettre.

## L E T T R E.

*La paix du Seigneur vous soit donnée, &c.*

Le beau commencement de Lettre que voici!  
Croit-il me tromper mieux en m'écrivant  
ainsi?

*La paix du Seigneur vous soit donnée! Vous  
apprendrez par la presente, que j'ai joué &  
perdu à la Prime l'argent de ma pension: mais  
au moins j'ai la satisfaction d'avoir perdu mon  
argent à cinquante cinq, & qu'il n'a pas  
moins*

## 114 LES GENEREUX

moins fallu qu'un Flux pour me faire perdre. Je vous prie de ne vous en allarmer point ; car j'ai fait serment de ne renvies jamais sans les avoir en la main. Vous savez mieux que moi, que qui n'a pas de quoi manger, court risque de mourir de faim, Et que vous êtes tenu de m'en fournir, ne vous ayant point prié de me mettre au monde. Au reste, je suis d'une humeur si pacifique, que je ne puis dormir quand j'ai une querelle si je ne la vaide aussitôt. L'autre jour un Ecolier Arragonnois m'importuna tant pour se battre avec moi, qu'il lui en coûta un œil. Vous voyez par-là que je ne suis pas si perdu que vous pensez. Je vous envoie Crispin que vous me renvoyerez s'il vous plaît avec de l'argent. Je me recommande à vos bonnes grâces, cher Pere de mon ame, lumiere de mes yeux. Je prie Dieu qu'il vous conserve, Et ma petite sœur aussi, de qui quoi qu'indigne je me souviens toujours dans mes oraisons. Votre humble Fils Dom PEDRE DE CESPEDE. De Salamanque ce dernier Octobre.

### LEONORE.

La Lettre est fort dévote.

### DOM FELIX.

Et voyez, je vous prie,  
Et son hypocrisie & sa veillaquerie.  
Un More Grenadin est plus que lui dévot,  
Encor que d'origine il soit Chevalier Got.  
Je meure, s'il songea jamais à ses prieres.  
Je lui veux retrancher ses vertus écolieres.  
Et vous veux faire voir son Député badin,  
Un très-rare animal, moitié cuistre & gredin.  
Hola, Crispin.

S C E N E III.

C R I S P I N , D O M F E L I X ,  
L E O N O R E , B E A T R I S .

C R I S P I N .

**A**dsum.

D O M F E L I X .  
Parle Chrétien, sot homme.

C R I S P I N .

Non possum.

D O M F E L I X .

Si je prens un bâton, je t'effomme.  
Pour trois mois de Latin que le marouffe  
fait,

Il est un importun. Hé bien done, comment  
fait

Mon bon vaurien de fils?

C R I S P I N .

Male facit.

D O M F E L I X .

Encore?

Ha ! je t'erranglerai , Pedantesque pecore.

C R I S P I N .

Tout beau , Monsieur , tout beau , je n'en  
cracherai plus.

D O M F E L I X .

Ton Maître donc ?

C R I S P I N .

Il loge avecque sept goulus.  
Débauchez comme lui , dans une chambre  
seule,

Où toujours quelqu'un jure, ou dit des mots  
de gueule.

L'Hyver, le vent y donne autant que dans les  
champs.

Ils



## 116 LES GENEREUX

Ils couchent quatre à quatre en deux lits fort méchans.

Les murs y sont parez de rondelles, d'épées, De portraits de charbon, de toiles d'araignées.

Ces huit bons Ecoliers, ou plutôt huit bandits,

Chomment les Samedis comme les Vendredis,

Hâissent les leçons comme les Patenôtres, Et ne font chaque jour que débaucher les autres.

La nuit venuë, ils vont enlever des manteaux,

Plier quelque toilette, & jouer des coûteaux. Ils se couchent fort tard, & se levent de même.

Une servante maigre, acariâtre, blême, Seche, ferrant la mule, & qui compte trente ans.

Depuis qu'elle renonce à l'usage des dents, Leur apprête à manger. Chacun y mange en Diable,

Ou si l'on veut en chien. Un coffre y sert de table,

Du vin à quantité, peu de mets délicats; Des Livres pleins de graisse, y tiennent lieu de plats.

Quand l'un mange trop fort, les sept autres enlevent

Ce qu'il a devant lui, le pillent, & s'en crevent:

S'entend, alors qu'ils ont prou de quoi se crever,

Car souvent ce n'est pas coup sûr que d'en trouver.

En peu de mots, voilà de votre fils la vie.

L E O N O R E.

De sa Relation, pour moi, je suis ravie.

DOM.

D O M F E L I X.

Pour un sot de College il parle plaisamment.  
Mais n'a-t'il rien de bon, ce mauvais garnement ?

C R I S P I N.

De bon ! Il a tout bon , quoi que j'aye pu dire.

Il est de bonne humeur, il a le mot pour rire;  
Quand il est question d'un discours sérieux,  
Un Caton le Censeur ne le feroit pas mieux.  
Il est officieux, ne refuse personne,  
Il prête sans regret , sans faire attendre  
donne ,

Il est fort ponctuel alors qu'il a promis,  
Civil quoi que vaillant , & fait beaucoup  
d'amis ,

Au reste liberal autant qu'un Alexandre.  
Enfin , c'est grand malheur qu'il n'a de quoi  
dépendre

Ayant bon appetit & de meilleures dents.

D O M F E L I X.

Voilà comme j'étois durant mes jeunes ans.  
Il faut que de mon fils la jeunesse se passe,  
Tien, voilà de l'argent : mais di-lui bien qu'il  
fasse

Beaucoup mieux qu'il n'a fait , & qu'il soit  
ménager.

Quoi ! des bottes, faquin , comme un che-  
vau-leger.

Comment es-tu venu ?

C R I S P I N.

Par la poste, en charrette.

D O M F E L I X.

L'invention m'en plaît : va , ta depêche est  
faite.

C R I S P I N.

Vous n'écrivez donc point ?

D O M F E L I X.

Non, de l'argent suffit.

C R I S-

118 LES GÉNÉREUX

CRISPIN, *Il s'en va.*

C'est agir à mon sens comme un homme  
d'esprit.

Que Dieu garde de mal tout perede la sorte.  
Là-dessus je prendrai le chemin de la porte.

DOM FELIX.

Je ne saurois dormir alors qu'on m'a fâché;  
Et ma toux me reprend quand je veille cou-  
ché.

Vous autres couchez-vous, il est tantôt une  
heure:

Mais appelez Crispin. J'oublois, ou je meu-  
re,

De lui dire une chose importante à mon fils,  
il faut le rappeler, va vite, Beatris.

BEATRIS.

Vraiment il est bien loin d'ici, le vilain  
homme,

Il a tiré de longue ayant touché la somme,  
J'aurois beau l'appeller, il ne m'entendrait  
pas.

DOM FELIX.

La double paresseuse! à peine est-il en bas,  
Il peut être en la rue, appelle à la fenêtre.

BEATRIS.

De la façon qu'il court, Monsieur, il n'y peut  
être.

DOM FELIX.

Peut-être est il encor auprès de la maison.

LEONORE.

Et que lui voulez-vous?

DOM FELIX.

Oui, je rendrai raison  
De ce que je commande?

LEONORE.

Ha! Beatris, je tremble,  
Notre Comte est trouvé: Bons Dieux!

BEATRIS.

Il me le semble.

DOM

E N N E M I S. II9

DOM FELIX.

Venez voir comme il faut appeller un valet,  
On a collé, sans doute, ou cloué ce volet,  
De la façon qu'il tient.

LEONORE.

Ma frayeur est extrême.

DOM FELIX.

Comment, Diable ? Je croi qu'il s'ouvre  
de lui-même.

Dieux ? qu'est-ce que je voi ?

#### SCENE IV.

LE COMTE, DOM FELIX,  
LEONORE, BEATRIS.

LE COMTE.

C'est un homme enfermé,  
Qui n'est pas sans courage, & n'est pas mal  
armé.

DOM FELIX.

O toi, qui que tu sois, de qui je prens om-  
brage,  
Tant pour l'heure, le lieu, que pour ton équi-  
page,  
Et de qui la surprise est la conviction,  
Qui t'a mis en ces lieux ?

LE COMTE.

A telle question,  
Je ne te répondrois qu'avec un coup d'épée,  
Si tu pouvois venger ta vieilleffe frappée :  
Mais ta main est sans arme, & pour des che-  
veux gris

Je n'ai point de colere, & n'ai que du mépris.

DOM FELIX.

Permetts-moi de sortir, promets moi de  
m'attendre,  
Et tu feras bien tôt réduit à te défendre.

LE

120 LES GÉNÉREUX

LE COMTE.

Je t'attens, va t'armer, & puis reviens mourir.

LEONORE.

Ha, mon pere!

DOM FELIX.

Ha, ma fille!

LEONORE.

Où voulez-vous courir?

DOM FELIX.

Aide à mon ennemi, sers à ton propre outrage,

Je voi mon deshonneur écrit sur ton visage.

LEONORE.

Mon pere, où vous conduit une aveugle fureur?

Vous ne la pouvez suivre, & sauver mon honneur.

Puis qu'on veut m'épouser, puis qu'on m'aime & que j'aime,

Perdrez-vous mon époux? vous perdrez-vous vous-même?

LE COMTE.

Otez ce nom d'époux de votre souvenir.

J'ai promis, il est vrai; mais sans vouloir tenir.

DOM FELIX.

Puis que tu l'as promis, il faut que tu le tiennes,

Et l'inégalité de mes forces aux tiennes, Ne diminuera rien de mon ressentiment.

Satisfais Leonore, & sans retardement,

Ou ravis à la fois mon honneur & ma vie:

Ta rage ainsi fera pleinement assouvie.

Tu prétens moi vivant refuser, inhumain....

LE COMTE.

A toi, de te combattre; à la fille, ma main.

On joint mal-aisément sous les loix conjugales

Ceux dont les qualitez se trouvent inégales.

Tes injures, tes cris, ne peuvent m'irriter,

Je



Je veux un ennemi qui puisse résister.  
Je ne veux point de femme, & quand j'en  
voudrois une,

J'en choisirois une autre, & d'une autre for-  
tune.

Pour me la faire prendre, il falloit me prier,  
Non pas me quereller, non pas m'injurier.  
Je ne fais rien par force, & fais tout par priere;  
Aux humbles, je suis doux; aux fiers, j'ai  
l'ame fiere.

Et puis vos déplaisirs me seront imputez?

Prenez, prenez-vous-en à vos témérités.

J'ai dit sur le sujet tout ce que je veux dire;  
Pensez-y mûrement, & que je me retire.

DOM FELIX.

Tu ne t'en iras pas sans me faire raison.

LE COMTE.

La bravoure sied mal à tout homme grison.

DOM FELIX.

D'autres bras que les miens vengeront mon  
offense.

LE COMTE.

Je m'en vai de ce pas songer à ma défense.

LEONORE.

Ha! perfide, sans foi.

LE COMTE.

Ne vous fâchez pas tant,  
Pour remede à vos maux, j'ai de l'argent  
comptant.

Adieu, bel Ange en pleurs. Et vous Vieillard  
colere,

Ne vous pressez pas tant de devenir beau-  
pere.

*Il s'en va.*

DOM FELIX.

Ha, si ton bras m'épargne, insolent ravif-  
seur,

Je préfere ses coups à ta fausse douceur.

M'ayant ôté l'honneur en ma fille ravie,

Pour allonger mes maux me laisses tu la vie?



Vien, vien finir mes jours, ils n'ont que trop  
duré,

Si j'avois moins vécu j'aurois moins enduré.  
Mais differons encor cet extrême remede,  
Rappelions cependant Dom Pedre dans To-  
lede.

Ce fils que Dieu me laisse, est jeune, & cou-  
rageux,

Il saura bien venger un mépris outrageux.  
Et si dans ce dessein sa vaillance succombe,  
Nous chercherons alors le repos dans la  
Tombe.

Et toi fâcheux objet de mes yeux désolez,  
Va t'en verser plus loin tes pleurs dissimulez,  
Evite ma fureur, crain ton généreux Frere,  
Et plus que tout cela, crain le Ciel en colere;  
Il n'est point favorable aux Amans aveuglez,  
Et fait payer bien cher les plaisirs déréglez.  
Beatrix, donne-moi l'épée & la lanterne  
Qui sont près de mon lit.

B E A T R I S.

Je veux que l'on me berne,  
S'il ne fera le fou.

D O M F É L I X.

Vas y donc promptement.  
D'ici près chaque jour partent journalle-  
ment

La plupart des Cochers qui vont à Salaman-  
que

D'un commode moyen, de faire revenir  
Dom Pedre: Je vai donc sa place retenir.  
Son coquin de valet s'est amusé peut-être,  
Et n'aura pas encor retourné vers son Mai-  
tre.

*Fin du premier Acte.*

A C T E

ACTE II.

SCENE PREMIERE

DOM LOUIS, ZAMORIN Brave,  
4. Braves,

DOM LOUIS.

Vous savez mon dessein.

ZAMORIN.

Reposez-vous sur nous:

En matiere d'honneur nous nous connoissons  
tous.

L'Ecolier est-il brave?

DOM LOUIS.

Autant qu'on le peut être.

ZAMORIN.

Tant mieux.

DOM LOUIS.

On dit qu'il fait des armes comme un  
Maitre.

ZAMORIN.

Tant mieux.

DOM LOUIS.

Faisons main basse.

ZAMORIN.

Il est expédié,

Je le garantis tel, s'il n'appelle à son pié.

Or ça, mes compagnons, choisissons un bon  
poste,

Et va d'estramaçon, de pointe, & de ris-  
poste.

DOM LOUIS.

Chaque nuit sans manquer il passe par ici.

Je voi de la lumière, & croi que le voici.

Attendons-le au passage.

SCÈNE II.

DOM PEDRE, CRISPIN.

DOM PEDRE.

**E**T tu dis que mon Pere  
T'a donné seulement ?

CRISPIN.

Deux cens francs.

DOM PEDRE.

La misere !

Et ma très-chere sœur ?

CRISPIN.

Non pas même un salut.

DOM PEDRE.

La peque ! Que dit-il lors que ma Lettre il  
lut ?

CRISPIN.

Je ne lui vis pas lire.

DOM PEDRE.

Il ne faut pas qu'il sache  
Que je suis à Toledé.

CRISPIN.

Il faut donc qu'on se cache,  
Ou n'aller que la nuit.

DOM PEDRE.

Et ne le fais-je pas ?

CRISPIN.

Vous faites justement l'amour comme les  
chats.

Il ne vous manque plus que courir les gou-  
tieres,

Vous seriez chat complet.

DOM PEDRE.

Mille coups d'étriviers  
Aux railleurs comme toi.

CRIS-

C R I S P I N.

Mille bosses & trous,  
**A** tous coureurs de nuit, Chat-huans com-  
 me vous.

Si vous vouliez au moins parfois tirer la  
 laine,

On s'y pourroit sauver.

D O M P E D R E.

Tai-toi, tête mal-saine.

C R I S P I N.

Mal-saine ou non, l'esprit en est pourtant  
 bien sain.

Je ne voi pas bien clair en votre noir dessein.  
 Où me conduisez-vous ?

D O M P E D R E.

Où mon amour me mène,

C R I S P I N.

Nous sommes mal conduits.

D O M P E D R E.

J'adore une Chimene,  
 Sœur d'un Comte étranger, éloigné de la  
 Cour

Pour un soufflet donné.

C R I S P I N.

J'ai peur que votre amour  
 N'attire dessus nous quelques coups d'é-  
 pouffette.

Ce Comte souffrira que sa sœur la coquette,  
 Vous épouse? il fera le Diable. Encore bon,  
 Si vous étiez un Comte, ou du moins un  
 Baron:

Mais on n'en trouve plus, à ce que j'entens  
 dire,

Cela sent le vieux temps. Pour ces Comtes  
 pour rire,

Ou bien faits à plaisir, des Marquis, Ducs &  
 Pairs,

L'année en est fertile, & les chemins couvers.  
 De Maréchaux de Camp l'année est aussi  
 bonne.

116 LES GÉNÉREUX

DOM PEDRE.

Moralife, faquin, fans offenser personne.

CRISPIN.

La race des Crispins eut du Ciel ce talent,  
Comme vous possédez celui d'être galant.  
Tantôt parlant de vous, notre avare bon-  
homme,

Disoit ce que l'on dit de qui revient de Rome,  
Vous savez le Proverbe, & lors que l'on va  
là,

Que cheval on revient, si cheval on alla.

DOM PEDRE.

Crispin ! encore un coup, trêve de raillerie.

CRISPIN.

Puis que je ne dors point, trouvez bon que  
je rie.

DOM PEDRE.

Comment se porte donc mon Pere ?

CRISPIN.

Ha le penart !  
Il dit que...

DOM PEDRE.

Tu lui pers le respect, franc pendart,  
Si je prens un bâton.

CRISPIN.

Monsieur, je voi des hommes.

DOM PEDRE.

Et nous mangeront-ils !

CRISPIN.

Ils sont six ; nous ne sommes  
que deux.

DOM PEDRE.

Et pour combien me comptes-tu, faquin ?

CRISPIN.

Pour dix : Mais avec vous ayant le cher Cris-  
pin,

Qui n'est pas autrement homme propre à  
combattre.

Il faut que de vos dix vous en rabattiez qua-  
tre ;

Qui

Qui de dix ôte quatre, il en restera six,  
 Vous voila tant à tant, faites bien l'Amadis.

DOM PEDRE.

Marche avant.

CRISPIN.

Ils sont tous de taille Gigantine,  
 Vilains hommes à voir, & de mauvaise mine.  
 Helas, si j'avois fait un mot de testament!

S C E N E III.

DOM LOUIS, DOM PEDRE,  
 ZAMORIN Brave, 4. Braves,  
 CRISPIN, LE COMTE.

DOM LOUIS.

Cavalier, cédez-moi la rue, & promptement,  
 Je le veux.

DOM PEDRE.

Et combien êtes vous, notre Maître,  
 Pour commander ainsi?

DOM LOUIS.

Nous sommes six.

DOM PEDRE.

Pour être

En nombre si petit, vous parlez un peu haut,  
 Cherchez-en autres six, je croi qu'il vous les  
 faut:

Et quand vous les aurez, il n'est rien que ne  
 fasse

Votre humble serviteur, jusqu'à quitter la  
 place;

Cependant, je la garde.

DOM LOUIS.

Ha! c'est trop discourir,

Tu mourras, Fanfaron.

DOM PEDRE, *Ils se battent.*

Je ne-sai pas mourir.



CRISPIN, *en un coin du Théâtre.*

Or ça, Maître Crispin, ménageons la bravoure.

Nulle témérité. Peste, comme il les bourre!  
Que mon Maître est vaillant!

DOM LOUIS.

Donne à lui, Zamorin,

ZAMORIN.

Il faut perdre la vie, ou perdre le terrain.

DOM PEDRE.

Ni l'un ni l'autre. A toi jeune cadet.

DOM LOUIS.

Le Traître m'a blessé. Je n'en puis plus. *J'enrage!*

ZAMORIN.

Courage.

DOM PEDRE.

Vous en avez besoin. Ce jeune homme blessé  
Se battoit en César, & j'en étois pressé. *Il tombe.*

Dieux! le pied m'a manqué : mais le bras  
me demeure.

ZAMORIN.

Il est pris pour le coup, point de quartier,  
qu'il meure.

DOM PEDRE.

Vous reculiez tantôt, poltrons.

ZAMORIN.

Pour mieux sauter.

DOM PEDRE.

Ha, traîtres!

LE COMTE *arrive.*

Cinq contre un! qui pourroit résister?  
Levez-vous, Cavalier.

DOM PEDRE.

Puis que votre bras m'aide,  
Je ferois tête à tous les braves de Toledé.  
Allons après, Crispin.

CRISPIN.

Allons, quoi que bien las!

Car

Car je n'avois jamais tant remué les bras.

S C E N E IV.

CASSANDRE, LISETTE,  
CRISPIN.

CASSANDRE.

SI tu m'aimes, Lisette, avance dans la rue,  
Et voi ce qui s'y fait.

LISETTE.

Je croi que l'on s'y tuë.

CASSANDRE.

Sans doute Dom Louis avec son point d'hon-  
neur,

Aura trouvé Dom Pedre, & causé la rumeur.

LISETTE.

Il tranche avecque vous de l'Epoux & du  
fere,

Et vous avez, Madame, un fâcheux petit  
frere:

Mais après tout, Madame, il faudroit oublier  
Dom Pedre; car enfin ce n'est qu'un écolier.

CASSANDRE.

Cen'est qu'un écolier, il est bien vrai, Lisette,  
Mais il a de l'esprit, la personne est bien faite:  
Et pourvu que son feu ne cede point au  
mien,

Je lui rendrai commun & mon rang & mon  
bien.

Mais quelqu'un vient à nous.

CRISPIN.

Madame, une cohorte  
De Sergens affamez me suit d'étrange sorte.

Il y va de la mort si j'étois attrapé;

Car un homme est, dit-on, mortellement  
frappe.

Mon Maître en étourdi s'est mêlé dans l'af-  
faire,

F s.

Et

130 LES GENEREUX

Et j'ai fait comme lui seulement pour lui  
plaire,

Je vous laisse à juger si j'ai bien ou mal fait :  
Si vous saviez un trou, ce seroit bien mon fait.  
Il n'est trou, quel qu'il soit, & fût-il même  
immonde

Où je ne veuille entrer le plus content du  
monde,

Tourvu qu'inaccessible à tous vilains Ser-  
gens,

On n'y viole point le sacré droit des gens.

Là dessus je me tais, chere Dame, & pour  
cause ;

Car de n'être pas vu s'il importe à la chose,  
Il n'importe pas moins de n'être pas oui.

Et bien voulez-vous donc me recevoir ?

CASSANDRE.

Oui,

Lisette, va le mettre au dessus de ma chambre  
Où tu fais.

CRISPIN.

La frayeur m'attaque en chaque membre :  
Que puissiez-vous jamais n'avoir besoin de  
trous,

Et que jamais Sergens ne courent après vous.

CASSANDRE.

Mon frere, qu'avez-vous ? quelque chose  
vous presse.

SCENE V.

LE COMTE, DOM PEDRE,  
CASSANDRE.

LE COMTE.

**R**etirez vous, ma sœur, & que seul on  
me laisse.

Cavalier, approchez, on ne vous fera rien  
Tant que j'aurai de vie.

D. O. M.

DOM PEDRE.

Ha, je le fais fort bien,  
Et que par votre bras la mienne défendue,  
Quand pour vous mille fois elle seroit per-  
due,

Je ne me verrois pas encor bien acquitté,  
De tout ce que de moi vous avez mérité.

LE COMTE.

Ne me louez pas tant de ce que j'ai dû faire,  
Songeons à vous sauver, comme au plus né-  
cessaire.

Entrez dedans ma chambre, & vous fiez en  
moi,

Que je vous garderai ma parole & ma foi.

DOM PEDRE.

Vous me promettez donc?

LE COMTE.

De vous servir d'asile.

SCENE VI.

LE PREVOT, LE COMTE,  
DES ARCHERS, DOM PEDRE.

LE PREVOT.

Monsieur, vous trouverez ma visite in-  
civile;

Mais le triste accident qui m'amene si tard,  
Veut que sans differer l'on vous en fasse part.  
On vient d'assassiner Dom Louis votre frere  
Devant votre logis.

LE COMTE.

Et l'assassin?

LE PREVOT.

J'espere  
Que nous l'aurons bien tôt; car j'ai su d'un  
voisin

Que l'on a vu ceans entrer cet assassin.

132 LES GÉNÉREUX

LE COMTE.

L'avis est téméraire, & même peu croyable:  
Après la mort d'un homme, il n'est pas vrai-  
semblable

Que celui qui le tuë, aille se perdre au port,  
Et chercher un asyle en la maison du mort.

Au fort de la rumeur, j'ai fait fermer ma  
porte,

Et je n'ai pas permis qu'aucun de mes gens  
sorte,

Je ne suis pas sorti moi-même, & l'on n'a  
pu

Cacher quelqu'un chez moi, que je ne l'aye  
su

LE PREVOT.

Vous avez l'interêt tout entier dans l'affaire.  
Le nôtre est seulement le dessein de vous  
plaire.

LE COMTE.

Faites ce qu'il faut faire en un pareil mal-  
heur,

Et pardonnez, Messieurs, à ma juste douleur,  
Si je ne me tiens pas avec vous davantage.

LE PREVOT. *Il s'en va.*

Nous ferons notre charge.

LE COMTE.

O desespoir ! ô rage !

Quel parti dois je prendre en l'état où je  
suis ?

Je ne me puis venger, lors que plus je le puis ;

Je dois à ma parole, & je dois à mon frere ;

Je dois venger sa mort, si j'en crois ma colere ;

Je dois la pardonner, si je garde ma foi.

Helas ! qui fut jamais plus empêché que moi ?

Cavalier, savez vous qui je suis ?

DOM PEDRE.

Oui, ma vie,

Sans votre prompt secours, m'auroit été  
ravie.

L E



LE COMTE.

Ne vous étois je point connu ?

DOM PEDRE.

Non.

LE COMTE.

Saviez-vous  
Le nom du mal-heureux accablé sous vos  
coups ?

DOM PEDRE.

Autant que je l'ai pu par une nuit obscure,  
J'ai connu par sa voix plus que par sa figure,  
Qu'il étoit étranger, le frere ou le parent  
D'un Comte, & quel qu'il soit il m'est in-  
different.

LE COMTE.

Vous ne vous trompez pas, le mort étoit mon  
frere,  
Et moi le Comte.

DOM PEDRE.

O Dieux ! & que pensez-vous faire ?

LE COMTE.

Vous tuer.

DOM PEDRE.

Me tuer ! ce n'est pas un coup feux.  
Et peut-être auriez-vous la moitié de la  
peur.

Puisque nous sommes seuls faisons l'expe-  
rience,  
De celui qui de nous se trompe en sa croyan-  
ce,

Battons nous.

LE COMTE.

Je saurai choisir un autre tems,  
Pour me venger de vous comme je le prétens.

DOM PEDRE.

Vous avez, ce me semble, & le tems, & la  
place.

LE COMTE.

Oui ; mais il faut devant que je vous satisfasse,



134 LES GÉNÉREUX

Et vous ayant promis de vous sauver chez  
moi,

Contre moi-même il faut que je garde ma  
foi.

Je saurai bien ailleurs venger la mort d'un  
frere,

Et vous sacrifier à ma juste colere.

DOM PEDRE.

Vous avez deux desseins qui ne sont pas d'ac-  
cord,

Vous me sauvez la vie, & conspirez ma mort.

LE COMTE.

Comme un homme d'honneur, je vous sauve  
la vie;

Mais puisque vous l'avez à mon frere ravie,  
Je vous ferai périr comme un homme of-  
fensé.

DOM PEDRE.

Je suis au desespoir de ce qui s'est passé:

Mais puis que le passé n'est plus en ma puis-  
sance,

Que votre bienfait même augmente mon  
offense;

Que cruel ou forcé mon bras vient d'abreger  
Des jours qui vous sont chers, que vous devez  
venger;

Contre mon naturel de ne fuir personne,  
Et suivant mon humeur de rendre à qui me  
donne,

Je vous veux éviter par-tout où vous serez,  
Avec le même soin que vous me chercherez.

Vous savez par vos yeux jusqu'ou va ma vail-  
lance,

Et jugerez par-là de ma reconnoissance.

Je veux être poltron, pour n'être pas ingrat,  
Et pour rendre un bienfait, refuser un com-  
bat.

LE COMTE.

Je vous y forcerai.

DOM

DOM PEDRE.

Je fuirai vos approches.

LE COMTE.

Avez-vous peur de moi?

DOM PEDRE.

J'ai peur de vos reproches.

LE COMTE.

On n'en sauroit trop faire à qui manque de cœur.

DOM PEDRE.

Quand pour vous je renonce à ma propre valeur,

Et lors que contre moi vous irritez la vôtre,  
Nous suivons du devoir les loix & l'un & l'autre.

LE COMTE.

Si bien que....

DOM PEDRE.

Si les Cieux ne me sont ennemis,  
Nous ne nous battons point, & deviendrons amis.

LE COMTE.

C'est trop s'entreparler n'étant pas bien ensemble:

Le jardin est ouvert, sortez si bon vous semble.

Mais qui frappe à ma porte à la pointe du jour?

Ha c'est toi, Beatris?

SCENE VII.

LE COMTE, BEATRIS.

BEATRIS.

DE la part de l'amour,  
Qui, comme vous savez, sur la raison l'em-  
pouze,

Je.

136 LES GÉNÉREUX

Je viens au point du jour heurter à votre porte.

Nous changeons de logis, Madame vous veut voir,

Et ce billet, Monsieur, vous fera tout savoir. Faites ce qu'il contient, & donnez-moi licence,

D'aller mettre ordre au mal que feroit mon absence,

Si mon voyage ici du Vieillard soupçonné, Irritoit son esprit de Démon incarné.

LE COMTE.

Beatris, je ferai ce que veut ta Maîtresse.

BEATRIS.

Et moi je gagne au pied.

LE COMTE.

Si tôt?

BEATRIS. *Elle s'en va.*

L'heure me presse.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas encore au lit, ma chere sœur?

SCENE VIII.

LE COMTE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

LE moyen de dormir après un tel malheur?

LE COMTE.

Non plus que vous, ma sœur, je n'en ai point envie.

Je dois venger un frere au péril de ma vie. Un ami depuis peu, m'a de la Cour écrit, Que celui que j'avois offensé dans Madrid, Afin de se venger est parti pour Toledé. Une Dame que j'aime, & de qui je possède Les inclinations, & dont pour un mépris,

Le

Le cœur peut contre moi de colere être é-  
pris,  
M'écrit, qu'accompagné de quelque ami  
fidelle,  
J'aïlle, sans y manquer, passer la nuit chez  
elle.

Ma passion m'y porte, & d'un autre côté,  
J'ai depuis quelques jours son esprit irrité.

CASSANDRE.

Est-ce par un oubli ?

LE COMTE.

Non, c'est par une offense.

CASSANDRE.

Prenez vos furetez, & craignez la van-  
geance.

Si la femme oubliée est capable de tout,  
Alors que l'on l'offense, & qu'on la pousse à  
bout,

Elle fait succéder la fureur aux tendresses,  
On en doit craindre tout, & même ses ca-  
resses.

L'homme le plus méchant ne la peut égaler,  
Tant à faire le mal, qu'à le dissimuler :

Enfin, c'est une femme, & de plus, offensée,  
Je ne vous saurois mieux expliquer ma pen-  
sée.

LE COMTE.

Je ne vous saurois mieux expliquer mon er-  
reur,

Qu'en vous disant que j'aime, & même avec  
fureur.

Sur vos conseils, ma sœur, ma passion l'em-  
porte :

Mais encore une fois on refrappe à la porte.

Hola, qu'on ouvre. O Dieux ! je voi mon  
ennemi.

Je vous croyois bien loin.

## SCÈNE IX.

DOM PEDRE, LE COMTE.

DOM PEDRE.

**E**T moi, vous endormi,

LE COMTE.

De vous revoir, encor mon ame est étonnée,  
Et vous tenez fort mal la parole donnée,  
De me venir braver, au lieu de me fuir.

DOM PEDRE.

Ne me condamnez pas devant que de  
m'ouïr.

Alors que je promets il n'est rien de plus fer-  
me.

Soyons seuls.

LE COMTE.

Otez-vous, Cassandre.

DOM PEDRE.

Et que je ferme

la porte dessus nous.

LE COMTE.

Fermez, si vous voulez.

Que voulez-vous encor ?

DOM PEDRE.

Que je parle.

LE COMTE.

Parlez ;

Mais parlez vite.

DOM PEDRE.

Il faut, que devant toute chose  
Vous lisiez en ces mots, de mon retour la  
cause.

LETTRE. *Le Comte lit.**Dom Pedre, on m'offense en l'honneur,**L'en-*



E N N E M I S. 139

*L'Ennemi puissant qui m'outrage,  
Se fie en sa puissance, & méprise mon âge,  
Vien lui montrer que mon fils a du cœur.*

D O M P E D R E.

Vous voyez bien pourquoi je manque à ma  
promesse,  
Mais puis qu'à la tenir mon honneur s'inté-  
resse,  
Un homme à qui je dois & la vie & l'hon-  
neur,  
Ne me traitera pas de toute sa rigueur.  
Un pere qu'on outrage, à qui la force man-  
que,  
Et qui croit que je suis encore à Salamanque,  
Lui qui peut tout sur moi, me conjure in-  
stamment  
De le venir trouver, & sans retardement.  
Logeant au même lieu que la Poste demeure,  
Mon Hôte m'a rendu sa Lettre tout à l'heure :  
Je vous conjure donc, ennemi généreux,  
Puisqu'aussi bien me vaincre est un exploit  
honteux,  
Que je n'ai point d'honneur puis qu'on  
l'ôte à mon pere,  
Qu'un homme sans honneur ne peut vous  
satisfaire ;  
De me donner le temps de me mettre en  
état,  
Ou de tenir parole en fuyant le combat,  
Ou bien d'y succomber plein d'honneur &  
de gloire,  
Sans que vous rougissiez d'une telle vic-  
toire.

L E C O M T E.

Qui, je ne serai pas généreux à demi,  
Je vous veux obliger ennemi comme ami.  
Allez, allez venger un pere qu'on offense.

D O M P E D R E.

Vous verrez des effets de ma reconnoissance.

L E



140 LES GENEREUX

LE COMTE.

Si je les acceptois, ce seroit vous trahir :  
Constant à vous servir, constant à vous haïr,  
Vous n'aurez pas plutôt vengé l'affront d'un  
pere,

Que je prétens sur vous venger la mort d'un  
frere :

Mais parce qu'étant pris vous êtes en dan-  
ger,

Et qu'ainsi dessus vous je ne me puis venger,  
Remettez à mon bras ce qu'on demande au  
vôtre,

Vous savez que le mien vaut bien celui d'un  
autre.

Où loge votre pere? aprenez moi son nom,  
Et je vais de ce pas rétablir son renom,  
Et quand j'aurai pour vous satisfait votre  
pere,

Je reviendrai sur vous assouvir ma colere.

DOM PEDRE.

Ces deux desseins sont beaux, & trèsdignes  
de vous :

Mais le second dépend aucunement de nous,  
Ma valeur vous en rend l'issuë assez douteuse,  
La proposition du premier m'est honteuse.

Le nom d'un offensé ne se revele point,  
L'honneur me le défend, & le même m'en-  
joint

De ne remettre pas à la valeur d'un autre,  
Ce que peut achever un bras comme le  
nôtre.

LE COMTE.

Que voulez-vous donc faire?

DOM PEDRE.

Eviter le danger  
D'être pris, sans laisser pourtant de me ven-  
ger.

LE COMTE.

C'est bien fait; jusqu'à tant que j'en puisse  
autant faire,

Ma

Ma maison vous fournit d'asyle salutaire:  
Entrez donc dans ma chambre, & je vais ce-  
pendant

M'assurer d'un ami fidelle & confident:  
Une assignation qu'à la nuit on me donne,  
Et que non sans sujet de fraude je soup-  
çonne,  
M'oblige à me servir de ces précautions.

D O M P E D R E.

Je veux rompre avec vous toutes conven-  
tions,

Je reprends ma parole.

L E C O M T E.

Et pourquoi?

D O M P E D R E.

Je vous fie  
Mon secret, mon honneur, & je vous dois  
la vie,

Vous ne me croyez pas assez homme d'hon-  
neur,

Assez reconnoissant, assez homme de cœur,  
Pour vous pouvoir servir d'une fidelle es-  
corte?

Avec moi vous deviez agir d'une autre sorte,  
Et je ne comprends pas, pourqui vous m'avez  
pris,

Et comment au bienfait vous joignez le  
mépris?

L E C O M T E.

Je vous croi plein d'honneur, & de peur in-  
capable,

Et c'est par un motif purement pitoyable,  
Que je vous viens d'offrir de vous tenir ca-  
ché

Dans ma chambre, où jamais vous ne seriez  
cherché.

Ainsi je tiens par-là votre vie assurée,  
Et ma vengeance ainsi n'est qu'un peu diffe-  
rée.

D O M

142 LES GÉNÉREUX

DOM PEDRE.

Ou bien vous vous battrez tout à l'heure  
avec moi,

Ou vous vous y fieriez, assuré de ma foi

Que je vous garderois contre mon père  
même.

LE COMTE.

Votre valeur me charme, oui venez, je vous  
aime

Quoi qu'ennemi mortel, & nous serions  
amis,

Si par les loix d'honneur il nous étoit per-  
mis.

*Fin du second Acte.*

ACTE

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

BEATRIS, LEONORE.

BEATRIS.

Votre ame vainement se vantoit d'être forte,  
 Votre colere cede à l'amour qui l'emporte.  
 Vous rappelez le Comte, & je gagerois bien,  
 Que la paix entre vous ne tient plus pres-  
 qu'à rien.

LEONORE.

C'est pour me mieux venger de lui.

BEATRIS.

Madame, à d'autres !  
 Je sai comment sont faits les cœurs comme  
 les vôtres.  
 Comme vous je suis femme, & je sai ce que  
 c'est,  
 Que le desir de voir un Amant qui déplaît.  
 Le Comte est un ingrat, si vous voulez un  
 traître,  
 Son mépris est sensible autant qu'il le peut  
 être ;  
 Son oubli toutefois plutôt que son mé-  
 pris,  
 Est tout ce qui vous rend le cœur de rage  
 épris,  
 Et vous aimez bien mieux qu'il vous ait of-  
 fensée,  
 Que son oubli vous eût de son ame effacée. ]

LEONORE.

Helas ! que tu vois clair dans le fond de mon  
 cœur,

Et que de son oubli mon amour a de peur !

BEA-

BEATRIS.

Madame , croyez-vous , les hommes sont  
des drôles ,

Et le temps est passé des Amadis de Gaules.  
Quand j'ai tantôt rendu votre obligeant bil-  
let ,

Qu'en langage d'amour on apelle poulet ,  
J'ai bien vû que le Comte , avec sa fausse  
mine

A pour vous plein son cœur de l'amour la  
plus fine ,

Et qu'il nous fait semblant , cet artificieux ,  
Que son cœur en a moins que n'en prennent  
ses yeux.

Madame , tenez bon ; quoi qu'il dise , ou  
qu'il fasse ,

Quand vous serez tantôt avec lui , face à  
face ,

Quoi que votre billet l'ait chez vous a-  
mené ,

Faites bien la méchante , & qu'il soit mal-  
mené.

LEONORE.

S'il s'en va , Beatris ?

BEATRIS.

Il faudra qu'il revienne.

LEONORE.

Bien loin que ma rigueur le charme , & le re-  
tienne ,

Elle le doit chasser.

BEATRIS.

Il faudra courre après :

Mais sur lui vos beaux yeux ont fait trop de  
progrès.

Il reviendra cent fois , puis qu'il en revient  
une.

Que s'il fait le cruel , faites lors l'importune.  
J'irai , je reviendrai lui parler ; il faudra  
Qu'il revienne , ou qu'il creve.

LEO-

LEONORE.

Et qui l'y forcera,

Di-moi, grand' folle?

BEATRIS.

Moi, son amour, vous Madame,  
Qu'il aime, quoi qu'il fasse, & du meilleur  
de l'ame.

LEONORE.

Il le témoigne mal.

BEATRIS.

S'il revient aujourd'hui,  
Il n'est pas sous le Ciel un plus feru que lui.

LEONORE.

C'est ce qu'il est le moins.

BEATRIS.

Il vous aime, sans doute,  
Ou bien en cas d'amour Beatris ne voit goutte.  
Mais, Madame, il me semble, & sous cor-  
rection,

Que votre bel esprit manque d'invention.

Dites-moi donc, Madame, un peu de jalou-  
sie,

N'a-t'il jamais un peu troublé sa fantaisie?

LEONORE.

Tu crois que je voudrois lui donner un rival?

BEATRIS.

Ne l'avez-vous pas fait?

LEONORE.

Jamais.

BEATRIS.

Voilà le mal.

Je l'aimerois lui seul; mais en ligne indirecte,  
J'aurois d'autres galands pour me rendre sus-  
pecte.

Et quand le beau Narcisse en feroit le cruel,  
Il ne manqueroit pas de matiere à duel.

Je ferois les deux yeux, & dessus sa mousta-  
che,

A quelque fanfaron: c'est-là trouver la cache,  
C'est le meilleur secret de mettre à la raison,



146 LES GÉNÉREUX

Un amant qui d'amour se croit le vrai tison.  
Ma foi, de fermeté la sottise qui le pique,  
Fait un sauvage amant, d'un amant domesti-  
que :

Il ne faut point saouler un amant affamé,  
Qui toujours aime peu, quand il est trop  
aimé.

C'est de cette façon que Beatris en use,  
Aussi suis je en amour un Aigle.

LEONORE.

Et moi donc ?

BEATRIS.

Buzé.

LEONORE.

Que tes discours auroient mon esprit diverti,  
Si par ma passion il n'étoit perverti !  
Il ne viendra jamais.

BEATRIS.

Il viendra sur mon ame :

Qu'ainsi ne soit . j'entens du bruit : allez, Ma-  
dame,  
Allez-vous retirer dans votre appartement ;  
Je m'en vais au devant du fugitif amant.

SCÈNE II.

CRISPIN, BEATRIS.

CRISPIN, *en chantant.*

Aimez autant que vous êtes aimable,  
Si vous voulez aimer autant que moi,  
&c.

BEATRIS.

C'est le chien de Crispin.

CRISPIN.

Dieu te gard, la Soubrette,

BEATRIS.

Que viens-tu faire ici ?

CRIS-

C R I S P I N.

Je viens faire Diette.

Le fantasque Vieillard a rapellé son fils.

Nous venons d'arriver tous deux au jour préfix,

Moi de mon pied gaillard, sur la mule mon Maître.

Je ne puis deviner, où le Seigneur peut être,  
Ni comment sur sa mule, & parti le premier,  
Il ne sera pourtant ici que le dernier.

Que dis-tu, Beatris, de chose tant étrange?

B E A T R I S.

Que tu t'aïlles coucher.

C R I S P I N.

Me coucher, mon bel Ange!

Je pourrois t'obéir si je me sentoïis las:

Mais je ne le suis point n'étant venu qu'au pas.

B E A T R I S.

Ton Maître donc?

C R I S P I N.

Mon Maître est un fou sans remede,  
Il bat présentement le pavé dans Toledé,  
Et sans considerer que son pere grison  
A changé brusquement depuis peu de maison,  
Et que moi seul j'en sçai le quartier, & la

ruë,

Ayant sa Lettre seul reçüe, ouverte & luë,  
Ce fameux étourdi, sans me dire pourquoi,  
En arrivant ici s'est séparé de moi.

B E A T R I S.

Va l'attendre en ton lit.

C R I S P I N.

Encor faut-il qu'on vive,

Et converser un peu quand des champs on arrive.

Lit ni draps d'aujourd'hui ne verront mon corps nu,

Que je n'aye causé comme un nouveau venu.

B E A T R I S.

Mon Dieu!

C R I S P I N.

Mon Dieu! qu'as-tu, fille la moins traitable  
Des filles de Tolède, & la moins conversable?

B E A T R I S.

Va-t'en chercher ton Maître.

C R I S P I N.

Oui, mais je suis bien las.

B E A T R I S.

Et tu disois tantôt que tu ne l'étois pas.

C R I S P I N.

Je ne disois pas bien, Beatris ma mignonne.  
Médifons un moment sans respecter person-  
ne;

Médi de ta Maîtresse, & moi je te dirai,  
Du Maître que je fers tout ce que je saurai.  
Parlons de nos profits: contons nous des his-  
toires,

Exerçons à l'envi nos heureuses mémoires;  
Je t'en veux conter une. Il étoit une fois,  
Un Roi. Ce Roi faisoit sa demeure en un  
bois.

An milieu de ce bois passoit une riviere.  
Sur la riviere un pont de beauté singuliere:  
Joignoit au Pont-levis d'un superbe Château,  
Environné de tours, & de fossez pleins d'eau.  
Dans ces fossez pleins d'eau nageoit une Si-  
rene.

Cette Sirene étoit....

B E A T R I S.

*On siffle.*

Double fièvre quartaine  
A ce maudit Pédant. S'il voit le Comte ici...  
Bon Dieu! j'entens siffler, & croi que le voici.  
Tout est perdu.

C R I S P I N.

Ma chere, on siffle, & ce siffilage,  
Est-ce pour bon dessein, ou pour concubi-  
nage?

Ya, va, fai ton métier, loin de t'en empêcher,  
Four

Pour te faire plaisir je m'en vais me coucher.

BEATRIS.

Par ma foi, j'ai bien eu besoin de patience :

Voyez un peu son flegme, & son impertinence !

Il m'a fait enrager ; mais je le lui rendrai.

Il n'en use pourtant pas trop mal à mon gré,

Et j'en attendois pis d'une ame si mal faite.

Orça suivant les pas de feu Dariolette,

Faisons entrer le Comte. Il siffle en Etourneau.

Entrez, voleur de nuit.

SCENE III.

LE COMTE, DOM PEDRE,

BEATRIS.

LE COMTE.

Éteignez le flambeau :  
Un ami qui me suit ne veut pas qu'on le voye.

BEATRIS.

Madame en vous voyant aura beaucoup  
joye.

LE COMTE.

Je n'en aurai pas moins.

BEATRIS.

Ne faisons point de bruit.

LE COMTE.

Je vous ferai passer une mauvaise nuit.

DOM PEDRE.

Ne songez point en moi, songez à votre affaire.

LE COMTE.

Vous avez de l'honneur.

DOM PEDRE.

Contre mon propre Pere,

G. 3.

Contre

150 LES GENEREUX

Contre le monde entier contre moi conjuré,  
Je périrois pour vous, puisque je l'ai juré;  
Je vous l'ai déjà dit, & je vous le repete.

LE COMTE.

Je n'attendois pas moins d'une ame si bien  
faite.

BEATRIS.

Trêve de compliment; notre ennemi com-  
mun

Est tendre à s'éveiller autant qu'un homme  
à jeun.

*Elle introduit le Comte.*

Doucement.

DOM PEDRE demeure seul dans  
une Chaise.

Je devois déferer davantage

Au mandement exprès d'un Pere qu'on ou-  
trage,

Et le suivre plutôt qu'un mortel ennemi.

Demain au point du jour sans même avoir  
dormi

J'irai trouver mon Pere, & savoir quelle of-  
fense

Inspire à ses vieux ans un desir de vengeance.

Sa Lettre étoit pressante, & j'ai bien reconnu

Que quelque grand malheur lui doit être ve-  
nu.

Manquer à son devoir, hazarder son estime,

C'est en quelque façon commettre un double  
crime;

J'en suis au desespoir.

SCENE IV.

DOM FELIX, DOM PEDRE.

DOM FELIX *entre sans lumiere.*

JE ne me trompe pas:  
Je

Je viens d'ouïr du bruit, des paroles, des pas,  
Je veux m'en éclaircir.

DOM PEDRE, *frapant sur son siège.*

Que peut avoir mon Pere ?

DOM FELIX.

A ce bruit que j'entens, si je croi ma colere,  
Si le fer à la main je cours où j'ois du bruit,  
On se sauve aisément à l'aide de la nuit.  
Ayons de la lumiere.

DOM PEDRE.

En toute cette ruë,  
Que j'ai cent & cent fois visitée & couruë,  
Il ne logea jamais Dame de qualité,  
Ni fille de mérite, ou de rare beauté,  
Qui méritât d'un Comte être galantifée.  
L'aventure est pourtant suspecte & mal-aisée ;  
Puis qu'un homme de cœur y trouve du dan-

ger,  
Et se munit ainsi d'un secours étranger.  
Un homme vient à moi l'épée toute nuë,  
Défendons notre poste. Arrête, ou je te tue.

DOM FELIX.

Tu mourras le premier.

DOM PEDRE.

C'est mon Pere !

DOM FELIX.

Et c'est toi,

Dom Pedre, mon cher fils ?

DOM PEDRE.

Ha qu'est ce que je voi !

Mon Pere ici !

DOM FELIX.

Mon fils, qui t'a dit ma demeure ?  
Et comment as-tu pu la trouver à telle heure ?

DOM PEDRE.

O que non sans sujet ce discours me fait peur !

DOM FELIX.

Il faut mourir, Dom Pedre, ou venger mon  
honneur,

Mais, mon fils, je te voi l'ame toute interdite,



152 LES GENEREUX

Et tu me parois froid alors que je t'excite.  
Sais-tu déjà par où notre honneur est taché ?  
Car un pareil mal-heur n'est pas long-temps  
caché :

Ou ton bras punissant une vie ennemie,  
Auroit-il pu déjà venger notre infamie ?

DOM PEDRE.

Venger notre infamie !

DOM FELIX.

Qui, mon fils, la venger :  
Au prix de notre mal, c'est un fardeau leger.  
Venge moi, venge-toi.

DOM PEDRE.

Ne sachant pas l'offence...

DOM FELIX.

Tu la sauras trop tôt, courons à la vengeance :  
C'est par ce seul moyen, que notre honneur  
perdu

Ou le sera sans honte, ou nous sera rendu.  
Mais mon fils, sans rougir, te puis-je rendre  
compte

Du commun déplaisir qui nous couvre de  
honte ?

Epargne moi, mon fils, la honte & le regret  
De reveler moi même un si fâcheux secret.  
Dispense-moi, mon fils, d'un recit si funeste,  
Va-t'en trouver ta sœur, aprens d'elle le reste :  
Mais si tu m'aimes bien, parle-lui douce-  
ment,

Parle-lui de pardon, plus que de châtiment,  
En aprenant son mal, aprens-lui son remede :  
Car enfin dans mon cœur, mon sang pour elle  
le plaide,

Et souvien toi qu'elle est, & ma fille, & ta  
sœur.

DOM PEDRE,

Je fers mon ennemi contre mon propre hon-  
neur.

O Dieu ! que de mal-heurs sur moi le Ciel  
assemble !

DOM

DOM FELIX.

Dom Pedre, faisons mieux, allons la voir ensemble,

Et flatant sa douleur, tâchons de lui montrer...

DOM PEDRE.

Non, mon Pere, attendez, vous n'y pouvez entrer.

DOM FELIX.

Moi, je n'y puis entrer ?

DOM PEDRE.

Je vous dis vrai, mon Pere,

Vous n'y pouvez entrer moi vivant.

DOM FELIX.

Quel mystere ?  
Ou quelle extravagance ? es-tu dans ton bon sens ?

Et pourquoi ces soupirs, & ces yeux languissans ?

Ote-toi.

DOM PEDRE.

N'entrez pas, je garde cette porte.

DOM FELIX.

Résister à son Pere, & parler de la sorte !

Il ne me manquoit donc pour combler mon malheur,

Que ta Raison blessée, autant que mon honneur ?

DOM PEDRE.

Mon Pere, ma Raison ne fut jamais plus saine :

Mais un juste sujet....

DOM FELIX.

Ne crains-tu point ma haine,  
Eils ingrat ?

## SCENE V.

LEONORE, LE COMTE, DOM  
PEDRE, DOM FELIX.

LEONORE, *derriere le Theatre.*

C'est en vain, tu ne sortiras pas.

LE COMTE, *derriere le Theatre.*

Madame, ouvrez la porte, ou je la mets à bas.

DOM FELIX.

Un homme chez ma fille, ô Dieu!

DOM PEDRE.

Contre son Pere,

Défendre un ennemi!

LEONORE, *entrant sur le Theatre.*

Quoi? mon Pere & mon frere!

LE COMTE.

Dom Pedre, à vos côtez je viens vaincre, ou mourir.

LEONORE.

Cher Comte, à tes côtez je suis prête à périr.

DOM FELIX.

Mon fils, c'est l'ennemi qui nous perd, & nous brave.

LE COMTE.

Il le nomme son fils!

DOM FELIX.

Il faut que son sang lave

Notre commune offense, il faut que notre honneur

Revive dans la mort d'un lâche suborneur.

DOM PEDRE.

Je n'ai point à choisir, il faut sauver le Comte,  
Manquer à sa parole est la dernière honte.

DOM FELIX.

Tu parles bas, mon fils?

DOM

**DOM PEDRE.**

Mon Pere, il faudroit voir.

**DOM FELIX.**Ha je n'ai vu que trop. Appren-moi mon  
devoir.**LE COMTE.**De te trahir, Dom Pedre, il m'eût été facile :  
Quand chez moi contre moi je te servis  
d'afyle :Et chez toi cependant, entre ton Pere &  
moi,Je te vois hésiter comme un homme sans  
foi.**DOM FELIX.**Quoi ! mon fils, aux raisons que sa peur lui  
suggere,Ton cœur prête l'oreille & la ferme à ton  
Pere ?Il t'a sauvé la vie, il s'en est fait honneur :  
Mais il ravit le tien, l'insolent suborneur.Vengeons, vengeons, mon fils, vengeons  
notre infamie.**DOM PEDRE.**Mon Pere, je lui dois ma parole, & ma vie.  
Vous me l'avez donnée ; il me l'a pu ravir.  
Chez luy contre moi seul, il a pu se servir  
De sa rare valeur à ma perte animée  
Par le sang répandu d'une personne aimée :  
Il a pû se servir de valets contre moi,  
Et vous étiez sans fils, s'il eût été sans foi.**DOM FELIX.**Préfere une parole à la hâte donnée,  
A ta gloire flétrie, à ta sœur subornée ;  
Va, va, sauve la vie à ton conservateur ;  
Mais ne me nomme plus de la tienne l'au-  
teur.Oui, que je sois sans fils, qu'il nous tuë,  
ou qu'il meure.**LE COMTE.**Ecoute-moi, Dom Pedre ; & toi Vieillard,  
demeure. Je

Je sai donner la vie, & la défendre aussi,  
 Et mon bras seul encor peut me tirer d'ici :  
 Mais du Pere & du Fils, quand la fureur unie  
 Auroit versé mon sang, & ma trame finie,  
 Indignes ennemis, pouvez-vous empêcher,  
 Qu'on ne vous puisse un jour justement re-  
 procher,

Qu'un fils peu généreux, sans moi seroit  
 sans vie; (l'envie,

Qu'un Pere, dont ma perte est la joye, &  
 sans moi se trouveroit sans fils, & sans suport,  
 Et que seul contr'eux deux, j'ai disputé ma  
 mort?

Pouvez vous effacer une si noire tache?

Pouvez vous empêcher que l'Espagne ne sache,  
 Que j'ai fait pour le fils, bien plus que je n'ai  
 du? (du?

Enfin, qu'il me doit tout, & ne m'a rien ren-  
 venez apres cela, venez, & Fils, & Pere,  
 Venez d'un bienfaiteur éprouver la colere,

DOM FELIX.

Oui seul, & sans mon Fils, je m'expose à tes  
 coups.

DOM PEDRE.

Mon Pere, où vous transporte un aveugle  
 courroux?

DOM FELIX.

A me perdre, à te perdre, à poignarder ma  
 O peste détestable à toute ta famille; (fille.  
 Il faut que sur le champ un poignard dans  
 ton sein...

DOM PEDRE, *arrétant son Pere.*

Ah que sur moi plutôt ce tragique dessein  
 Se commence, & s'acheve!

DOM FELIX.

Ote-toi.

LE COMTE, *tout bas à Leonore.*

Tout à l'heure

Gagnez vite la rue, & de là ma demeure.

DOM FELIX.

Enfin.



Enfin donc, Fils sans cœur, à quoi te résous-tu?

DOM PEDRE.

A croire mon honneur, à croire ma vertu,  
A garder ma parole, à venger mon offense.

DOM FELIX.

Tu mets donc l'une & l'autre en égale-balàn-  
ce? (sœur;

Tu lui fais perdre un frere, il suborne ta  
L'un est un déplaisir, l'autre est un deshôn-  
neur; (vie;

L'un ne veut qu'un combat, l'autre veut une  
L'un fait porter le deuil, & l'autre l'infamie.  
Voi, voi, comme je-fai me venger, & sans  
roi.

DOM PEDRE, *voulant arrêter son Pere.*  
Mon Pere, si jamais...

DOM FELIX.

Nè parle point à moi.

*A part.*

Je m'en vais enfermer cette imprudente fille  
Dans sa chambre, & demain dans une austere  
*Dom Felix sort.* (grille...

DOM PEDRE.

Comte, tu te vois seul, & connois aisément,  
Que plusieurs nous pouvons te perdre en un  
moment,

Puisque je le pourrois seul, & sans avantage.  
Mais je dois pour le moins t'égalér en cou-  
rage. (honneur,

Tu fais que perdre un frere, & perdre son  
N'est pas perte pareille entre les gens de cœur.  
Ma générosité surpasse donc la tienne,  
D'autant que ton offense est moindre que la  
mienne.

Je paye avec usure, un bien que tu m'as fait:  
Mais ce n'est pas assez que tu sois satisfait;  
Il faut que je le sois. Ta mort seule est capable,  
Si ton crime envers nous peut être reparable,  
De mettre mon honneur en son premier é-  
clat.



158 LES GÉNÉREUX

Sors donc : mais pour entrer tôt après au combat.

Un combat satisfait les manes de ton frère ;  
Ta mort satisfera moi , ma sœur , & mon Père.  
Étant homme de cœur , tu la disputeras :  
Mais le Ciel est injuste , ou bien tu périras.

LE COMTE.

La chose git en fait. Où te faut-il attendre ?

DOM PEDRE. (dit.)

Dans la Place , où je vais tout à l'heure me ren-

LE COMTE.

Je n'attens pas long-tems.

DOM PEDRE.

J'ai hâte plus que toi ,

De te voir seul à seul aux mains avecque moi.

Va-t'en donc.

DOM FELIX *revient.*

Quoi mon fils ! il sort avec la vie ?  
A qui te perd d'honneur tu ne l'as point ravie ?

DOM PÈRE

Je le trouverai bien.

DOM FELIX.

Trouve plutôt ta sœur ,

Infame confident d'un cruel ravisseur.

DOM PEDRE.

Quoi mon Père ! ma Sœur. . . .

DOM FELIX.

*Dom Padre sort.*

Est en fuite , est sauvée :

Mais ne te montre point qu'elle ne soit trouvée :

Ou plutôt , lâche fils , ne te montre jamais.

Je ne veux plus de fils , de fille ni de paix.

La lâcheté d'un fils , la honte d'une fille ,

Perdent également l'honneur de ma famille :

Perdons-en la mémoire , & sans plus différer ,

Allons du Souverain la Justice implorer ; (dit.)

Et s'il n'est point pour nous de Justice à Tole-

La violence alors sera notre remède.

*Fin du troisieme Acte.*

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE

CRISPIN, BEATRIS.

CRISPIN.

**P**our te dire le vrai, j'adoptois la vi-  
site ;  
Car tu la devois bien à mon rare mé-  
rite.

BEATRIS.

Je venois seulement voir ton Maître, & pour  
toi

Je ne te croyois pas en la Maison du Roi:  
Mais comment t'a t'on pris ?

CRISPIN.

A ce bruit effroyable  
Que l'on a fait la nuit, à la rumeur de Diable  
Qu'ont fait le Fils, le Pere, & le Comte achar-  
nez

A trouver maux nouveaux, & se les dire au  
nez ;

J'ai quitté le grabat, & j'ai suivi mon Maî-  
tre,

Qui sortoit furieux, & pâle comme un traî-  
tre,

Jurant entre ses dents, nommant souvent sa  
sœur,

Et la donnant au Diable, elle & son ravisseur.  
De quartier en quartier il a cherché le Comte:  
Nous ne l'avons trouvé, ni lui, ni notre  
compte.

Un Prevôt nous a pris, & nous a mis léans ;  
Léans, c'est un manoir qui ressemble à céans ;  
Céans, c'est la prison ; Prison ; c'est où je peste ;  
Pester, c'est dire, mort, tête, sang, je déteste.  
Dé.

160 LES GENEREUX  
Détester.....

BEATRIS.

Ha tai toi, tu ris hors de saison.

CRISPIN.

Si bien que vous avez dégarni la Maison ?

BEATRIS.

Je t'ai conté comment la chose est arrivée.

CRISPIN.

Si bien que Léonore avec toi s'est sauvée ?

BEATRIS.

Chez le Comte.

CRISPIN.

Et sa sœur Cassandre ?

BEATRIS.

Elle nous fit.

Un merveilleux accueil ; sa bonté nous ravit ;  
Enfin, ce n'est plus qu'un de ma Maîtresse  
& d'elle.

CRISPIN.

Je t'apprens que mon Maître est son amant fi-  
delle,

Et c'est pour son sujet qu'à son frere germain  
Il fit comme tu fais perdre le goût du pain.

BEATRIS.

J'appris hier cette mort pendant tout leur  
grabuge.

CRISPIN.

Cependant, je verrai tantôt face de Juge,  
Cela ne me plaît point ; mais pourquoi sortiez-  
vous ?

BEATRIS.

Parce qu'on ne parloit que de donner cent  
coups,

Et savez vous de quoi ? de poignard, & le  
Pere

Nous paroïssoit alors aussi fou que le frere.  
Nous sommes chez le Comte, & ma Maî-  
tresse & lui

Ne s'aimèrent jamais tant qu'ils font au-  
jourd'hui.

CRIS-

C R I S P I N.

Nous sommes en prison, où Crispin & son  
Maître

Sont, me semble, aussi mal qu'ils puissent  
jamais être.

Pour moi je me console, & je rencontre  
ici,

Des gens qui comme moi se consolent aussi;

Je viens de leur payer à tous ma bien venue.

B E A T R I S.

Et moi, je m'en revai comme je suis venue.

C R I S P I N.

En te remerciant.

B E A T R I S.

Il n'y a pas de quoi,

Alors qu'on te pendra, je priai Dieu pour toi.

C R I S P I N.

J'espere, à mes souhaits si Dieu prête l'o-  
reille,

En même occasion te rendre la pareille :

Adieu, causeuse.

B E A T R I S.

Adieu.

C R I S P I N.

Me viendras-tu revoir ?

B E A T R I S.

Si j'y viens, ce sera peut-être vers le soir.

S C E N E II.

Z A M O R I N., C R I S P I N.

Z A M O R I N.

E lle a parbleu bon air ! quelle est cette  
Princesse ?

C R I S P I N.

Une fille de bien, qui pour moi s'intéresse.

Z A M O R I N

Elle n'est pas pourrie & porte bien les piez.

C R I S-

162 LES GENEREUX

C R I S P I N.

Sont-ils allez dormir nos braves conviez ?

Z A M O R I N.

Ils se sentent un peu de votre bonne chere.

C R I S P I N.

J'ai fait selon le lieu, le tems, & la misere.

Z A M O R I N.

Il faut se réjouir, car nous serons demain  
Peut-être en l'autre monde, ou du moins en  
chemin.

Pour moi deja trois fois en cette même  
place,

J'ai vu, comme l'on dit, le trépas face à  
face :

Je n'en ai pas moins bû, je n'en ai pas moins  
ri ;

Car s'en trouve-t-on mieux, pour faire le  
mari ?

Vous ai-je pas fait voir des hommes d'im-  
portance ?

Vive Dieu, si jamais, & l'Espagne, & la  
France,

A vu pareille troupe, & de plus braves gens,  
En un lieu rassemblez par les mains des Ser-  
gens.

Nous y tuons le tems à conter quelque His-  
toire,

A jouer, à dormir, à ne rien faire, à boire;  
Et professons en tout d'agir en gens de bien.

C R I S P I N.

Le Seigneur Zamorin a dit bien, & très-bien.

Z A M O R I N.

Pour voir votre personne en ces lieux é-  
crouée,

Je ne vous en voi pas l'humeur moins en-  
jouée.

C R I S P I N.

Aussi, n'y suis je pas pour la premiere fois

Z A M O R I N.

En avez-vous deja tâté ?

C R I S P I N.



C R I S P I N.

Plus de deux mois,

Et pour n'avoir rien fait.

Z A M O R I N.

Chacun en dit de même,

Enfin qui vous y mit ?

C R I S P I N.

La passion extrême

Que j'eus pour un objet charmant.

Z A M O R I N.

Dites-vous tout ?

C R I S P I N.

Je vous vai raconter l'affaire jusqu'au bout.

Un Avocat Coquet à tête perruquée

Gardoit bien cherement une bourse musquée,

Je ne hai pas cela ; j'en devins amoureux ;

La Donzelle n'eut pas le cœur fort rigoureux :

Dans ma poche aussi-tôt l'amitié nous assem-  
ble.

L'Avocat enragé de nous voir bien ensemble,

(A vous dire le vrai j'avois ravi sa fleur, )

Informa contre moi, me traita de voleur ;

On m'arrêta pour rapt, me trouvant avec elle.

Je fus mis en prison séparé de la belle ;

J'alleguai mes raisons, dis qu'elle étoit à moi,

Et soutins qu'elle avoit ma parole & ma foi :

L'Avocat fit pourtant rompre le mariage,

Et sans mes bons amis j'étois long-temps en

cage.

Z A M O R I N.

Tous les hommes d'honneur sont malheureux

ainsi :

Mais aujourd'hui pourquoi vous a-t'on mis

ici ?

C R I S P I N.

Pour aimer par excès.

Z A M O R I N.

Est-ce une bourse encore ?

C R I S P I N.

Non ; mais un chien de Maître, un vaucien

que j'adore.

Al-



164 LES GENEREUX

Allans ce Maître & moi, la nuit galantizer :  
Et vous ne devez pas vous en scandalizer,  
Car enfin l'homme est homme & sujet à foi-  
blesse :

Comme chacun de nous cajoloit sa Maîtresse,  
La Justice est venuë, & nous le fer au poing  
Nous l'avons repoussée, & poussée assez loin.  
Notre Maître d'abord a fait de sa main blan-  
che.

Une playe au Prevôt au dessus de la hanche,  
A de son Lieutenant offensé le sternum ;  
Et j'ai fait au Greffier visage de Guenon,  
Lui faisant choir du nez la meilleure partie ;  
L'estafilade est rare, & faite en symmetrie ,  
Elle lui sied fort bien, & par tout passeroit  
Pour être naturelle à qui ne le sauroit.  
La plupart des Archers sont blessez par mon  
Maître.

Z A M O R I N.

En est-il mort quelqu'un ?

C R I S P I N.

Cela pourroit bien être.  
Les cloches ont sonné, dit-on, auprès de là.

Z A M O R I N.

Si cette affaire est vraie, & va comme cela,  
Il y pourroit entrer un tant soit peu d'Echelle :

Mais à l'homme de cœur ce n'est que bagatelle.

C R I S P I N.

L'affaire, s'il vous plaît, soit secrette *inter*  
*nos.*

Z A M O R I N.

*Con licenza, Patron.* Je vai dire deux mots  
A l'homme que je voi.

C R I S P I N.

Volontiers, camarade,  
Et moi je vai dormir.

E N N E M I S. 165

Z A M O R I N.

Et qui t'amene ici? Mon ami la Taillade,

S C E N E III.

LA TAILLADE, ZAMORIN.

LA TAILLADE.

LE dessein de te voir.

Z A M O R I N.

Tu me vois en prison.

LA TAILLADE.

Je viens de le savoir.

Ayant à te parler, d'une course inutile  
J'ai fait en un moment tous les coins de la  
ville,

J'ai couru tous les lieux d'assemblée, & d'é-  
bat,

Où nous délibérons des affaires d'Etat.

Enfin, n'espérant plus d'avoir de tes nouvel-  
les,

Par bonheur, j'ai trouvé Jane des Erouelles,  
La veuve du Boiteux qu'on pendit à Burgos.

Z A M O R I N.

Celui qui t'accusa du vol de deux chevaux?

LA TAILLADE.

Le même. Tu fais bien comme la vieille  
cause,

Elle m'a dit ta prise, & m'en a dit la cause;  
Et moi, sans perdre temps, je te suis venu  
voir,

Enragé que ce soit en ce hideux manoir;  
Mais il en faut sortir.

Z A M O R I N.

Comme elle est? T'a-t'elle dit l'affaire

L A

Je ne sai. Je la trouve peu claire  
Comme elle la raconte.

ZAMORIN.

Un certain Ecolier,  
Galantizoit la sœur de certain Cavalier.  
Ce certain Cavalier, nous ayant bien fait boire,

Et bien payez aussi, pendant une nuit noire,  
Nous posta cinq Bretteurs, pour réduire à néant,

En pur assassinat ce brave Etudiant.

Ce brave Etudiant n'étoit pas une poule.

Cinq nous l'attaquons seul; seul, il nous bat en foule,

Et donne au Cavalier d'abord entre œil & bat,

De ces coups qu'entre nous on nomme échec & mat.

Le Bourgeois s'accumule, & la Justice arrive,  
On m'attrappe, on m'arrête, on demande qui vive,

Je ne dis pas le mot; on me met en prison,  
Où j'ai toujours dit non, ainsi que de raison.

On fait courir de nous un bruit sourd de Galere:

Grace à Dieu, je ne suis ni traître ni faussaire.  
Si l'on veut que je rame, eh bien je ramerai,  
J'y suis Maître passé: Mais je me vangerai,  
Et certains happechairs en auront dans leurs pances.

LA TAILLADE.

Cher Zamorin, il faut pardonner les offenses,  
Nous sommes tous Chrétiens.

ZAMORIN.

Et quand tu m'as cherché,  
Que voulois tu de moi?

LA TAILLADE.

Te mettre d'un marché  
Pour lequel j'ai touché mille écus à bon compte.

Z A

Z A M O R I N.

Est-ce affaire de sang?

L A T A I L L A D E.

C'est pour tuer un Comte,  
Le même qui te tient si bien emprisonné,  
Et l'on lui fait le tour pour un soufflet donné.  
Un cartel de défi vers le soir nous l'ameine,  
Au bout du Pont, où l'eau nous tirera de  
peine  
D'ensevelir le corps.

Z A M O R I N.

Vous faites bon marché,  
Supprimer un Seigneur pour si peu, c'est pé-  
ché.

L A T A I L L A D E.

Il n'y faut pas songer, c'est une affaire faite.

Z A M O R I N.

Qui seront les Acteurs?

L A T A I L L A D E.

Le Gaucher, la Cliquette,  
Le Sevillon, & moi.

Z A M O R I N.

Vos armes?

L A T A I L L A D E.

Sont à feu.

Z A M O R I N.

L'épée & le poignard assurent mieux un jeu.

L A T A I L L A D E.

Nous aurons l'un & l'autre.

Z A M O R I N.

Ha! par ma foi j'enrage  
De n'en pouvoir pas être, & de me voir en  
cage.

L A T A I L L A D E.

Tu n'y vieilliras pas.

Z A M O R I N.

Qui m'en empêchera?

L A T A I L L A D E.

Ce bel argent de Dieu que la Taillade aura.  
Seul je touche deux parts, écoute ...

S C E.

## SCENE IV.

LE PREVOT, DOM PEDRE  
ZAMORIN.

LE PREVOT.

Que l'on sorte.  
Demeurez, Zamorin : & poussez cette porte.  
DOM PEDRE.

On m'impute la mort d'un certain Dom  
Louis,  
Dont je suis déchargé par les témoins ouïs.  
Un Seigneur Zamorin, un brave à toute ou-  
trance,  
Ne m'ira pas charger contre sa conscience,  
Et ne voudra jamais à mes dépens mentir,  
Quand même pour cela l'on le feroit sortir.

LE PREVOT.

Dites la vérité, Zamorin.

ZAMORIN.

Dieu me garde  
De la cacher jamais. Tant plus je le regarde,  
(C'est pourtant l'Ecolier, je le reconnois  
bien)  
Le coupable, & Monsieur ne ressemblent en  
rien.  
Celui dont vous parlez, étoit rouge en vi-  
sage,  
Plus petit que Monsieur, & plus gros de cor-  
sage ;  
Il étoit gras à lard, dans sa taille enfoncé ;  
Des jambes il faisoit un Ygrec renversé ;  
Car il étoit cagneux afin que je m'explique,  
Et Monsieur est bien fait, & droit comme  
une pique.

Ma déposition seule en vaut plus d'un cent.

DOM

DOM PEDRE.

Je vous laisse à juger si je suis innocent.

ZAMORIN.

Je vous le maintiens tel, au peril de ma vie.

LE PREVOT.

La déposition aide fort à l'envie  
Que j'ai de vous servir.

DOM PEDRE.

De l'obligation

Je me revancherai.

LE PREVOT.

Même sans caution

On vous peut élargir dès aussi-tôt qu'au  
Comte

Des informations on aura rendu compte.

Vous n'êtes ni connu, ni chargé des témoins:  
Sans un plus fort indice, on ne peut faire  
moins

Que de vous laisser libre : en tout cas cette  
affaire

Iroit à quelques frais, qu'il faudroit encor  
faire,

Je ne dis pas pour moi, qui n'aime pas le  
bien:

Mais vous savez, Monsieur, qu'on ne fait  
rien pour rien.

*Le Prevot s'en va.*

DOM PEDRE.

Mon brave, je vous suis tout à fait redevable.

ZAMORIN.

Des hommes je serois le plus abominable,  
Et pire qu'un poltron enté sur un voleur,  
Si je n'avois servi votre rare valeur.

Je vous ai vu de près, & n'ai vu de ma vie,  
Homme, dont la valeur m'ait donné plus  
d'envie,

Et même ait donné plus à la mienne à son-  
ger.

Au reste vous saurez que le Comte étranger  
Qui vous retient ici, vous payera la dette.



170 LES GÉNÉREUX  
DOM PEDRE.

Qu'entendez-vous par-là?

ZAMORIN.

Que son affaire est faite.  
Quelques braves, tous gens de parole & d'ef-  
fet,

Tantôt auprès du Pont lui donneront son fait.  
Un Seigneur de la Cour, pourvu que l'on  
l'affomme,

Leur doit payer comptant une notable somme.  
Un cartel supposé l'amène au rendez-vous,  
Où leurs bras agiront & pour eux, & pour  
vous.

DOM PEDRE.

Je vous suis obligé d'une telle nouvelle.

ZAMORIN.

Le secret.

DOM PEDRE.

Vous verrez, comme je suis fidelle.

SCÈNE V.

CRISPIN, DOM PEDRE,  
ZAMORIN.

CRISPIN.

**L**E Soleil éclipsé sous un sombre brouillas,  
Ou bien si vous voulez, sous un noir  
taffetas,  
Demande à vous parler.

DOM PEDRE.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Qu'une femme  
Dont la mine à mon sens est plus d'une grand'  
Dame

Que d'un moulin à vent, demande à vous  
parler.

DOM

DOM PEDRE.

Elle prend mal son temps, & peut bien s'en aller.

CRISPIN.

Elle n'en fera rien : car elle est résolüe  
De vous voir, en dût-elle être ici retenuë.

DOM PEDRE.

Je suis bien éloigné de songer à l'amour.  
Mais la voici qui vient. Mon brave, au premier jour

Nous nous revancherons.

ZAMORIN.

Brisons là, je vous prie;  
Je voudrois faire plus pour votre Seigneurie.

DOM PEDRE.

Madame, l'on m'a dit que vous me demandiez.

## SCENE VI.

CASSANDRE, DOM PEDRE,  
CRISPIN, LISETTE.

CASSANDRE.

Oui, brave Cavalier, sachant qui vous étiez,

Sachant votre prison, & que votre noblesse  
Est riche de mérite, & manque de richesse,  
Je vous en viens offrir : Mais à condition,  
Que sans vous informer de ma condition,  
Sans vouloir par mon nom connoître ma personne,

Vous me saurez bon gré de ce que je vous donne.

DOM PEDRE.

Quand le Ciel m'auroit fait d'humeur à recevoir,

Je ne puis accepter votre offre sans vous voir,

Ni vous en savoir gré devant que vous con-  
noître.

Je crains le nom d'ingrat, je croirois déjà l'être

Acceptant un bienfait dont j'ignore l'auteur.  
M'irai-je faire ingrat de gayeté de cœur ?

CASSANDRE.

Votre raisonnement mes bons desseins élude,  
Et l'esprit y paroît plus que la gratitude.  
Je fors d'auprès de vous le visage confus ;  
Car je ne pensois pas y trouver un refus.  
Ce que je vous offrois, & qui n'a pu vous  
plaire,

Me coûtoit mille fois plus à dire qu'à faire :  
Peut-être en l'acceptant, eussiez-vous obtenu  
De savoir un secret qui vous est inconnu,  
Et qui vous préparoit une bonne fortune :  
Mais je ne songe pas que je vous importune.

DOM PEDRE.

Madame, je voi bien qu'il vous faut obéir ;  
Mais souhaiter vous voir, est ce se faire haïr ?  
Et sans vous offenser. ...

CASSANDRE.

Vous tenez l'impossible.  
Je ne saurois vous voir, sans vous être invi-  
sible ;  
Ou bien vous vous tiendrez à mes conditions,  
Ou bien ....

*Elle parle bas.*

CRISPIN.

Vous venez donc, comme des visions,  
Tenter les prisonniers ? montre moi ton vi-  
sage,  
Ange de raffetas.

LISETTE.

Tu cherches ton dommage,  
Et si tu m'avois vuë ..

CRISPIN.

En perdrois-je les yeux ?

LISET-

L I S E T T E.

Tu perdrois ta franchise.

C R I S P I N.

Eh bien voyons, tant mieux.

Mais j'aperçois venir le Diantre qui m'em-  
porte,

Ha, mon cher Maître!

D O M P E D R E.

Eh bien, qu'as-tu?

C R I S P I N.

Près de la porte

Je viens de voir le Comte.

C A S S A N D R E.

Ah mon Dieu! cachez-moi,

C'est mon frere.

D O M P E D R E

Et c'est vous, Madame?

C R I S P I N.

Et c'est donc toi,

Lisette?

D O M P E D R E, *les faisant cacher.*

Entrez, entrez vitelement.

C R I S P I N.

S'il l'a vuë,

Nous allons voir beau jeu.

S C E N E VII.

LE COMTE, DOM PEDRE.

L E C O M T E.

M A visite imprevuë  
vous surprend.

D O M P E D R E.

Il est vrai que vous me surprenez,  
vous me rendez visite, & vous m'emprison-  
nez.

Venez vous empirer le sort d'un miserable?

Vous repaître les yeux du malheur qui m'ac-  
cable?

Insulter au captif, sans défense & sans mains?

Comte, ces sentimens sont bas, sont inhu-  
mains,

Et je vous aurois cru d'ame trop généreuse,  
Pour vous venger de moi par une voye hon-  
teuse,

De moi, qui me voi pris pour vous avoir  
cherché !

**LE COMTE.**

Cessez d'expliquer mal ce qui vous est caché.  
Vous sortirez demain n'ayant point de partie,  
Et nous nous chercherons après votre sortie.

**DOM PEDRE.**

Et qui me fait s'irir ?

**LE COMTE.**

Moi, que vous blâmez tant.

**DOM PEDRE.**

C'est vous qui me rendez ce service impor-  
tant !

**LE COMTE.**

C'est moi-même, & qui viens afin que rien  
n'y manque,

D'affirmer qu'un des miens vous vit à Sala-  
manque,

Le jour que Don Louïs fut tué par vos mains.

Ces sentimens sont-ils fort bas, fort inhu-  
mains?

Et savons-nous aussi porter loin la bravoure ?

**DOM PEDRE.**

O Dieu ! sera-ce à moi d'avoir toujours à  
coure !

Mais ennemi que j'aime, & qu'il faudra pour-  
tant

Que je perde, ou périr moi-même en com-  
battant,

Si vous me delivrez, est-ce qu'il vous importe

Que ce soit tout à l'heure, ou demain que  
je sorte ?

**LE**

LE COMTE.

Il m'importeroit peu que ce fût à l'instant,  
Si ce n'est qu'à ma gloire il est fort important,  
Quand vous ferez sorti, de vous chercher  
moi-même.

Et cependant il faut par un malheur extrême,  
Que le reste du jour, quand vous me cher-  
chiez,

Je me cache, où jamais vous ne me trouveriez.  
Quelle hâte avez vous de sortir tout à l'heure ?  
Attendez à demain.

DOM PEDRE.

Il m'importe, ou je meure.

LE COMTE.

Faisons donc quelque trêve.

DOM PEDRE.

Oui, donnez-moi la main,  
Mais à condition qu'elle finit demain.

LE COMTE.

Il faut, querelle à part, que de mes bras j'em-  
brasse

Mon plus grand ennemi.

DOM PEDRE.

Faut il en même temps, vous aimer, vous haïr ?  
Mais mon Pere. . .

S C E N E VIII.

DOM FELIX, DOM PEDRE,

LE COMTE.

DOM FELIX.

Oui, mon Fils, c'est fort bien m'obéir ;  
C'est croire les conseils d'un Pere ; c'est les  
suivre ;

Fils ingrat, Fils poltron, Fils indigne de vivre,  
Tu venges donc ainsi ton honneur offensé ?  
Et satisfais ainsi ton Pere courroucé ?



176 LES GÉNÉREUX

Tu te souviens ainsi de ta sœur subornée?  
 Et tu gardes ainsi ta parole donnée?  
 Toi qui la fais garder si rigoureusement,  
 Que tu fais moins d'état de moi que d'un  
 serment.

Et ne m'avois-tu pas engagé ta parole,  
 De venger mon honneur sur celui qui le vole?  
 Et par ces mêmes bras dont tu l'as embrassé,  
 Que je verrois son corps de mille coups percé?  
 S'il avoit eu des miens une pareille étreinte,  
 Encor que leur vigueur soit déjà presque é-  
 teinte,

Ils auroient déchiré son cœur en un instant,  
 Et si je t'embrassois, ils t'en feroient autant.  
 Peux-tu bien sans pleurer, me voir pleurer,  
 infame?

Voi, voi couler mes pleurs, c'est le sang de  
 mon aine :

Au péril d'épuiser mon corps de tout le sien,  
 Je répandrai celui qui fait glacer le tien.  
 Mais laissons-là ce Fils, qui faisoit tant le  
 brave,

Qui fait aux yeux d'un Pere une action d'es-  
 clave;

Ce malheureux verra son vieil Pere aujourd'hui  
 Vaincre, ou mourir plutôt, que vivre com-  
 me lui.

Tu te ris, insolent, de ma vaine menace;  
 Mais mes ans ont encor du feu parmi leur  
 glace :

L'insolence est souvent réduite à supplier;  
 Le bras qui fait les Grands peut les humilier.  
 Tien toi bien.

LE COMTE.

Vous avez un Pere fort colere.

DOM PEDRE.

Comte, n'en parlons point; car enfin, c'est  
 mon Pere.

A bien considerer combien vous l'offensez,  
 Et qu'il nous a trouvez tout à l'heure em-  
 brassés,

Met-

Mettez-vous dans sa place ; est-il homme si sage,

Offensé comme il est par un dernier outrage,  
Qui ne suive d'abord son premier mouvement,  
Et qui ne m'eût traité comme lui rudement ?

LE COMTE.

Je vous l'avoue : adieu ; nous nous verrons  
peut-être

Demain ; mais d'aujourd'hui , je ne saurois  
paroître

Ayant à m'occuper jusqu'au soir.

DOM PEDRE.

Je ferai

Bien-tôt où vous serez.

LE COMTE.

Je vous exempterai

Du soin de me chercher.

SCENE IX.

LE PREVOT, LE COMTE,

DOM PEDRE.

LE PREVOT.

**M**onsieur, à la requête  
Du Seigneur Don Felix, avec regret j'arrête  
Un homme comme vous.

LE COMTE.

Moi ! m'arrêter ! comment ?

Et pourquoi ?

LE PREVOT.

C'est, Monsieur, pour un enlèvement.

DOM PEDRE.

J'en ai de déplaisir plus que vous l'ame at-  
teinte :

Mais comment a-t-il pu faire si tôt sa plainte ?

LE P R E V O T.

Devant que de venir il avoit obtenu  
Le Decret. Vous savez, à quoi je suis tenu :  
Si d'ailleurs je pouvois par quelque bon office  
Qui dépendit de moi, vous rendre du servi-

ce,

Dessus moi vous avez un absolu pouvoir.

LE C O M T E.

Monfieur, vous avez fait en tout votre de-  
voir,

Laissez-nous ici feuls, & qu'on fache à la porte  
Que je n'empêche point que Dom Pedre ne  
sorte.

LE P R E V O T.

L'ordre est déjà donné.

LE C O M T E.

*Le Prevôt s'en va.*

Laissez-nous donc ici.

D O M P E D R E.

Je suis fâché de voir que l'on vous traite ainfi :  
Mais fiez-vous en moi, je vous donne parole  
De vous faire passer au travers de la geole,  
Sans que d'aucun Geolier vous foyez arrêté.

LE C O M T E.

Je me croirois par vous comme reffuscité :  
Car enfin, je me meurs de regret & de honte,  
De ce qu'on peut penfer que je fais peu de  
compte

De garder ma parole, alors que j'ai promis,  
Moi, qui la fai garder même à mes ennemis.  
Je me bats aujourd'hui, puis qu'il vous faut  
tout dire,

Et dans une heure ou deux, tout au plus tard  
expire

Le temps que je me dois trouver au rendez-  
vous :

J'y manque, on m'emprisonne, & tout cela  
pour vous.

Mais quel pouvoir, Dom Pedre, avez-vous  
sur la porte ?

**DOM PEDRE.**

Pourvu que vous sortiez, Comte, que vous importe

Comment vous sortirez? Je vous ferai sortir, Mais à condition, de ne se départir

D'un ordre très-express, qu'il faut que je vous donne.

**LE COMTE.**

Je ne manquai jamais de parole à personne.

**DOM PEDRE.**

Je saurai bien d'ailleurs prendre mes sûretés. Venez.

**LE COMTE.**

Jusques ici, nos générosités Ont fait tous nos combats.

**DOM PEDRE.**

Il faut qu'elles finissent Bien-tôt par un duel.

**LE COMTE.**

Si mes vœux s'accomplissent, Ce sera par la paix.

**DOM PEDRE.**

Nous le saurons demain, Si nous nous voyons seuls, & le fer à la main.

*Fin du quatrième Acte.*

**H 6 ACTE**

## ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CRISPIN, DOM PEDRE.

CRISPIN.

**L**A peste, mon Patron, & que vous en savez!  
 Et quel homme êtes vous, qui si bien les savez,  
 Qui si bien les prisons fourbez à la sourdine,  
 Votre esprit en fait plus, que n'en dit votre mine.

DOM PEDRE.

N'ai-je pas fait sortir le Comte adroitement?

CRISPIN.

Sa sœur n'a-t'elle pas tremblé cruellement?  
 Voyant à ses talons son frere & non Lizette,  
 Elle aura bien pesté contre vous, la coquette.

DOM PEDRE.

Tai-toi, fat.

CRISPIN.

Ce grand Comte en femme travesti,  
 Avoit plus peur que vous alors qu'il est sorti.  
 Déguisé d'une robe, & couvert d'une mante,  
 Il sentoit son fantôme, & non pas sa servante.  
 Au reste il cheminoit si masculinement,  
 Que je me divertis d'y songer seulement.  
 Mais hazarder ainsi sa sœur sur la parole,  
 C'est, ne vous en déplaise, une action très-folle;  
 Car enfin, par hazard, par curiosité,  
 Ou comme vous voudrez, ce mystere éventé,  
 C'étoit à vous à courre, & cette pauvre fille  
 Tomboit de mal en pis, alloit de cage en grille,

Etoit.



Etoit au moins rasée, & par provision,  
Son beau teint recevoit quelque contusion.

DOM PEDRE.

Aussi ne m'y fiant que de la bonne sorte,  
N'as-tu pas remarqué qu'au sortir de la porte  
Je l'ai toujours suivi, jusqu'à tant que sa sœur  
Se separant de lui, se soit mise en lieu seur?

CRISPIN.

La pauvrete pour vous de la sorte engagée  
De ce bon tour d'ami vous est fort obligée:  
Mais avouez, Monsieur, que vous ne l'avez  
fait,

Que pour passer par tout pour Cavalier par-  
fait;

Que pour passer par tout pour Oreste, ou  
Pilade;

Et tout cela, Monsieur, qu'est-ce? Fanfaronade.  
Et Lisette en prison?

DOM PEDRE.

On la délivrera,  
Avecque de l'argent, le plutôt qu'on pourra.

CRISPIN.

Et si l'on la demande?

DOM PEDRE.

Elle est à la campagne.

CRISPIN.

Ma foi, vous êtes fourbe, & le plus grand  
d'Espagne.

Mais j'ai bien d'autres soins que vos folles  
amours,

Et qui me touchent plus; changeons donc de  
discours.

A quoi bon, cher Monsieur, ce mortel équi-  
page?

A quoi ce pistolet, instrument de carnage?

A quoi bon ce poignard, cette épée? & pour-  
quoi

Tant de fer, & vouloir que j'en prenne aus-  
si, moi?



D O M P E D R E.

Je te mène à la gloire.

C R I S P I N.

Ah! je m'appelle gloire!

Je ne t'achai jamais d'avoir place en l'Histoire.

Vous n'êtes pas plutôt délivré de prison,

Que comme un furieux, un homme sans raison,

Au sortir d'un malheur vous entrez dans un autre.

Je ne voi point d'esprit bâti comme le vôtre.

D O M P E D R E.

Ignorant mon dessein...

C R I S P I N.

Je croi qu'il est fort beau.

Vous allez vous baigner? ou bien laisser dans l'eau

Mille sales acquêts que votre Seigneurie

Aura peut-être faits dans la Conciergerie?

Allez vous près du Pont dérober les passans?

Enfin qu'allez-vous faire, homme de peu de sens?

D O M P E D R E.

Je me vai battre.

C R I S P I N.

Eh quoi, vous en tâtez encore?

Au nom de Dieu, Monsieur, que vos desseins j'ignore,

Et de grace, écoutez quatre mots seulement.

On ne nagea jamais plus pitoyablement

Que moi, si pour cela vous cherchez la rivière;

Si c'est pour le combat, je recule en arrière,

Vous m'avez vû cent fois de vos yeux reculer.

Je pourrois vous servir, si vous alliez voler;

Mais je ne le croi pas. Permettez-moi, beau Sire,

Puisque vous me savez très-habile homme à nuire,

Que

Que je suis trop prudent , & vous trop ha-  
zardeux ,

Que je m'aïlle ébaudir pour un quart d'heu-  
re ou deux.

DOM PEDRE.

Oui, je te le permets : Mais tantôt , je proteste  
Si tu dis où je suis . . . .

CRISPIN.

Je me doute du reste.

Adieu, Monsieur, adieu.

DOM PEDRE.

Voici le lieu fatal ,

Où j'espere acquerir un honneur sans égal.

Mais quelqu'un vient ici : ce sont mes hom-  
mes mêmes.

Cachons-nous.

SCENE II.

LA TAILLADE, 4. BRAVES.

LA TAILLADE.

GRace à Dieu , peu de visages  
blêmes

Entre quatre Bretteurs que nous sommes ici :  
Mais ils sont tous choisis par la Taillade aussi.  
Mes braves compagnons , nous devons rendre  
compte

De cinq cens écus d'or , ou de la mort d'un  
Comte :

Nous sommes bien payez , soyons loyaux  
Marchans ,

Je hai plus que la mort tous les hommes  
méchants.

Si j'étois bien payé pour mettre à mort mon  
frere ,

Je le ferois mourir sans faire de mystere.

Amorçons nos fusils , visitons nos coûteaux ,

184 LES GENEREUX

Et n'allons pas ici, Messieurs, faire les veaux.  
 Si nous operons mal, nulle misericorde ;  
 Il y va de la rouë, ou du moins de la corde.  
 Notre homme vient à nous, je m'en vai l'a-  
 muser,  
 Mais sur-tout, prenez garde à bien arque-  
 buzer ;  
 Ajustez bien vos coups sans faire d'équivoque ;  
 Paroissez à propos, quand il faudra qu'on  
 choque.  
 Cachez-vous cependant dans ce vieil bâti-  
 ment.

SCENE III.

LE COMTE, DOM PEDRE, LA  
 TAILLADE, 3. Braves.

LE COMTE.

Cavalier, je n'ai pu venir plus prompte-  
 ment.  
 Mais sachez si c'est vous que je dois satis-  
 faire.

LA TAILLADE.

Qui, c'est moi.

LE COMTE.

Je ne fai ce que j'ai pu vous faire,  
 Car je ne pense pas vous avoir jamais vu.  
 Ha traitres ! tant de gens me prendre à l'im-  
 prévu ;  
 Mais quand bien vous seriez encore davantage,  
 Je vous ferois perir.

DOM PEDRE, *tuant un des Braves  
 d'un coup de pistolet.*

Je suis pour vous, courage,  
 Le plus méchant est mort.

LA TAILLADE.

Mon arme a pris un rat.

DOM

E N N E M I S. 185.

DOM PEDRE.

Ils fuyent, les poltrons.

LE COMTE.

Suivons les.

LA TAILLADE, *en fuyant.*

Se feioit affommer. Quelque fat

DOM PEDRE.

Laissez, laissez-les vivre.

Songez à vous défendre, au lieu de les pour-  
suivre.

LE COMTE.

Me défendre! & de qui?

DOM PEDRE.

De moi.

LE COMTE.

De vous!

DOM PEDRE.

De moi.

LE COMTE.

Pourquoi me voulez-vous tant de mal?

DOM PEDRE.

Je le doi.

LE COMTE.

Vous m'aviez obligé de me venir défendre,  
Et mes bienfaits pouvoient sans doute vous  
le rendre;

Mais si me défendant vous m'aviez obligé,  
M'appellant au combat vous m'avez outragé,  
Sans vouloir pénétrer dans cette extravan-  
ce,

Je veux bien contre vous me battre à toute  
outrance:

Mais devant, contentez ma curiosité,  
Et ne vous couvrez plus d'un visage emprunté.

DOM PEDRE.

Vous n'y trouverez pas un grand sujet de joye.

LE COMTE.

Il ne m'importe, ôtez le masque, & qu'on  
vous voye.

DOM

186. LES GENEREUX  
DOM PEDRE.

Je l'ôte.

LE COMTE.

O Dieu! c'est vous, Dom Pedre, &  
qui l'eût cru?

DOM PEDRE.

Je pense avoir payé ce que je vous ai dû:  
De votre part aussi vous en ferez de même,  
Et me satisferez.

LE COMTE.

Mon regret est extrême,  
D'avoir à me servir de mon bras contre vous.

DOM PEDRE.

Je le croi: Mais enfin que diroit-on de nous?  
Ne differons donc plus, bannissons la ten-  
dresse,

Ne faisons plus agir que la force & l'adresse.

LE COMTE.

Défens-toi, nous faisons trop languir notre  
honneur.

DOM PEDRE, *l'épée se rompt.*

Du premier coup je suis sans épée? ô mal-  
heur!

LE COMTE.

Il faut mourir, Dom Pedre, ou demander  
la vie.

DOM PEDRE.

J'aime mieux mille fois qu'elle me soit ravie  
Que de la demander, fais ce que tu pourras.

LE COMTE.

Ta mort est en mes mains.

DOM PEDRE.

Et ma vie en mes bras.

LE COMTE.

Non non, de ta valeur la mienne est trop é-  
prise,

Je t'attendrai, cours vite, & revien sans re-  
mise

Lors que tu te seras d'un autre fer pourvu.

DOM

DOM



O Dieu! faut-il encor qu'un malheur impre-  
vu

Me surprenne, & me rende envers vous re-  
devable!

Je reviens à l'instant.

LE COMTE.

Du corps d'un misérable,  
Je ne me trouve pas fort bien accompagné,  
Et je pourrais de meurtre en être soupçon-  
né.

Tâchons donc de jeter au fond de la riviere  
Ce corps, dont les corbeaux devroient être  
la bierre.

Je voi du monde; il faut l'aller jeter plus bas.

S C E N E IV.

CRISPIN, BEATRIS, LEONORE,  
CASSANDRE.

CRISPIN.

Les porteurs sont forbus.

BEATRIS.

Ou pour le moins bien las.

CRISPIN.

Madame, c'est ici que j'ai laissé mon Maître,  
Je ne sai pas pourquoi, pour se battre peut-  
être.

LEONORE.

Il n'y paroît personne. Ha je n'en doute plus,  
C'en est fait: & nos pas sont ici superflus.  
Si l'un d'eux, ou tous deux ont achevé de  
vivre,

Ils m'auront enseigné par où je les dois sui-  
vre:

N'en doutez point, Cassandre, en un malheur  
pareil

De mon seul desespoir je suivrai le conseil.

Alors



Alors, aimable sœur d'un peu sincère frère,  
 Jeut-être ferez-vous ce qu'il auroit dû faire,  
 Vous aurez de mes maux quelque compas-  
 sion.

CASSANDRE.

J'ai besoin comme vous de consolation :  
 Nous craignons vous & moi pour deux ai-  
 mables frères,  
 Nous ne craignons pas moins pour leurs chers  
 adversaires,  
 Je ne vous trouve pas plus à plaindre que  
 moi.

LEONORE.

O Dieu! n'est-ce pas là le Comte que je voi,  
 Sans chapeau, sans casaque, au bord de la  
 rivière?  
 D'un funeste accident j'ai la peur toute en-  
 tière,  
 Je le voi dans l'état qu'on est quand on se  
 bat,  
 Je n'en dois plus douter, ils ont fait leur com-  
 bat,  
 Il est seul, & mon frère aura perdu la vie,  
 Et le barbare Comte a sa rage assouvie.  
 Et mon malheur est tel, que si j'ose songer  
 A me venger sur lui, c'est sur moi se venger.  
 Allons, Cassandre, allons trouver ce sangui-  
 naire,  
 Allons lui demander votre amant, & mon  
 frère.  
 O méchant, que mes yeux ont peine à re-  
 garder,  
 Qu'as-tu fait de mon frère?

SCE.

S C E N E V.

LE COMTE , LEONORE , CASSANDRE,  
CRISPIN, BEATRIS.

LE COMTE *sortant du bord de l'eau.*

**A**Vois-je à le garder?

LEONORE.

Oui, traître, tu l'avois, si ton ame cruelle  
M'avoit aimée autant que je te suis fidelle.  
Que tu te fais bon gré, di-moi la vérité,  
De m'avoir fait ouïr une brutalité!  
Avois je à le garder? ô réponse barbare!

LE COMTE.

Madame, il n'est pas mort: Mais votre esprit  
s'égare.

LEONORE.

Perfide! mon esprit n'a point à s'égarer:  
Il s'égara dès lors qu'il t'ouït soupirer,  
Que sur de faux soupirs, & sur de fausses  
plaintes,  
Il crut trop aisément à tes promesses feintes:  
Mais tu fais bien mon foible, & que j'ai trop  
d'amour;  
Tu peux impunément m'offenser chaque jour.  
Si du bien que je perds le penser m'est funeste,  
Il ne me l'est pas moins pour celui qui me  
reste:  
Tout ingrat que tu m'ès, je ne te puis haïr,  
Et ma bouche ne peut long temps mon cœur  
trahir.

LE COMTE.

Consolez-la, ma sœur.

CASSANDRE.

Console-moi toi-même,  
Tu

Tu m'es plus odieux, cent fois, qu'elle ne  
t'aime.

LE COMTE.

Je croi qu'un même mal vous fait parler  
ainsi.

CASSANDRE.

Oui, Dom Pedre m'aimoit, & je l'aimois  
aussi.

LE COMTE.

Je vous trouve en sa mort toutes deux bien à  
plaindre.

CASSANDRE.

Peut-être verras-tu que je suis bien à crain-  
dre.

LE COMTE.

Cependant que ma sœur pleurera le trépas  
De cet aimable mort, qui pourtant ne l'est  
pas,

Madame, vous plaît-il... Mais je voi votre  
Pere

Qui me vient demander encore votre frere.  
Si ce mort revenoit, il m'épargneroit bien  
Des contestations qui ne servent de rien.

## SCENE VI.

DOM FELIX, un PREVOT & sa suite,

LEONORE, &c.

DOM FELIX.

**N**E l'apperois-je pas ma déloyalle fille,  
Cet opprobre honteux d'une illustre fa-  
mille?

Mais le Ciel juste enfin me l'a fait retrou-  
ver,

Et son amant ici ne la sauroit sauver.

LE COMTE, à part.

Ce vieillard & ces gens me donnent de la peine.

LE PREVOT.

Monsieur, vous êtes pris, la résistance est vaine.

LE COMTE.

Et qu'ai-je fait, Messieurs?

DOM FELIX.

Tu me viens de tuer

Un fils, & tu me dois aussi restituer

L'honneur que me ravit une fille enlevée.

LE COMTE.

Si Dom Pedro est vivant, si sa sœur est trouvée,

Qu'aurai-je fait encor?

DOM FELIX.

Tu t'en ris, inhumain,

Et ton habit sanglant & ta sanglante main

Ne convainquent que trop ton ame meurtrière.

LE COMTE.

Qu'aurois-je fait du corps?

DOM FELIX.

Il est dans la rivière.

LE PREVOT.

On vous l'a vû jeter.

DOM FELIX.

Le voilà bien confus!

LE COMTE.

Eh bien vous me tenez, ne contestons donc plus.

LE PREVOT.

S'il vit, vous n'aurez pas grand sujet de vous plaindre.

DOM FELIX.

Tant que je l'aye vû vivant, j'ai tout à craindre.

Qu'as-

192 LES GENEREUX

Qu'as-tu fait de ton Maître?

CRISPIN.

Armé comme un voleur  
Il est tantôt venu, jusqu'ici....

DOM FELIX.

Mon malheur  
N'est que trop avéré!

CRISPIN.

Le regard fort funeste,  
Et l'esprit fort hargneux. J'ignore tout le  
reste.

J'ai couru vous chercher, & ne vous trou-  
vant pas,

J'ai trouvé votre fille, elle a doublé le pas  
En Basque, & cette Dame est venue avec  
elle:

De tout ce que je sai c'est le récit fidelle.

DOM FELIX.  
Helas! mon fils est mort!

CRISPIN.

Il étoit fort mortel,  
Si peu que je l'ai vû, je l'ai reconnu tel.

DOM FELIX.  
Ote-toi, mal plaisant & froid bouffon.

LEONORE.  
Mon Pere!

DOM FELIX.  
Oses-tu me parler sans craindre ma colcre?  
Oses-tu sans rougir paroître au jour ainsi?

CRISPIN.  
Désâchez-vous, mortels, je voi venir ici,  
De tant de gens fâchez l'infailible remede:  
C'est comme qui diroit, Dom Pedre de Cef-  
pede.

SCE.

SCENE VII.

DOM PEDRE, LE COMTE, DOM  
FELIX, LEONORE, CASSANDRE,  
BEATRIS, CRISPIN, &c.

DOM PEDRE.

**M**On Pere & des Archers!

LE COMTE.

Eh bien ton fils tué,  
Impetueux Vieillard, t'est il restitué?

DOM FELIX.

Je te revois encore, agreable surprise!

CRISPIN.

Ou je me trompe fort, l'affaire est en sa crise.

DOM PEDRE.

Il entre du Crispin ici: Mais si tantôt  
Je te trouve à l'écart,....

CRISPIN.

Ha fouillez-moi plutôt,  
Si j'ai parlé de rien.

LE COMTE.

Dom Pedre, l'on m'arrête,  
Pour vous avoir tué.

DOM FELIX.

Non, c'est à ma requête,  
Pour avoir enlevé ma fille; & je prétens,  
Qu'un mariage seul peut nous rendre con-  
tens.

LE COMTE.

Dom Felix, ce n'est pas par tant de violence,  
Que tu devois tâcher d'avoir mon alliance;  
Quand tout le monde entier prendroit parti  
pour toi,

La chose dépendroit encor toute de moi.

I

Mais



Mais de puissans motifs en ta faveur combattent,

Et les fiers sentimens de mon ame s'abattent.

Je connois ton mérite, & sai ta qualité,

Et tu sauras aussi ma générosité.

Je ne refuse plus d'épouser Leonore:

Mais d'un frere perdu la douleur dure encore.

Triste & couvert de deuil sous l'hymen m'engager!

Epouser une sœur! d'un frere se venger!

Sont-ce des actions qui s'accordent ensemble?

Il les faut accorder, si l'hymen nous assemble,

Il faut haïr le frere, il faut aimer la sœur,

Il faut croire l'amour, il faut croire l'honneur,

La Raison veut aussi que je vous satisfasse.

D O M P E D R E.

A cet honneur insigne ajoutez une grace;

Peut-être ignorez vous, que j'aime votre sœur

Avec tous les respects, avecque tout l'honneur,

Qu'elle peut exiger d'un esclave fidelle:

Elle fait les tourmens que j'ai soufferts pour elle,

Et que pour son sujet le destin a permis,

Le funeste accident qui nous rend ennemis:

Le Ciel me soit témoin, que défendant ma vie,

Quand sans votre secours elle m'étoit ravie,

Si j'eusse reconnu l'auteur d'un tel dessein,

J'eusse à son fer cent fois laissé percer mon sein,

Ou peut-être cherché mon salut en ma fuite,

Plutôt que repousser son ardente poursuite.

Je me vis attaquer d'un jeune homme en fureur,

Et comme il me pressoit, avec plus de vigueur  
Que

Que les lâches poltrons que nous mêmes  
en fuite,

Jugez où ma valeur se trouva lors reduite.  
J'avois à me défendre, ou j'avois à mourir.  
Frêt de périr moi même, ou de faire périr,  
Il est plus naturel de choisir l'un que l'autre,  
Et c'est comme arriva mon malheur & le  
vôtre.

Mais, Monsieur, me donnant Cassandre, cet  
honneur

D'un ennemi vous fait un frere, un servi-  
teur.

L E C O M T E.

Vous aimez donc ma sœur, Dom Pedre?

D O M P E D R E.

Je l'adore.

L E C O M T E.

Elle est à vous, & moi je suis à Leonore.

L E O N O R E.

Mon Pere, pardonnez.

D O M F E L I X.

Tout n'a que bien été,  
Hazardant votre honneur vous l'avez aug-  
menté

L E C O M T E, à *Dom Felix.*

Allons chez vous, Monsieur, car un logis  
funèbre

N'admet point d'action si gaye & si célèbre,  
Que celle dont un jour nos illustres neveux,  
Si la bonté du Ciel en accorde à nos vœux,  
Auront à se vanter chez les races futures,  
Tant de nos procedez, & de nos aventures,  
Que de l'état heureux, où l'amour nous a  
mis,

Nous faisant appeller, généreux Ennemis.

C R I S P I N.

Beatris de mon cœur.

B E A T R I S.

Cher Crispin de mon ame

196 LES GENEREUX ENNEMIS.

CRISPIN.

De ces heureux Amans faisons l'épithalame.

BEATRIS.

J'en suis: souhaitons leur des filles & des fils  
De l'humeur de Crispin.

CRISPIN.

Ou bien de Beatris.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*



L'HERI-

L'HERITIER

RIDICULE,

OU

LA DAME INTERESSEE,

COMEDIE.

Par Mr. SCARRON.

## A C T E U R S.

**DOM DIEGUE** de Mendoce.

**PHILIPIN**, ou **DOM PEDRO** de Buffalos, Laquais de Dom Diegue.

**ROQUESPINE**, Ecuyer de Dom Diegue.

**CARMAGNOLLE**, Valet de Dom Pedro de Buffalos.

**DOM JUAN DE BRACAMONT.**

**LEONOR DE GUSMAN.**

**HELENE DE TORREZ.**

**BEATRIS**, Servante de Leonor.

**PAQUETTE**, Servante d'Helene.

**MUSICIENS.**

*La Scene est à Madrid.*

L'HE-



L'HERITIER  
 RIDICULE,  
 OU  
 LA DAME INTERESSE'E,  
 COMEDIE.

---

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LEONOR, BEATRIS.

BEATRIS.

**M**ADAME, c'est courir beaucoup, & ne  
 rien prendre,  
 Pour moi, je n'en puis plus, je commence  
 à me rendre :

Si vous vouliez un peu regagner la Maison,  
 Vous ne feriez pas mal.

LEONOR.

Beatris a raison....

I 4

De



200 L'HERITIER RIDICULE,  
De se lasser enfin de prendre tant de peine;  
Mais elle ne fait pas le sujet qui me mene.

B E A T R I S.

Vous ne le savez pas aussi.

L E O N O R.

Je le fais bien,  
Mais trop pour mon repos.

B E A T R I S.

Trop aussi pour le mien.  
Moi qui croyois marcher des mieux pour une  
    fille,  
Qui l'aurois disputé contre un Porte-mandille,  
Je confesse pourtant que vous allez du pied  
Comme moi, pour le moins, voire mieux  
    de moitié.

Pour moi je ne vai plus quasi que d'une fesse,  
Car vous ne parlez point, & vous rêvez sans  
    cesse.

Madame, encore un coup, je ne puis tant  
    aller,

Si je n'ai quelquefois le plaisir de parler;  
Mais pourvû que je parle, & que l'on me  
    réponde,

J'irai sans me lasser jusques au bout du monde.

L E O N O R.

Oui, Beatris, un peu de conversation.  
J'y consens, & t'écoute avec attention.

B E A T R I S.

Discourons donc un peu, mais qu'il ne vous  
    déplaise,

Du sujet qui vous fait sans Carrosse & sans  
    Chaise,

Sans Ecuyer, sans Gens, sans suite, sinon  
    moi,

Courir le long du jour sur le pavé du Roi.  
Je ne m'ingere point de condamner la chose  
Devant que la savoir; mais l'effet qu'elle cause,  
Ma lassitude a part, je ne le puis louer;  
Car, ma chere Maîtreſſe, il faut vous avouer  
    Que

Que depuis quatre jours que vous courez la  
ruë,

Et faites malgré moi de la Dame inconnüe,  
Si c'est avec dessein, qu'il a mal réussi;

Et si c'est sans dessein, que les fous font  
ainsi.

Vous ne savez pas bien ma foi ce que vous  
faites.

Que dira-t-on de vous, si l'on fait qui vous  
êtes?

Vous, qui dites toujours, mon Dieu, que di-  
ra t-on?

Vous, qui dites toujours, le trouvera-t-on  
bon?

Qui de tout & par-tout faites la scrupuleuse?  
Ne redoutez vous point qu'on vous nomme  
coureuse?

Car ce nom-là vous est (sauf votre honneur)  
bien dû,

Si vous courez ainsi toujours à corps perdu.  
Et ne songez vous point aux langues de Vi-  
pere

Qui tondent sur un œuf, qui de tout font  
mystere?

Les uns diront du moins que vous perdez le  
sens,

Les autres plus, selon qu'ils seront médifans.  
Moi qui chéris l'honneur autant & plus qu'un  
autre,

Que fera t-on au mien, si l'on s'attaque au  
vôtre,

Puisque l'on dit toujours, tel maitre tel valet?

L E O N O R.

Je n'attendois pas tant de ton esprit follet,  
Mais puisque je te trouve aujourd'hui si mo-  
rale,

Je te veux croire aussi d'une ame assez loyale  
Pour apprendre de moi le sujet important

Qui me fait tant courir & qui te lasse tant.

Ecoute donc.

202 L'HERITIER RIDICULE,

B E A T R I S.

Vraiment, Madame, si j'écoute,  
Je choisirois plutôt de ne voir jamais goute,  
Que de n'écouter pas un important secret.  
C'est mon plus grand plaisir, mais j'ai l'es-  
prit discret.

L E O N O R.

Sache donc, Beatris, que j'aime.

B E A T R I S.

Est-il possible?

Je vous en aime mieux, il faut être sensible.  
Pour moi, je vous croyois plus dure qu'un  
rocher,  
Mais puisque je connois que l'on vous peut  
toucher,  
Si pour vous y servir, il ne faut que ma vie,  
Madame, assurez-vous que vous serez servie.

L E O N O R.

Mais je suis, Beatris, malheureuse à tel point,  
Que j'aime un Cavalier...

B E A T R I S.

Qui ne vous aime point?

L E O N O R.

Non, mais qui ne fait pas que pour lui je  
souponne.

B E A T R I S.

Le malheur n'est pas grand, il ne faut que  
lui dire.

L E O N O R.

Et comment, Beatris?

B E A T R I S.

C'est moi qui lui dira,  
Reposez-vous sur moi, Dieu nous assistera.  
Quand c'est à bonne fin l'œuvre n'est pas  
mauvaise.

Ha ! vraiment, il vaut mieux aimer chaud  
comme braise,

Que haïr son prochain & lui faire le froid.  
Madame, il faut aimer ce qu'aimable l'on croit,  
Et ne prétendre pas aussi pour être aimable,

Qu'on

Qu'on ait droit de laisser périr un misérable.  
 Quand votre Amant seroit plus fier qu'un  
 Narcissus,  
 J'en viendrois bien à bout, j'en aurois le  
 dessus;  
 Et si je ne tiens pas la chose difficile :  
 Comment trouveroit-il qui vous vaille en la  
 Ville?

Nommez-le seulement, je vous le rends rendu;  
 Et quand pour son mérite il feroit l'entendu,  
 Car je ne doute pas qu'il n'en ait plus qu'uu  
 autre,

Puisqu'il a le pouvoir d'affujettir le vôtre,  
 Nous avons pour gagner les superbes Amans  
 Des secrets aussi forts que des enchantemens.  
 Mais pour vous que le Ciel a faite toute belle,  
 Vous n'avez qu'à jouer un peu de la prunelle,  
 Vous n'avez qu'à lui faire une fois les yeux  
 doux,

Vous le verrez bien-tôt embrasser vos genoux.  
 Belle, riche d'esprit, noble, avec tous ces  
 charmes,

Vous avez des desirs qui vous coûtent des  
 larmes?

C'est à vous bien plutôt à donner des desirs,  
 Qui causent de l'extase, ou bien des déplaisirs.  
 Selon que vous serez en humeur de bien faire,  
 Il fera trop heureux, Madame, de vous plaire.

L E O N O R.

Ho, ho, la Beatrix, qui t'en a tant appris?  
 Je ne connoissois pas ton mérite & ton prix;  
 Je ne pensois avoir qu'une simple servante,  
 Et tu t'es découverte une fille savante.

B E A T R I S.

Je puis parler d'amour, puisque que j'en ai tâté,  
 Et vous y puis servir, puisque j'en ai traité;  
 Mais depuis un certain, qui mourut à la  
 guerre,

Je ne prens plus plaisir aux choses de la terre.  
 Que maudit soit le jour que premier je le vis!

204 L'HERITIER RIDICULE,  
Si mon cruel destin ne me l'avoit ravi,  
Je ne me verrois pas une simple Soubrette!  
Mais Dieu l'a bien voulu, sa volonté soit faite.  
Parlons de votre affaire, & me contez un peu  
Comment, quand, & par qui votre cœur a  
pris feu.

L E O N O R.

Ce fut un peu devant que nous fussions en-  
semble.

Dieux! à ce souvenir, je frissonne & je tremble.  
Un jour qu'il fit fort beau, j'allai me pro-  
mener

Aux champs, où j'avois fait apprêter le dîner,  
J'avois pris avec moi quatre de mes amies.

Après dîner étant toutes cinq endormies,  
En attendant le frais, laissant passer le chaud,  
Un effroyable bruit me réveille en sursaut;  
Jc me leve, & ne voi dans la chambre paroî-  
tre

Qu'une épaisse fumée, à travers la fenêtre;  
Je vois le Ciel en feu, qui me remplit d'ef-  
froi,

Je tombe évanouïe, & si fort hors de moi,  
Que qui m'eût vuë alors, m'eût cruë aisé-  
ment morte.

Le feu gagnoit déjà l'escalier & la porte.  
Ces Dames qui m'avoient laissée en ce danger,  
(La peur les avoit bien empêché d'y songer)  
Versoient assez de pleurs, faisoient assez de  
plaintes,

Et je jurerois bien qu'elles n'étoient pas feïn-  
tes,

Offroient assez d'argent; mais à me secourir,  
Chacun faisoit le sourd, de crainte de mourir:  
Alors qu'un Cavalier conduit par un bon Ange,  
Arrive, est informé de ce malheur étrange.

Ces Dames en pleurant, lui content mon  
malheur;

Et lui, fut-il jamais de pareille valeur?

Fut-il jamais vertu comparable à la sienne?

Met



**M**et sa vie au hazard pour secourir la mienne,  
**S**aute sans hésiter de son Carrosse en bas,  
**P**asse au travers du feu qui ne l'épargne pas,  
**M**onte vite en la Chambre, ou plutôt il y volé.

Cette belle action dehors passe pour folle,  
**O**n le plaint, on le croit aussi perdu que moi,  
**L**orsqu'on le voit sortir, me traînant après soi,  
**L**e poil brûlé, le teint tout noirci de fumée,  
 Il ne s'en alla pas tant qu'il me vît pâmée,  
 Mais si-tôt qu'il me vît reprendre mes esprits,  
 Sans que son action reçût le moindre prix.  
 Je confesse en cela que l'on fit une faute,  
 Et par-là j'ai bien vu qu'il a l'ame bien haute;  
 Sans se faire de fête, ou se faire valoir,  
 Sans qu'il me soit depuis seulement venu voir,  
 Il s'éloigna de nous, ce bel Ange visible.

Jugé si j'en reçus un déplaisir sensible,  
 Alors qu'on m'eut appris ce que je lui devois.  
 C'est ce qui m'a réduit au point où tu me vois;  
 C'est ce qui m'a depuis fait verser tant de lar-

mes,  
 Et donné sur mon cœur tant de force à ses  
 charmes,

Que rien ne me paroît aimable comme il est.  
 Après lui dans la Cour personne ne me plaît,  
 Soit qu'il soit trop aimable, ou moi trop  
 susceptible

D'un amour, qu'à chasser j'ai fait tout mon  
 possible,

Car je l'ai vu depuis, cet aimable vainqueur,  
 Mais je ne l'ai pu voir qu'aux dépens de mon  
 cœur,

Mais je ne l'ai pû voir sans en être amou-  
 reuse,

Et de plus Beatris, jalouse & furieuse.

Ne desapprouve point ces mouvemens ja-  
 loux;

Je l'ai vu depuis peu dans l'Eglise à genoux,  
 Discourant en secret avec une Inconnüe,  
 Que mon Page suivit jusque dans cette rue;



206 L'HERITIER RIDICULE,  
Et c'est pourquoi j'y viens depuis deux ou  
trois jours,

Et ce qui m'y fait faire avec toi tant de tours.  
Mais j'apperçois venir le plus fâcheux des hom-  
mes :

Je suis au defespoir, s'il connoit qui nous  
sommes ;

C'est un homme choquant, un homme sans  
raison.

B E A T R I S.

Entrons sans marchander dedans cette maison,  
J'en vois sortir, me semble, une femme af-  
sez belle.

L E O N O R.

Mon Dieu ! sans la connoître ?

B E A T R I S.

Et vous mangera t-elle ?  
Allez, allez, Madame, & parlez hardiment,  
Il ne vous en sauroit coûter qu'un compli-  
ment.

## S C E N E II.

L E O N O R, H E L E N E.

L E O N O R.

MAdame, n'ayant pas l'honneur de vous  
connoître,

Vous n'approuverez pas ma liberté, peut-être ;  
Mais vous ne pouvez pas avoir tant de beauté,  
Que vous n'ayez beaucoup de générosité.

Ce Cavalier qui vient me poursuit, il m'im-  
porte

D'éviter son abord, je crois qu'à votre porte  
Je rencontre à propos un lieu de sûreté,  
Où je ne craindrai point son importunité.

H E L E N E.

A votre seul abord, sans voir votre visage,  
Je vous accorderois encore davantage.

Approchez - vous, Madame, & ne redoutez  
rien.

S C E.

## SCENE III.

DOM JUAN, LEONOR, HELENE;  
BEATRIS.

DOM JUAN.

**E**Nvain vous vous cachez, je vous recon-  
nois bien,  
Pourquoi me fuyez-vous, ingrate Leonore?  
Ah! c'est trop maltraiter celui qui vous adore,  
Et qui pourtant est prêt de se mettre à ge-  
noux,  
S'il a pu vous déplaire en courant après vous.

LEONOR.

Oui, Seigneur Dom Juan, c'est moi, je le  
confesse;

Quel plaisir prenez-vous à me fâcher sans cesse?  
Pensez-vous emporter par obstination  
Ce qu'on ne peut gagner que par affection?  
Mon humeur, dites-vous, est une chose é-  
trange.

Quand Dieu vous auroit fait aussi parfait  
qu'un Ange,

Quand il vous auroit fait un objet plein d'ap-  
pas,

Avecque tout cela vous ne me plairiez pas.  
De cette averfion vous demandez la cause,  
C'est vous seul qui pouvez en favoir quelque  
chose,

Puisque cette cause est, ainsi que je le croi,  
Et selon l'apparence, en vous plutôt qu'en  
moi.

Pour donner de l'amour le secret est de plaire.  
Vous ne me plaisez pas, que pensez-vous  
donc faire?

Vous m'offrez votre cœur en échange du mien:  
Pourquoi changer mon cœur, si je m'en trou-  
ve bien?

Et

208 L'HERITIER RIDICULE,  
Et quand je voudrois bien le changer pour  
un autre,

Etes-vous assuré que je prisse le vôtre?  
Parce que vous m'aimez, vous dois-je aimer  
aussi?

Est-ce bien raisonner que de conclure ainsi?  
Vous m'aimez, dites-vous, car je suis bien  
aimable.

Si vous ne m'êtes pas en cela comparable,  
Si vous n'êtes aimable autant que je le suis,  
C'est me demander trop, & plus que je ne  
puis;

Et c'est sur ce sujet tout ce que je puis dire.

H E L E N E.

Je ne vois pas pour vous grande matiere à  
rire,

Mais bien à composer de pitoyables Vers  
Contre la dureté de ce Sexe pervers,  
Contre les cruautés de ces méchantes fem-  
mes,

Qu'on devroit assommer à grand coups d'E-  
pigrammes.

D O M J U A N.

Ah! Madame, c'est trop avoir de cruauté;  
Railler un malheureux, c'est une lâcheté,  
Mais de ce procédé, quoiqu'il soit bien é-  
trange,

Si vous me procurez un regard de mon Ange,  
Je vous promets, Madame, & je vous le tien-  
drai,

Que comme d'un bienfait, je m'en ressou-  
viendrai.

L E O N O R.

Eh mon Dieu, Dom Juan, lors que vous  
m'aurez vûë,

Quel plaisir pensez-vous recevoir de ma vûë?  
Je vous regarderai comme un persécuteur.

D O M J U A N.

Est ce persécuter que de donner son cœur?

LEO.

L E O N O R.

Entendrai-je toujours dire la même chose?

H E L E N E.

Encore que je sois suspecte en cette cause,  
Sachez, mon Cavalier, qu'aimer sans agré-  
ment,C'est dépenser son bien très-inutilement,  
C'est n'être pas trop bien avec sa destinée,  
Et dès ce monde ici vivre en ame damnée.  
Ce qui de vous étant de près considéré,  
Laissez Madame en paix, & me sachez bon gré  
De vous avoir donné cet avis salutaire.

D O M J U A N.

Je veux suivre un avis au vôtre tout contraire,  
Et que je plaise, ou non, servir jusqu'à la  
mortCette ingrate beauté de qui dépend mon fort.  
Le tems pourra changer son humeur de Ty-  
gresse.

L E O N O R.

N'esperez rien du tems, qu'une triste vieil-  
lesse,La chute des cheveux & la perte des dents;  
Et parce qu'avec vous je passe mal le tems,  
Et que Madame en est sans doute importu-  
née,

Allez pester plus loin contre la destinée.

D O M J U A N.

Madame, j'attendrai plutôt jusqu'à demain,  
Que je n'aye l'honneur de vous donner la  
main

Jusqu'à votre demeure.

L E O N O R.

Et moi, pour m'en défendre  
J'espere vous lasser en vous faisant attendre.

H E L E N E.

Vous voulez donc, Monsieur, assieger ma  
maison?

D O M J U A N.

Vous êtes contre moi, Madame?

H E.

210 L'HERITIER RIDICULE,  
H E L E N E.

*Avec raison.*

Vit-on jamais ufer de telle violence ?  
Si quelqu'un m'avoit fait une pareille offense...  
Mais je vois Dom Diegue, il vient tout à propos.

L E O N O R *tout bas.*

Ha, Beatris! c'est lui qui trouble mon repos.

H E L E N E.

Vous ne voulez donc pas laisser en paix Madame?

D O M J U A N.

Vous voulez donc qu'un corps s'éloigne  
son ame?

H E L E N E.

Je ne puis plus souffrir tant d'incivilité.  
Dom Diegue, de grace, ayez la charité  
De vouloir délivrer une Dame assiegée,  
A quoi je suis aussi par honneur engagée.

S C E N E I V.

DOM DIEGUE, HELENE, DOM JUAN,  
LEONOR, BEATRIS.

D O M D I E G U E.

**E**H, Madame, qui donc vous fait la guerre ainsi?

H E L E N E.

C'est Monsieur.

D O M D I E G U E.

Dom Juan, puis-je croire ceci?

H E L E N E.

J'étois dessus ma porte, une Dame inconnue  
Avecque sa Suivante à la hâte est venue  
Se sauver près de moi pour éviter l'abord  
De Monsieur que voilà, qui la couroit bien fort.



Il l'aime , à ce qu'il dit , elle ne l'aime gueres ,

Et le lui vient de dire en paroles bien claires.  
Lui sans se rebuter de sa severité,  
La veut accompagner contre sa volonté.  
Son importunité m'a semblé bien étrange,  
Et c'est peu respecter ce qu'il nomme son  
Ange.

Je l'ai voulu prier , je n'ai rien obtenu.  
C'est où nous en étions , quand vous êtes venu.

D O M D I E G U E.

Ah ! Seigneur Don Juan , nous devons tout  
aux Dames ,  
Les hommes ne sont nez que pour servir aux  
femmes.

D O M J U A N.

Ce que vous dites-là , qui le fait mieux que  
moi ?

Mais lorsque j'ai pensé faire ce que je doi ,  
Lui présenter la main pour la mener chez elle,  
Elle m'a refusé , l'ingrate , la cruelle ,  
Elle a fait l'inconnue , & m'a caché ses yeux,  
Après deux ans entiers que j'ai brûlé pour eux.  
A la fin la fureur suivra la patience.

D O M D I E G U E.

Prétendez-vous vous faire aimer par violence ?  
L'amour se doit gagner , & ne se peut ravir.  
Si vous le trouvez bon , je m'offre à vous ser-  
vir ,

Demain si vous voulez je lui rendrai visite.

D O M J U A N.

Je suis au desespoir.

D O M D I E G U E.

Un homme de mérite  
Doit esperer toujours.

D O M J U A N.

Ah ! l'ingrate beauté  
A trop peu de justice , & trop de cruauté.  
J'ai juré de la voir ; je ne puis sans offense...

D O M



212 L'HERITIER RIDICULE,  
D O M D I E G U E.

Dom Juan, en amour le vœu d'obéissance  
Va devant tous sermens. Allons.

D O M J U A N.

Je le veux bien.  
Vous promettez beaucoup, mais je n'espere  
rien.

S C E N E V.

HELENE, LEONOR, BEATRIS.

H E L E N E.

IL s'en va bien fâché, le pauvre misérable.  
Vous ne me tiendrez pas une rigueur sem-  
blable,  
Je verrai ces beaux yeux qui lui font tant  
de mal,  
Et votre Amant s'en va devenir mon Rival.

L E O N O R.

Me montrer, ce n'est pas le moyen de vous  
plaire,  
Mais vous obéissant, je ne saurois mal faire.

H E L E N E.

Ha ! vraiment je l'excuse au lieu de le blâmer ;  
Il ne vous a pu voir, & s'empêcher d'aimer.  
Où trouvez le moyen de vous rendre invisible,  
Ou laissez-vous aimer.

L E O N O R.

Madame, est-il possible,  
Lorsque vous me raillez assez visiblement,  
Que vous gagniez pourtant mon cœur abso-  
lument ?

Vous m'avez fait, Madame, un plaisir dont  
j'espere

Me revancher bien tôt ; & Monsieur votre frere,  
En éloignant de moi cet Empereur des fous,  
S'est acquis dessus moi ce qu'il peut dessus  
vous.

H E.

H E L E N E.

Dom Diegue est de soi si fort considérable,  
Que si j'avois pour frere un Cavalier tembla-  
ble,

Quand cela m'ôteroit la plûpart de mon bien,  
J'y gagnerois beaucoup.

L E O N O R.

Il ne vous est donc rien?

H E L E N E.

Non, mais il tâche assez de m'être quelque  
chose.

L E O N O R.

Sa qualité peut-être inégale est la cause  
Qu'il aura de la peine à parvenir si haut.

H E L E N E.

Dans sa condition il est bien sans défaut,  
On n'en sauroit non plus trouver en sa per-  
sonne,

Mais ce n'est pas pour rien aujourd'hui qu'on  
se donne.

Dom Diegue est fort pauvre; étant ce que  
je suis,

Je veux vivre à la Cour, sans bien je ne le  
puis;

Mon bien est médiocre, & j'aime la dépense.

L E O N O R *tout bas.*

Ma crainte & mes soupçons font place à  
l'esperance.

H E L E N E.

Que dites-vous?

L E O N O R.

Je dis qu'en épousant un Guenx,  
Quelque bien que l'on ait, d'un pauvre on  
en fait deux.

H E L E N E.

D. Diegue est aimable & son nom est Men-  
doce,

Mais

214 L'HERITIER RIDICULE,  
Mais cela ne fait pas bien rouler un Car-  
rosse.

Un oncle, à ce qu'il dit, Gouverneur au Pe-  
ru,

Lui garde bien du bien, mais il n'est pas venu;  
Je n'aime pas le bien qui n'est qu'en espé-  
rance.

Je l'amuse pourtant de quelque complaisance,  
Qui ne me coûte guère, & ne m'engage à  
rien.

N'en ai-je pas sujet ?

L E O N O R.

Ha ! que vous faites bien,  
Et que l'on voit souvent des filles abusées,  
Pour n'être pas ainsi que vous bien avisées !  
Mais le plaisir que j'ai de vous entretenir,  
Dont je veux conserver toujours le souvenir,  
Et que je dois sans doute à ma bonne fortune,

M'empêche de songer que je vous importune :  
Je prens congé de vous.

H E L E N E.

Faites-moi donc savoir  
Le nom de la beauté que j'ai l'honneur de  
voir,  
Et dont la connoissance est pour me rendre  
vaine.

Je veux vous aller voir.

L E O N O R.

Je n'en vauz pas la peine.  
Pour vous obéir donc, mon surnom est Gus-  
man,  
Mon nom est Leonor, & je loge à saint Jean.

H E L E N E.

Et moi, pour vous le rendre en la même  
monnoye,  
Helene de Torrez.

L E O N O R.

Ce m'est beaucoup de joye  
De

De connoître une Dame en qui la qualité  
 Aussi bien que l'esprit égale la beauté;  
 Je reviendrai bien-tôt chez vous vous rendre  
 grace  
 De votre bon secours.

H E L E N E.

Devant que le jour passe  
 Je vous visiterai. Paquette.

S C E N E VI.

P A Q U E T T E, H E L E N E.

P A Q U E T T E.

Q U i va là ?

H E L E N E.

Maraude, osez-vous bien me répondre cela ?  
 Dom Diegue a-t-il lû ma Lettre ?

P A Q U E T T E.

Oui, madame.

H E L E N E.

Et que vous a-t'il dit ?

P A Q U E T T E.

Il vous nomme son ame,  
 Son Ange, son Soleil, son inclination,  
 Et cent autres beaux mots d'édification,  
 Qui m'ont bien fait pleurer, car je suis un  
 peu tendre.  
 Sans doute je serois personne aisée à pren-  
 dre;  
 Et qui me parleroit d'une mourante voix,  
 Auroit mon cœur, mon ame, & plus si je  
 l'avois.  
 Quand je vois Dom Diegue auprès de vous  
 en larmes,  
 Vous dire cent beaux mots qui sont autant  
 de charmes,  
 Et que je considere aussi d'autre côté

Helene

216 L'HERITIÈRE RIDICULE,  
Helene de Torrez, dont il est écouté,  
Qui ne s'en émeut point, au lieu de satis-  
faire  
Aux obligations....

H E L E N E.

Je vous ferai bien taire.  
Cette coquine-là se mêle de prêcher.  
Allez dire à quelqu'un qu'on cherche le Co-  
cher.

*Fin du premier Acte.*

A C T E



## A C T E II.

## S C E N E P R E M I E R E.

D O M D I E G U E , R O Q U E S P I N E.

D O M D I E G U E.

**H**A ! je n'ai jamais vû d'homme plus ob-  
tiné ;

En son logis pourtant enfin je l'ai mené.

Il revenoit toujours à la Dame inconnüe,

Qu'il avoit rencontrée au milieu de la ruë,

Et n'avoit pas voulu lui montrer ses beaux  
yeux,

Qu'il appelloit ses Rois , ses Soleils & ses  
Dieux.

Il a fait cent sermens qui ne sont pas vulgaires,  
Il a pris le bon Dieu de toutes les manieres,  
Disant que la beauté, qui le méprise tant,  
Devoit considerer un homme si constant.

Il m'a fait le récit de toutes ses prouesses,

Et le dénombrement de toutes ses Maîtresses,

Et cela pour monter, y joignant les combats,

A cent contes pour rire, & tout cela fort bas.

Quoique nous fussions seuls, il m'a fait voir  
en prose

Deux Discours sur l'Etat, du ton de Bellerose,

M'a récité des Vers ; enfin il a tant fait,

Que de son sot esprit assez mal satisfait,

Et pour dire le vrai de sa personne entiere,

Je l'ai laissé pestant contre la Dame fiere,

K

Que



218 L'HERITIER RIDICULE,  
Que je dois visiter pour lui dire qu'elle a  
Grand tort de le traiter de cette façon-là.  
Et de plus il m'a fait bon gré, malgré, pro-  
mettre  
De joindre à ma visite une efficace Lettre,  
Pour rendre cet esprit de Tygre un peu plus  
doux.

R O Q U E S P I N E.

Vous devriez bien plutôt, Monsieur, songer  
à vous,  
Et sans vous tourmenter pour le repos d'un  
autre,  
Travailler tout de bon pour établir le vôtre.  
Hélène de Torrez vous mene par le bec,  
Met votre cœur en cendre, & votre bourse  
à sec.

Lorsque vous lui parlez de conclure l'affaire,  
La matoïse qu'elle est adroitement diffère,  
Et jure son grand Dieu, vous faisant les yeux  
doux,

Que si vous l'aimez bien, elle est folle de vous;  
Mais que plusieurs raisons qu'elle ne peut ap-  
prendre,

Malgré tout son amour la font encore atten-  
dre;

Et moi qui vois bien clair, Monsieur, je vous  
apprend

Que le bien de votre Oncle est tout ce qu'elle  
attend.

Non que vous déplaisiez à cette Dame chiche,  
Mais elle aime le bien, & vous n'êtes pas riche.

D O M D I E G U E.

Je serai riche un jour quand mon Oncle  
mourra.

Mon Dieu! quand mourra-t-il?

R O Q U E S P I N E.

Le plus tard qu'il pourra;  
Mais je veux qu'il soit mort, vous savez qu'un  
naufnage

Peut

Peut vous faire décheoir de cet ample héritage ;

Et la Flotte qui vient que l'Hollandois attend,  
Et que le plus souvent vous savez bien qu'il prend ,

Si Dieu veut qu'elle prenne Amsterdam pour Seville ,

Vous passerez fort mal le tems en cette Ville ;  
Et je veux qu'on me pende en cas que cela soit,  
Si chez elle jamais l'ingrate vous reçoit.

Toute la subsistance est peu s'en faut tarie ,  
Vous sollicitez mal votre Commanderie ,  
Très-inutilement vous tirez, comme on dit,  
De la poudre aux moineaux , & donnez à crédit

Votre tems, dont jamais on ne vous tiendra compte.

Vous en crevez de rire, & moi j'en meurs de honte.

D O M D I E G U E.

Es-tu mon Pedagogue, ou bien mon Gouverneur ?

R O Q U E S P I N E.

Je suis votre Ecuyer ; de plus, homme d'honneur.

S C E N E II.

FILIPIN, DOM DIEGUE,  
ROQUESPINE,

FILIPIN *entre en chantant.*

Q U E de Vailladolid la Tour tombe sur toi,  
Qu'elle tombe, & te tuë, hé que m'importe à moi ?

Giribi, &c.

D O M D I E G U E.

Ho, ho, c'est Filipin, hé bien, quelles nouvelles ?

220 L'HERITIER RIDICULE,  
FILIPIN.

Desquelles voulez-vous? dites-le moi, desquelles?

Car j'en ai pour pleurer, & pour ne pleurer pas;

J'apporte de l'argent, & j'annonce un trépas.

DOM DIEGUE.

Dis-nous donc ce que c'est?

FILIPIN.

Je veux qu'on le devine,  
Ou je ne dirai rien.

DOM DIEGUE.

Ce Laquais a la mine  
De se faire un peu battre.

FILIPIN.

Et devant que parler,  
Je veux savoir où peut ma récompense aller;  
Et si, je veux de plus outre ma récompense,  
Que votre Seigneurie augmente ma dépense.

DOM DIEGUE.

Hé bien, cela vaut fait; dis donc succinctement.

FILIPIN.

Ce n'est pas-là mon compte, il faut absolument

Que je parle beaucoup, ou bien que je me taise.

DOM DIEGUE.

Parle ton saoul.

FILIPIN.

De plus, je demande une Chaise.

DOM DIEGUE.

Irens-en une.

FILIPIN.

Et de plus, quand j'aurai commencé,  
Si quelqu'un m'interrompt, je veux être offensé,

Et qu'on ait là dessus à me bien satisfaire.

DOM DIEGUE.

Et qui t'interrompra?

FILIPIN.

Ce vieil gobe-clystere,  
Cet

Cet Ecuyer que Dieu confonde, & qui se rit  
De tout ce que je dis, & fait du bon esprit.

D O M D I E G U E.

Je te répons de tout, commence donc.

F I L I P I N

A d'autres:

Vous transgressez déjà les conditions nôtres.  
Ne vous ai-je pas dit, & vous le savez bien,  
Que vous devinassiez, & vous n'en faites rien?

D O M D I E G U E.

Et si je devinois qu'aurois tu plus à dire?  
Sais-tu bien, gros faquin, que je suis las de  
rire,

Et si tu fais le sot, qu'à grand coups de bâton ...

F I L I P I N.

Ho, ho, je vous croyois aussi doux qu'un  
mouton.

Et que diable vous sert d'avoir lû la Morale?  
Vous vous fâchez pour rien, & vous deve-  
nez pâle.

Eh bien n'en parlons plus, je parle, écoutez-moi.

D O M D I E G U E.

Je ne t'écoute point; je le saurai sans toi.

F I L I P I N.

Vous ne m'écoutez point? de grâce à la pareille,  
Monsieur, accordez moi l'honneur de votre  
oreille.

D O M D I E G U E.

Je veux faire à mon tour quelques conditions.

F I L I P I N.

Faites, je passe tout, hors les contusions:  
Qui diable vous a dit que c'étoit-là mon ten-  
dre? (tendre:

Je ne veux point parler, a'ors qu'on veut m'en-  
Quand on ne le veut plus, j'enrage de parler:  
Et maintenant, Monsieur, je ne le puis celer,  
Si vous me défendez de dire mes nouvelles,  
Vous perdrez le Phœnix des serviteurs fidelles;  
Les discours retenus me pourront suffoquer,  
Et d'une mort si sotte on se pourra mocquer.

222 L'HERITIER RIDICULE,  
DOM DIEGUE.

N'y retourne donc plus, parle, je te fais grace.  
FILIPPIN.

Voulez-vous un discours avec une préface,  
Et tous les ornemens que j'y pourrai donner?  
DOM DIEGUE.

Dépêche en peu de mots, & sans tant badiner.

FILIPPIN.

Certes il est bien vrai que jamais la fortune...

DOM DIEGUE.

Ce beau commencement dès l'abord m'importune.

FILIPPIN.

Je vai changer de stile; outre la pension,  
Monsieur, je vous apporte une succession.

DOM DIEGUE.

Mon cher Oncle est donc mort?

FILIPPIN.

Et pour longues années,

Que de femmes par tout vous vont être données!

Le franc homme d'honneur que vous avez perdu!

Le grand bien qu'il vous laisse à Seville rendu,  
En est bon témoignage: ô la belle monnoye!

Que de gros patacons son Commis vous envoie,

En argent monnoyé, diamans & lingots,  
Cent mille beaux écus, trente jeunes Magots,  
Autant de Perroquets, de Cachou plein deux  
Caiffes.

Bref, trois Vaisseaux chargés de toutes les richesses

Que possédoit votre Oncle. Hélas! encore un coup,

En gagnant tant de bien, que vous perdez beaucoup!

Mais si vous commandiez qu'on me donnât à boire,

Pour



Pour m'ôter, si l'on peut, sa mort de ma mémoire,

Tandis que vous lirez ce que l'on vous écrit,  
J'irois me délasser & le corps & l'esprit.

J'ai bien peur de trouver tout froid dans la cuisine.

DOM DIEGUE.

Va le faire manger, & reviens, Roquespine.

ROQUESPINE.

Le voilà qui revient.

FILIPIN.

Monieur, sortant d'ici,  
Une Dame voilée & sa servante aussi,  
Qui ne m'a pas paru non plus qu'elle pourrie,  
Attend pour vous parler dans cette gallerie.

DOM DIEGUE.

Dis-lui qu'elle entre.

FILIPIN.

Entrez, Madame au nez caché.  
Dom Diegue est tout seul, & n'est pas empêché.

### SCENE III.

LEONOR, BEATRIS voilées,  
DOM DIEGUE, FILIPIN.

LEONOR.

C'est comme je le veux,

DOM DIEGUE.

Elle a fort bonne mine.

FILIPIN

La putain de servante a guigné Roquespine.

LEONOR.

Monieur, pour un sujet que vous allez savoir,

Faites fortir vos gens.



224 L'HERITIER RIDICULE,  
D O M D I E G U E.

Vous vous ferez donc voir ?

L E O N O R.

Vous n'en ferez pas mieux lors que vous  
m'aurez vûe.

F I L I P I N.

La Dame qui se cache est ou vieille ou bar-  
buë.

D O M D I E G U E.

Pour être ainsi, Madame a trop bonne façon ;  
Mais alors qu'on se cache on donne du soupçon.

F I L I P I N.

Ec vous qui paroissez être la Demoiselle  
De cette Demoiselle, ou vous n'êtes pas belle,  
Ou j'ose bien gager que vous ne valez rien,  
Puisque vous vous cachez aux yeux des gens  
de bien.

B E A T R I S

Et vous plaissant, ou fou de Monsieur votre  
Maître,  
Muletier ou Laquais, car tout cela peut être,  
Je gage bien plutôt que vous ne valez rien,  
Puisque vous tourmentez ainsi les gens de  
bien.

F I L I P I N.

Il n'a pas mal parlé, ce visage de crêpe.  
O beauté, qui m'avez piqué comme une  
guêpe !  
Daignez me recevoir pour votre humble frê-  
lon :  
Quoique Laquais, je suis favori d'Apollon.

L E O N O R.

Sortons, sortons d'ici, Dom Diegue & sa  
suite  
Devoient mieux recevoir ma première visite.

D O M D I E G U E.

Ha ! Madame, arrêtez, Dom Diegue fera  
(N'en doutez nullement) tout ce qu'il vous  
plaira.

L E O .

L E O N O R.

Commandez donc, Monsieur, encore un coup,  
qu'ils forrent,  
Et vous saurez de moi choses qui vous im-  
portent.

F I L I P I N.

Adieu, belle inconnuë!

B E A T R I S.

Adieu, vilain connu.

F I L I P I N.

Adieu, vieille suivante.

B E A T R I S.

Adieu, L'iquais chenu.

## S C E N E I V.

L E O N O R , D O M D I E G U E.

L E O N O R.

**S**ans employer le tems en discours inutiles,  
Et sans vous accabler de paroles civiles,  
De la part d'une Dame à qui vous êtes cher,  
Je suis ici venuë exprès pour vous chercher,  
Et pour savoir de vous si vous êtes à prendre,  
Ou si vous êtes pris; veuillez donc me l'ap-  
prendre.

Cette Dame a dessein de vous bien marier,  
En cas que vous soyez un homme à vous lier;  
Elle fait votre nom, connoît votre mérite,  
Et c'est pour cela seul que je vous rends visite.

D O M D I E G U E.

Je ne vous dirai rien, si vous ne promettez  
De lever votre voile, & montrer vos beautez.

L E O N O R.

S'il ne tient qu'à cela, vous verrez mon vi-  
sage,

Encor qu'à le cacher j'aye un grand avantage.  
Dites-moi cependant si vous aimez ou non?

K 5

D O M

226 L'HERITIER RIDICULE,  
DOM DIEGUE.

Volontiers.

LEONOR.

Vous aimez?

DOM DIEGUE.

Oui, j'aime.

LEONOR.

Tout de bon?

DOM DIEGUE.

Tout ce qu'on peut aimer.

LEONOR.

Et vous aimez?

DOM DIEGUE.

*Helene.*

LEONOR.

Helene de Torrez?

DOM DIEGUE.

C'est elle qui m'enchaîne.

LEONOR.

Et qui se meurt d'amour pour vous?

DOM DIEGUE.

Qui m'aime bien.

LEONOR.

Vous le croyez?

DOM DIEGUE.

Sans doute.

LEONOR.

Et moi je n'en croi rien.

DOM DIEGUE.

Vous ne le croyez pas?

LEONOR.

Je le fai de sa bouche,

Que le bien de votre Oncle, & non pas vous,  
la touche,

Et que s'il vous manquoit cette succession,  
Vous n'auriez jamais part en son affection.

DOM DIEGUE.

Femme, qui n'êtes pas sans doute son amie,  
Qui tâchez d'ébranler ma fortune affermie,  
En venant m'avertir que l'on ne m'aime pas,

Sachez

Sachez que vous perdez votre tems & vos pas.  
 Helene de Torrez m'aime, je le veux croire,  
 Plutôt que les avis d'une Donzelle noire,  
 Dont peut-être l'esprit que l'on ne sauroit voir,  
 A son voile est pareil, c'est à-dire, bien noir.

LEONOR.

Ne jugez plus de moi par ma noire figure,  
 Mon visage n'est pas de si mauvais augure:  
 Regardez-moi, Monsieur, s'il vous reste des  
 yeux

Pour d'autres que pour ceux dont vous faites  
 des Dieux.

DOM DIEGUE.

O qu'il est difficile après vous avoir vûë,  
 De se garder des maux qui suivent votre vûë!  
 Et si j'avois encor un cœur à facciger,  
 Madame, qu'avec vous je serois en danger!  
 Mais, Madame, il me vient, vous ayant re-  
 gardée,

De votre beau visage une confuse idée,  
 Il faut bien qu'autrefois il m'ait été connu.

LEONOR.

Encore est-ce beaucoup de s'être souvenu  
 D'un visage commun & fait comme le nôtre,  
 Tandis qu'absolument possédé par un autre,  
 On ne vit que pour elle, & l'on songe fort peu  
 A voir par charité ceux qu'on sauve du feu;  
 Car de civilité l'on n'en espere aucune  
 De qui méprise tout, fors sa bonne fortune.

DOM DIEGUE.

Oui, Madame, il est vrai, contre vous j'ai  
 péché,

Vous me l'avez chez moi justement reproché,  
 Et ne vous voyant point j'en ai fait pénitence,  
 Et j'en ai tout de bon beaucoup de repentance.

LEONOR.

En ne me voyant point vous n'avez point  
 souffert;

Ce que l'on n'aime point, sans regret on le perd.  
 Si vous avez de moi la mémoire perdue,

228 L'HERITIER RIDICULE,  
Puisqu'à notre mérite elle n'étoit pas dûë,  
Me dire qu'en cela vous avez bien péché,  
C'est rire à mes dépens & même à bon marché.  
Vous adorez des yeux qui vous gardent des  
nôtres :

Mais, Seigneur Dom Diegue, ouvrez un peu  
les vôtres,

Ne faites pas de moi ce mauvais jugement,  
De croire qu'à dessein de tromper seulement,  
Je vienne ici chez vous, vous avertir qu'He-  
lene

Amuse votre amour d'une esperance vaine.  
D'elle même je sai que son affection  
Suit seulement l'espoir d'une succession,  
Que la succession ou tardive ou manquée,  
Rendra de tous vos soins l'esperance moquée,  
Et que ce dessein seul fait qu'elle vous reçoit.

Ne doutez nullement que tout cela ne soit :  
A moi-même tantôt elle a fait confidence  
De cette trahison, qu'elle nomme prudence.  
Je suis la Dame même à qui ce Dom Juan,  
Plus funeste pour moi que n'est un Chat-huan,  
A causé le bonheur de se voir dégagée  
Par vous, lorsqu'il m'avoit chez Helene as-  
siégée.

Vous m'obligeâtes moins en me sauvant du feu;  
Peut-être cet avis vous importune un peu.  
Ne vous en prenez point à moi qui vous le  
donne;

Je ne fais qu'obéir à certaine personne,  
Dame de grand merite, & qui vous aime assez,  
Pour souhaiter ailleurs vos feux récompensez.  
Sans votre engagement vous auriez avec elle  
Ce que vous n'aurez point avec votre infi-  
delle.

Elle a six mille écus de rente, en qualité  
Elle surpasse Helene, & peut-être en beauté;  
Ne confiderez en vous que votre seul mérite:  
Et là-dessus, Monsieur, je finis ma visite.

DOM



D O M D I E G U E.

Et ne saurai-je point sa demeure & son nom ?

L E O N O R.

Sans le bien mériter, je pense bien que non.

D O M D I E G U E.

J'irai chez vous l'apprendre.

L E O N O R.

Et que diroit Helene ?

Non, non, n'y venez pas, je n'en vaux pas  
la peine.

S C E N E V.

D O M D I E G U E, R O Q U E S P I N E,  
F I L I P I N.

D O M D I E G U E.

**R**oquespine, Laquais, quelqu'un, venez  
à moi.

L'aventure est plaisante, & rare sur ma foi.  
Savez-vous ce qu'a fait cette Dame voilée ?

R O Q U E S P I N E.

Non, je sai seulement qu'elle s'en est allée.

D O M D I E G U E.

Elle a fait des efforts pour me persuader  
Qu'Helene me trahit, que je m'en dois gar-  
der,

Et que si je veux rompre avec cette infidelle,  
Une autre se présente & plus riche & plus belle.

R O Q U E S P I N E.

Il n'est rien de plus vrai, je l'ai sù depuis peu.

D O M D I E G U E.

C'est elle qu'une fois je garantis du feu.

R O Q U E S P I N E.

La peste, qu'elle est belle !

F I L I P I N.

Et jeune.

R O Q U E S P I N E.

Et de plus, riche.

K 7 F I L T.



230 L'HERITIER RIDICULE,  
F I L I P I N.

C'est dommage qu'un champ si beau demeure  
en friche.

D O M D I E G U E.

Elle parloit pour elle, ou je me trompe  
fort.

F I L I P I N.

Et prenez-la moi donc , ou vous avez grand  
tort ,

Prenez-la moi , vous dis-je, & me laissez la  
peine

De découvrir au vrai l'intention d'Helene.

D O M D I E G U E.

Et comment ferois-tu ?

F I L I P I N.

Feignez tout atristé ,  
Que votre Oncle vous a tout net deshérité,  
Que ma mere est sa sœur , mariée en Galice,  
Et que par mon bonheur , ou par mon arti-  
fice ,

Lui faisant cent rapports que vous ne valez  
rien ,

Le bon-homme en mourant m'a laissé tout  
son bien.

Vous savez qu'à la Cour on ne me connoit  
guere ;

Que je parle un langage étonnant le vul-  
gaire :

Et qu'ayant autrefois appris quelque Latin,  
Je fais , quoique Laquais , dire fort & destin ,  
Parler Phœbus , écrire en Vers ainsi qu'en  
Prose ,

Appliquer bien ou mal une Métamorphose.

Si malgré mon langage & mine de Pédant

Votre Helene reçoit le nouveau prétendant ,

Pour l'espoir des grands biens dont il fera  
fanfare ,

Plantez pour reverdir cette Maîtresse avare ,

Prenez moi bien & beau Madame Leonor ,

Et ce sera changer votre argent faux en or.

D O M

C O M E D I E. 231  
D O M D I E G U E.

Bien, je veux essayer avec ton stratagême,  
De savoir s'il est vrai que c'est mon bien  
qu'on aime.

F I L I P I N.

Il faut battré le fer cependant qu'il est chaud,  
L'Héritier Ridicule agira comme il faut.

*Fin da second Acte.*

ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HELENE, DOM DIEGUE.

HELENE.

**M**On Dieu! ne jurez point, ou véritable,  
ou feinte,  
Une noire tristesse en votre face est peinte.

DOM DIEGUE.

Etant auprès de vous, pourrois-je m'attrister?

HELENE.

Contre la vérité voulez vous contester?  
Mais ne saurai-je point le sujet qui vous fâche?

DOM DIEGUE.

Ce qu'on ne peut celer il faut bien qu'on le  
sache.

HELENE.

La Flotte a-t-elle fait naufrage?

DOM DIEGUE.

Elle est au Port  
Heureusement conduite; & si, mon Oncle est  
mort.

HELENE.

Qu'est-ce donc qui vous met en peine?

DOM DIEGUE.

En cette Lettre  
Vous verrez un malheur capable de m'y met-  
tre.

LET-

## L E T T R E.

**M** O N S I E U R , &c.

*Votre Oncle Dom Pelage a cassé en mourant le Testament qu'il avoit fait en votre faveur, & a fait votre Cousin Dom Pedro de Buffalos son héritier universel. il ne vous laisse que trois cens Ducats de rente durant votre vie. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous servir, je n'ai pu rien obtenir du Vieillard, auprès de qui on vous a rendu sans doute de très-mauvais offices. J'en suis au desespoir, & suis,*

M O N S I E U R ,

Votre très humble & très-  
obéissant serviteur,  
G E O R G E R I N A L D I.

H E L E N E.

Vous avez grand sujet de n'être pas content,  
Et trop de cœur aussi pour vous affliger tant;  
Une ame généreuse, & qui n'est pas commune,  
Est au dessus des biens que donne la fortune.

D O M D I E G U E.

Pourvu qu'Helene m'aime, & me veuille du bien,  
Les malheurs les plus grands me touchent  
moins que rien;  
Sa main mise en la mienne ainsi que je l'espere,  
Car il n'est plus saison que sa bonté differe  
De m'accorder bien tôt ce sensible bonheur,  
Dont le retardement blesseroit mon honneur;  
Sa

234 L'HERITIER RIDICULE,  
Sa main, dis-je, donnée, & la mienne reçue  
Feront qu'en ses desseins la fortune déçue  
Me laissera jouir de ce bonheur parfait,  
Sans me plus tourmenter, comme elle a tou-  
jours fait.

Ne differez donc plus ce bien incomparable,  
Faites un homme heureux d'un homme mi-  
sérable ;

Achievez ma fortune en public dès demain,  
En recevant mon cœur, donnez-moi votre  
main.

H E L E N E.

Vous pressez un peu trop ce qu'on peut tou-  
jours faire :

Vouloir être mon Maître, est-ce vouloir me  
plaire ?

Vous m'aimez, Dom Diegue, au moins ce  
dites-vous :

J'aime bien D. Diegue, & crains fort un E-  
poux.

Vous n'avez point de bien, j'aime fort la dé-  
pense.

Jugez par ce discours de tout ce que je pense.

D O M D I E G U E.

Vous refusez un bien si long-tems attendu ?

H E L E N E.

Osez-vous vous en plaindre, & vous étoit-  
il dû ?

D O M D I E G U E.

O que vous cachez bien votre ame interessée !

H E L E N E.

O qu'en vous épousant je serois insensée !

D O M D I E G U E.

Je ne le pouvois croire alors qu'on me l'apprit,  
Que vous aimiez le bien.

H E L E N E.

C'est avoir de l'esprit.

D O M D I E G U E.

Vous en avez beaucoup, mais bien plus d'a-  
varice.

que mon beau Cousin, frais venu de Galice,  
seroit bien votre fait, tout mal bâti qu'il est!

H E L E N E.

Vous pensez vous railler, s'il est riche il me  
plaît.

D O M D I E G U E.

Et ne craignez vous point de passer pour in-  
fame?

H E L E N E.

Non, mais je crains bien fort de me voir  
votre femme.

D O M D I E G U E.

Je me verrois vanger par vous-même de vous,  
Si mon sot de Cousin devenoit votre Epoux.

H E L E N E.

S'il n'est pas comme vous accablé de misere,  
Et non pas comme vous d'une ame peu sin-  
cere,

Je ne le cele point, je l'aimerai bien mieux  
Qu'un incivil, un brave, un pauvre, un glo-  
rieux.

## S C E N E II.

PAQUETTE, DOM DIEGUE,  
HELENE.

P A Q U E T T E.

**M**adame, un Cavalier, ou qui paroît de  
l'être

Suivi d'un Ecuyer bien mieux fait que son  
Maître,

Demande à vous parler, j'ai retenu son nom:  
Pedro de Buffalos, il se donne du Dom.

Je croirois pourtant bien en voyant sa per-  
sonne,

Que ce Dom a besoin que quelqu'autre lui  
donne.

D O M



236 L'HERITIER RIDICULE,

DOM DIEGUE.

C'est mon Cousin lui-même.

HELENE.

Hé bien je le veux voir;  
Qu'on le fasse monter; je le veux recevoir,  
Pour vous faire dépit, en homme de mérite.

DOM DIEGUE.

Dieu veuille que l'amour succède à la visite!

HELENE.

O l'étrange figure!

SCENE III.

FILIPPIN, ou DOM PEDRO DE BUFFALOS,  
CARMAGNOLLE, DOM DIEGUE,  
HELENE, PAQUETTE.

FILIPPIN, ou D. PEDRO DE BUFFALOS.

**H**A! pardon, bel objet!  
Je pensois bien encor faire un plus long tra-  
jet:  
J'ai traversé déjà deux Salles & deux Cham-  
bres.  
Ce logis, Dieu me sauve, a quantité de  
membres.  
Que dites-vous de moi, d'oser sans parasol  
Visiter un Soleil? c'est un acte de fol;  
Mais dans l'occasion je vai tête première,  
Quitte pour me sauffer un peu dans la Riviere  
En quittant vos beaux yeux qui sont miroirs  
ardens.

Hola, je suis tout seul, Carmagnolle, mes gens,  
Carmagnolle?

CARMAGNOLLE.

Monieur.

FILIPPIN, ou DOM PEDRO.

Tien moi bien, je palpite.

O

O dangereuse vûë ! ô fatale visite !  
 Cousin , où prens-tu donc l'aquiline valeur,  
 Qui fait que sans ciller, sans changer de cou-  
 leur,

Sans baisser seulement à demi la paupiere,  
 Tu la guignes en Aigle , une journée entiere ?  
 Hélas ! je ne la vois que depuis un moment,  
 Et je me sens déjà tout je ne sai comment.  
 Mais elle ne dit mot, me semble, cette belle:  
 J'aime les gens d'esprit, dis, Cousin, en a-t-elle ?

D O M D I E G U E.

Et du plus raffiné.

FILIPIN ou DOM PEDRO.

Je lui rendrai des soins.

H E L E N E.

Si je ne vous dis mot, je n'en pense pas moins.

FILIPIN ou DOM PEDRO.

Je ne prens pas aussi plaisir qu'on m'inter-  
 rompe ;

Vous m'aimez, n'est-ce pas ?

D O M D I E G U E.

Oui, si je ne me trompe.

H E L E N E.

Qui ne vous aimeroit ?

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Bon, elle le prend bien.

Ha, petite civette ! Ha, chatte ! Ha, petit  
 chien !

Petit chien, ce mot-là pour femme est ridi-  
 cule ;

Ha pardon ! je voulois vous nommer canicule ;  
 Mais vous avez bon sens , & vous savez fort  
 bien,

Qu'on nomme également femelle & mâle un  
 chien.

Ha ! vous m'affassinez de certaines œillades,  
 Qui ravissent les gens en les faisant malades.  
 Vos yeux m'ont inspiré de certains sentimens  
 Qui sont fort opposez aux saints Comman-  
 demens.

Mada-

238 L'HERITIER RIDICULE,  
Madame, fermez-les, fermez-les ces paupie-

res,  
Ces assassins qui font enfler les Cimetières.  
Mais ne les fermez point, brûlez, je le veux  
bien,

Brûlez mon pauvre cœur, je n'y prétens plus  
rien.

Vous me gêtez l'esprit, ou la peste me tuë,  
Et ma pauvre raison de désir combattuë,  
M'oblige à vous parler en termes ambigus.  
Ha! si j'avois cent yeux comme défunt Argus,  
Ou si j'étois aveugle ainsi que Tiresie,  
Ou si vous aviez pris assez de malvoisie,  
Et mangé tant de pain, que Cérés & Baccus  
Vous pussent rendre enfin prenable par blo-

cus,  
Ou si je savois bien ce que je vous veux dire,  
Ou si j'avois pourvû de m'empêcher de rire,  
Comme vous, que je vois vos deux lèvres  
manger,

Tant vous avez eu peur de me desobliger!  
Mais riez, bel objet, riez si bon vous semble,  
Et pour vous enhardir, rions, ma belle, en-  
semble.

Ça je vai commencer, rions à l'unisson,  
Mon Dieu que vous riez de mauvaise façon!  
Hi, hi, hi, hi, hi, hi, vous riez en guenuche,  
Adorable beauté qui m'allez rendre cruche:  
Je dis vos vérités, c'est mon plus grand re-  
gret;

Si je vous aimois moins, je serois plus discret.  
Mais vous venez encor, assassinante œillade,  
Malgré mes beaux discours sur moi battre  
l'estrade!

Hé, trêve de matras, ils sont hors de saison,  
Et parmi les Chrétiens c'est une trahison.  
Je vous le maintiendrai, merveille des mer-  
veilles!

Tout à l'heure en champ clos avec armes pa-  
reilles.

Mais

Mais vous déliberez, & tant délibérer  
 Sur un semblable cas, c'est me désespérer.  
 Hé bien, ma belle, hé bien, suis-je en amour  
 novice?

C'est le stile d'amour dont on use en Galice,  
 S'il n'est pas à la mode, il le faudra changer:  
 Pour vous je ferai tout, jusqu'à me fustiger.

H E L E N E.

Je ne veux pas de vous une si rude épreuve.

F I L I P I N.

Si vous me promettiez de n'être jamais veuve!

Quoique j'aye un regard de Caton le Censeur,  
 Nous autres Buffalos savons tous un coup seur,  
 Pour faire des enfans, & la générative  
 Dedans nous fait la nique à la végétative.  
 Etant génératif plus que végétatif,  
 Il ne tiendra qu'à vous qu'un nœud copulatif,  
 En langage moins fin que l'on nomme Hy-  
 menée,  
 Ne nous joigne tous deux, & dès cette jour-  
 née.

H E L E N E.

Connoissons-nous devant & ne nous pres-  
 sons point.

F I L I P I N.

Carmagnolle?

C A R M A G N O L L E.

Monlieur.

F I L I P I N.

Dégrafe mon pourpoint.  
 L'amour qui dans mon cœur chante ville ga-  
 gnée,  
 Excite en mon jabot exhalaison ignée.

H E L E N E.

Vraiment, mon Cavalier, ce terme de jabot  
 Est un terme fort bas, & qui sent le sabot.

F I L I P I N.

Un homme comme moi peut le mettre en  
 usage.

Coufin,

240 L'HERITIER RIDICULE,  
Cousin, approuves-tu ce subit mariage?  
Dis, puis-je mieux choisir? peut-elle choisir  
mieux?

DOM DIEGUE.

Vous montrez en cela que vous avez bons  
yeux:

Je prens congé de vous, Madame.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Et je demeure

Auprès de ce bel Ange.

DOM DIEGUE *tout bas à Carmagnolle.*

Elle est prise, ou je meure.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Carmagnolle?

CARMAGNOLLE.

Monsieur.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Qu'on me donne un fauteuil,  
D'où je puisse aisément faire la guerre à l'œil,  
Sur ces tetons de lait, amoureuses collines,  
Ces deux mondes jumeaux, ces boules as-  
saffines.

Carmagnolle!

CARMAGNOLLE.

Monsieur.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Mon rabat est-il bien?

CARMAGNOLLE.

Il est bien.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Et le reste?

CARMAGNOLLE.

Il ne vous manque rien.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Carmagnolle?

CARMAGNOLLE.

Monsieur.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

J'en tiens, j'en ai dans l'ame.  
Carmagnolle?

CAR.



Monsieur?

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Ne dis plus rien. Madame,  
Que dites-vous de moi?

H E L E N E.

Je dis que vous valez  
Tout ce qu'on peut valoir.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Ha! vous me cajollez,  
Et moi je dis de vous que déjà j'extravague;  
Enfin que ma raison auprès de vous naufrage.

H E L E N E.

Ce terme est fort nouveau.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Je parle élegamment,  
Et non pas mon cousin, qui parle bassement:  
Écoutez, écoutez, je vais dire merveilles,  
Vous ravissez mes yeux, défendez vos oreilles:  
Si le stile est trop haut, je l'accommoderai  
A votre connoissance, & l'humaniserai.

H E L E N E.

Vous me ferez plaisir, pourvû que je l'en-  
tende.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Moitié Zone torride, & moitié Groenlande,  
Qui torride brûlez, Groenlande glacez;  
Trêve de glace & feu, c'est assez, c'est assez.  
De vos regards doublez les forces agissantes  
Font sur mon pauvre cœur impressions puis-  
santes;

Mitigez-les, Madame, ou s'en faudra bien  
peu,

Si vous continuez, que je ne crie au feu.

Me voilà tantôt cuit, quoi qu'aussi dur que  
roche,

En donnant seulement encor un tour de bro-  
che.

Eh bien vous en riez?

L

H E -



242 L'HERITIER RIDICULE,

HELENE.

Tout autant que je puis.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Je divertis toujours les maisons où je suis.  
Cependant qu'en rêvant mon esprit se repose,  
Carmagnolle!

CARMAGNOLLE.

Monsieur!

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Raconte quelque chose

A Madame, fais-lui quelques contes plaisans,  
Tels que tu m'en faisois durant mes jeunes ans.  
Tu me dis quelquefois mille coyonneries  
Qui font crever de rire; & dans tes railleries  
Tu réussis assez: mais trêve du prochain,  
Dis lui que D. Diegue est pour mourir de faim,  
Et qu'il a seulement pour sa mere, ma tante,  
Pour ses sœurs & pour lui, trois cens Ducats  
de rente,  
Qu'il ne peut disposer de ces trois cens Du-  
cats,  
Mais du seul usufruit, ce qui n'est pas grand  
cas;  
Qu'il a perdu ce bien pour mainte & main-  
re faute;  
Qu'il pensoit tout avoir, & comptoit sans son  
hôte;  
Que pour avoir été par trop Venerien,  
Joueur, Filou, Hargneur, en un mot un  
Vaurien,  
Mon oncle Dom Pelage, ayant appris ces  
choses,  
L'a frustré de son bien pour ces trop justes  
causes;  
Que ce qu'il m'a laissé vaut en argent comp-  
tant  
Trois cens mille Ducats.

CARMAGNOLLE.

Et les meubles autant.

H E

H E L E N E.

Vraiment, mon Cavalier, vous êtes donc bien riche?

FILIPIN, ou DOM PEDRO,

Oui, ma belle, & sachez si vous n'êtes pas chiche

De ce que je ne veux recevoir que de vous,  
Que tous mes biens seront en commun entre nous,

H E L E N E.

Refuset un bonheur alors qu'il se presente,  
C'est n'avoir point d'esprit.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Ce discours me contente.

J'ai de plus un procès aussi clair que le jour,  
Qui sera terminé bien tôt en cette Cour,  
Dont j'attens force bien; c'est une bonne affaire;

Ecoutez & voyez si la chose est bien claire.  
Mon grand Pere, l'honneur de tous les Bufalos,

Vendit certaine Terre au Seigneur d'Avalos.  
A quelque tems de-là cette Terre vendue  
Deux cens deux mille écus, dont la somme étoit dûë

A mon oncle, de qui les enfans héritiers  
S'opposans au Decret seulement pour un tiers,  
Ma Tante mariée avec un Aquavive,  
Obtint contre l'Arrêt Sentence infirmative,  
Par retrait lignager forme opposition,  
Et reprend tout le bien, mais par intrusion,  
La chose n'étant pas encore homologuée;  
Je dis que la Coutume est fort mal alleguée,  
Et que j'y dois rentrer. J'ai sù d'un Avocat  
Que le Procès pourtant étoit fort délicat;  
Mais j'ai de bons amis, & je sai la chicane.  
Trouvez-vous cette affaire obscure ou diaphane?

H E L E N E.

Je ne l'entens pas bien.

244 L'HERITIÉRIER RIDICULE.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

En bonne vérité

J'y trouve, comme vous, beaucoup d'obscurité,

Par mon Solliciteur je vous la ferai dire.  
Carmagnolle!

CARMAGNOLLE.

Mon sieur?

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Approche, fais tu lire?

CARMAGNOLLE.

Oui, Monsieur.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Tu fais donc combien j'ai de Magots?

CARMAGNOLLE.

Trente.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Et de Perroquets?

CARMAGNOLLE.

Autant.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Et de lingots?

CARMAGNOLLE.

Je n'en fais pas le nombre.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Et l'Escarboucle fine?

CARMAGNOLLE.

C'est un riche trésor, une pierre divine.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Mon oncle la trouva chez Attabalippa,

Elle étoit à Ganac, fils de Gainaccappa,

Qui se fit baptiser & fut appelé George.

Eoin, ces noms Indiens me font mal à la gorge.

J'ai de fort beaux Rubis, dont je fais fort grand cas.

CARMAGNOLLE.

Et deux cens Diamans.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Je ne m'en souviens pas.

CAR-

C A R M A G N O L L E.

Ni moi, de ces Rubis.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Ce chien de Carmagnolle  
Se fâche bien souvent pour la moindre parole,  
Mais je vais recevoir quatorze mille écus.  
Adieu beaux yeux brillans, dont les miens  
sont vaincus,

Ne vous ennuyez point, belle en charmes  
fertile!

Que nous aurons d'enfans si vous n'êtes ste-  
rile!

En cas, cela s'entend, que je sois votre époux.

H E L E N E.

Cela pourroit bien être.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Il ne tiendra qu'à vous.

P A Q U E T T E.

Quoi, vous voulez Madame, après un D.  
Diegue

Choisir un Campagnard, & de plus, un Gal-  
legue?

H E L E N E.

Quand il est question d'établir mon repos,  
M'irai-je embarrasser d'un Gueux mal à pro-  
pos?

P A Q U E T T E.

Un Mari jeune & beau, vaut bien la bonne  
chère;

Le plaisir vaut l'argent: j'ai ouï dire à ma  
mère,

Lorsqu'à mes grandes sœurs elle faisoit leçon,  
Qu'il faut toujours choisir jeune chair, vieux  
poisson.

Dieu veuille avoir son ame! elle en favoit  
bien d'autres.

Je me souviens qu'un jour disant ses Pate-  
nôtres,

Elle vint à parler du plaisir de la chair,  
Où repentir, dit-on, suit toujours le pécher..

246 L'HERITIER RIDICULE,

HELENE.

Hé bien, que diras-tu ? ne te veux-tu pas  
taire ?

PAQUETTE.

Alors que j'ai raison, j'ai bien peine à le faire.  
Madame, encore un mot, puis après je me  
tais.

HELENE.

Dis-en trois si tu veux, & puis me laisse en  
paix.

PAQUETTE.

J'accepte le parti : lavez vous bien, Madame,  
Que ce nouveau galand sentoît l'ail, sur mon  
ame ?

HELENE.

Opulent, comme il est, moi n'ayant point  
de bien,

Il est bien mieux mon fait, que quelque bon  
à rien.

Je l'aurai dans six mois de bien fou, fait  
bien sage,

Et changerai bien-tôt sa mine & son langage.

PAQUETTE.

Et moi devant six mois je lui ferois porter..i

HELENE.

Si je prens un bâton, je t'irai bien frotter.

*Fin du troisieme Acte.*

ACTE





A C T E IV.

S C E N E VII.

DOM DIEGUE, LEONOR.

DOM DIEGUE.

**L**A chose s'est passée ainsi que je le dis.

LEONOR.

Vraiment elle est plaisante, & le tour bien hardi!

Je voudrais qu'autrement elle se fût passée,  
Et je sai ce que peut une femme offensée.

DOM DIEGUE.

Offensée ou contente, & moi je sai fort bien  
Que n'étant plus qu'à vous, elle ne tient  
plus rien.

LEONOR.

Je n'ai pas jusqu'ici grand sujet de le croire.

DOM DIEGUE.

Et moi j'en ai beaucoup de perdre la mémoire  
D'une averse beauté qui se moque de moi,  
Et de vous consacrer mon amour & ma foi.

LEONOR.

Le tems découvrira la vérité des choses.

DOM DIEGUE.

Je vous aime, & la hais pour de trop justes  
causes,

Pour avoir à chercher l'assistance du tems.  
Si je suis remarquable entre les plus constans.  
Pour les soins assidus d'un immuable zèle,

L. 4

Que



248 L'HERITIER RIDICULE,  
Que ferai-je pour vous, ayant tout fait pour  
elle ?

Que ne ferai-je point, de vous favorisé,  
Si j'ai tant fait pour elle, en étant abusé ?  
Mes services rendus, dont maintenant j'ai  
honte,  
selon toute équité doivent entrer en compte.  
Chez l'ingrate j'ai fait mon approbation,  
J'aurai de vous le prix de mon affection.  
Ne différez donc point.

B E A T R I S.

Votre Madame Helene  
Demande à voir Madame.

D O M D I E G U E.

Et la fièvre quartaine !  
Et que vient elle faire ?

L E O N O R.

Elle vient vous chercher.

D O M D I E G U E.

Je ne le pense pas.

L E O N O R.

Allez tôt vous cacher  
Dedans mon Cabinet.

D O M D I E G U E.

Que je la donne au diantre,  
Et du bon de mon cœur !

L E O N O R.

Cachez-vous donc, elle entre.

## S C E N E II.

H E L E N E , L E O N O R ,  
P A Q U E T T E .

H E L E N E .

**V**ous voyez comme quoi je cultive avec  
soin

L'honneur de vous connoître.

L E O N O R .

Il n'étoit pas besoin  
Pour

COMEDIE. 249

Pour si peu de sujet de prendre tant de peine;  
 Mais les civilitez de la charmante Helene  
 Sont toutes dans l'excès, & c'est me reprocher  
 Que m'ayant obligée, il falloit rechercher  
 Dès aujourd'hui l'honneur de la voir la pre-  
 miere.

Accordez un pardon à mon humble priere,  
 Vous verrez par les soins que je veux pren-  
 dre exprès,  
 Qu'il est bon de faillir, pour faire mieux après.  
 Votre bonté pourtant en m'obligeant m'af-  
 flige.

HELENE:

Quand on vous fait plaisir, soi même l'on  
 s'oblige.

Pour le peu que j'ai fait, tant de remerciement  
 Me fait voir ma foiblesse assez adroitement;  
 Mais si je l'avois pu, j'aurois fait davantage.

LEONOR.

L'interprétation sensiblement m'outrage.  
 Je ne conteste pas avec vous de l'esprit:  
 La conversation de l'autre jour m'apprit:  
 Combien vous en avez, & que joint à vos  
 charmes,  
 Personne contre vous n'a d'assez fortes armes.

BEATRIS.

Madame.

LEONOR, *elle parle à l'oreille.*

Approchez-vous, est-il déjà là-bas?

BEATRIS.

Oui, Madame.

LEONOR.

A l'instant je reviens sur mes pas.  
 Vous me pardonnez bien une faute si grande,  
 C'est un oncle Tuteur qui là-bas me demande.

HELENE.

Nous ne sommes ici que pour vous obéir.

LEONOR.

Pour cet acte incivil vous me devez haïr.

L 5

Mais

250 L'HERITIER RIDICULE,  
Mais vous excuserez, comme vous êtes bonne,  
Une nécessité.

HELENE.

L'excellente personne

Que cette Leonor !

PAQUETTE.

Chacun en dit du bien.

HELENE.

Sa Chambre est magnifique.

PAQUETTE.

Elle n'épargne rien,  
Pour être bien meublée.

HELENE.

Approche-toi, Paquette.

L'agréable tapis pour être de moquette!

Ce Cabinet est riche & plein de bons Ta-  
bleaux.

PAQUETTE.

Je ne sai s'ils sont bons, mais je les trouve  
beaux.

HELENE.

N'y vois-je pas quelqu'un? quel homme pour-  
roit-ce être?

PAQUETTE.

C'est un que vous devez, me semble, bien  
connoître.

HELENE.

Mendoce?

PAQUETTE.

C'est lui-même.

HELENE.

Ha, le traître, c'est lui!

Qui l'auroit jamais dit?

PAQUETTE.

En sortant aujourd'hui  
Il paroïssoit fâché, vous en savez la cause.

LEONOR.

Je reviens, mon Tuteur ne vouloit pas grand'  
chose.

Vous avez mal passé le tems.]

Hz.

HELENE.

Vous vous trompez,  
Les sens ne sont ici que bien trop occupez,  
Ce Cabinet est plein de peintures fort belles,  
Qui divertissent bien.

LEONOR.

J'en ai de telles quelles.

HELENE.

Sont-elles d'Italie? & sont ce originaux?  
Vous avez un Portrait pourtant que je tiens  
faux,  
Qui fut long tems à moi, mais je m'en suis  
défaite.

Comment avez-vous fait cette mauvaise em-  
plette?

LEONOR.

Vous y connoissez-vous?

HELENE.

Je m'y connois fort bien.

LEONOR.

Ne vous y trompez plus, vous n'y connois-  
sez rien,  
Le Portrait est de prix, & vaut bien qu'on  
le garde:

Une ame généreuse à la bonté regarde;  
Ne fût-il que passable, étant sans intérêt,  
Je l'aimerai toujours à cause qu'il me plait.  
Aimer pour le profit, c'est être mercenaire.

HELENE.

Courir sur le marché d'une autre, est-ce bien  
faire?

LEONOR.

Courir après l'argent ce n'est pas faire mieux.

HELENE.

C'est avoir le goût bon.

LEONOR.

Et de fort mauvais yeux,  
De mépriser la forme & choisir la matiere.

HELENE.

Votre Portrait en l'un & l'autre ne vaut guere.

252 L'HERITIER RIDICULE,

LEONOR.

Peut être en avez vous tâté, car autrement,  
Vous ne parleriez pas de lui si hardiment.

HELENE.

Je ne tâte jamais d'une chose mauvaise.

LEONOR.

Vous êtes délicate, & moi je suis bien aise  
Aux dépens de mon goût de croire en tout  
l'honneur,

Qui dans la vertu seule établit le bonheur.

HELENE.

Vous êtes bien parfaite.

LEONOR.

Et point du tout avare.

HELENE.

C'est trop voir pour un coup une Dame si  
rare.

Paquette, suivez moi.

LEONOR.

Je vous visiterai.

HELENE.

Vous pouvez mieux passer le tems.

LEONOR.

Je vous croirais

Madame, encore un mot.

HELENE.

Parlez vite, j'ai hâte.

LEONOR.

Un Portrait de Province en peu de tems se  
gâte.

La plupart en sont faux: sans les bien éplu-  
cher,

N'en acquerez jamais.

HELENE.

Et vous sans le cacher,

Ne retenez jamais ce qu'il faut que l'on sache.

LEONOR.

Votre face est en feu, quelque chose vous  
fâche.

HE-



H E L E N E.

Je rougis, mais de vous.

L E O N O R.

De moi? je le veux bien,  
Et moi je ris de vous, pour ne vous devoir  
rien.

B E A T R I S.

Ha! Madame, elle enrage.

L E O N O R.

Et moi je suis ravie,  
Je ne passai jamais mieux le tems de ma vie,  
Mais Dom Diegue a tort, il se devoit cacher.

B E A T R I S.

L'aventure est pour rire, & non pour se fâcher.

L E O N O R.

Dom Diegue?

D O M D I E G U E.

Madame?

B E A T R I S.

Elle s'en est allée,  
Madame l'a, me semble, assez mal consolée  
De vous avoir perdu.

D O M D I E G U E.

Comment!

B E A T R I S.

On vous a vû.

D O M D I E G U E.

Ha! Madame, pardon, surpris au dépourvû,  
Si jamais je le fus, sans songer à la Porte,  
J'ai gagné votre Alcove.

L E O N O R.

Il n'importe, il n'importe,  
Je m'en vais vous conter tout ce qu'elle m'a  
dit,

Mais je n'ai rien voulu prendre d'elle à crédit,  
Je l'ai bien tôt payée en la même monnoye.  
O le fâcheux objet que le malheur m'envoie!  
Adieu, je me retire.

*Elle s'ensuit dans son Cabinet.*



## SCENE III.

DOM JUAN, DOM DIEGUE,  
LEONOR.

DOM JUAN,

**H**E, de grace, arrêtez;  
J'ai donc toujours pour moi des incivilitez,  
Et je verrai toujours favoriser les autres?  
Mais il m'importe peu, je ne suis plus des  
vôtres,

Vous ne me verrez plus embrasser vos genoux.

DOM DIEGUE.

J'étois ici venu pour lui parler de vous;  
Mais j'ai perdu ma peine, elle est toujours  
la même,

Et pour vous la rigueur, je l'avoue, est extrême.

DOM JUAN.

Il m'est indifférent qu'elle soit douce ou non,  
J'en veux tout oublier, & si je puis le nom;  
Et c'est-là le sujet qui chez elle m'amene.  
J'ai dessein de servir cette Madame Helene,  
Que vous connoissez tant, & qui la retira  
Chez elle, quand l'ingrate enfin me déclara  
Qu'elle ne m'aimoit point; depuis cette jour-  
née

J'ai résolu d'aimer quelque Dame bien née,  
Et qui reconnoitra la constance & la foi  
D'un homme de mérite, enfin fait comme  
moi.

DOM DIEGUE.

Je trouve en ce dessein quelque obstacle, me  
semble,

Un D. Pedro la sert, ils sont fort bien ensemble.  
Dom Pedro est mon cousin, des Champs tout  
frais venu.

DOM

D O M J U A N.

Ce que vous voulez dire à moi-même est connu ;

Mais ce Dom Pedro-là n'est qu'une grosse bête.

D O M D I E G U E.

Il est vrai , mais je sai qu'elle l'a dans la tête,  
A cause qu'il est riche; elle aime plus le bien  
Que vertu ni noblesse.

D O M J U A N.

Et moi je n'en crois rien.

Ce Dom Pedro tantôt lui donne serenade,  
L'homme que vous voyez, lui dresse un embuscade,

Ou je ferai savoir à ce gros Païsan,  
Combien pesent les coups que donne un  
Courtisan.

Nous verrons à ce soir lequel a belle Amie.

D O M D I E G U E.

Vous irez éveiller une Dame endormie,  
Faire aboyer les Chiens, émouvoir le Bourgeois,

Faire pleuvôir sur vous des pierres & du bois.  
Laissez là ce Dom Pedro , & par mon entremise,

Helene vous sera demain peut-être acquise,  
Si vous me promettez d'agir d'autre façon :  
Ce Campagnard , Dom Pedro , est un mauvais garçon ,

Et bien qu'il soit d'esprit & de corps ridicule ,  
Il passe en son País pour un brave, un Hercule.

D O M J U A N.

Bien, s'il est un Hercule , & moi j'en serai deux.

Démordre d'un dessein quand il est hazardeux,  
Je ne le fis jamais, vous perdez votre peine,  
Il laissera la vie, ou bien l'amour d'Helene.

D O M D I E G U E.

D. Juan, croyez moi, le cas est bien douteux ;  
Faites plus sagement, attendez le boiteux ;  
Sur le moindre incident on rompt un mariage.

D O M

256 L'HERITIER RIDICULE,  
D O M J U A N.

Et durant ce tems-là que fera mon courage?

D O M D I E G U E.

Je vous en avertis, mon Cousin se bat bien.

D O M J U A N.

Et moi me bats-je mal?

D O M D I E G U E.

Vous n'y gagnerez rien.

D O M J U A N.

Y gagner de l'honneur avec une Maitresse,  
N'est-ce pas bien gagner? Adieu, le tems me  
presse,

Je m'en vais de ce pas m'assurer de mes Gens.

D O M D I E G U E.

Je t'étrillerai bien tantôt, malgré tes dents.

*Leonor sort de son Cabinet.*

Avez-vous entendu ce qu'il m'est venu dire?

L E O N O R.

Oui, j'ai tout entendu.

D O M D I E G U E.

Je crois que le bon Sire  
Avoit pris de son vin. Il me fâcheroit fort,  
Comme il sera tantôt sans doute le plus fort,  
S'il battoit mon Laquais: j'y donnerai bon  
ordre,

Et j'empêcherai bien ce gros mâtin de mordre.  
Il les fera beau voir, mon valet est poltron,  
L'autre ne l'est pas moins pour être un fan-  
faron.

Bon, voilà Roquespine, il vient à la bonne  
heure;

Va querir une épée, & choisis la meilleure,  
Prens ma Jaque de maille, & ma Rondelle  
aussi,

Et reviens vite me retrouver ici.

R O Q U E S P I N E.

Suis-je de la partie?

D O M D I E G U E.

Et pourquoi non? Apporte  
Ce qu'il faut pour nous battre, & de la boa-  
ne sorte.

R O

R O Q U E S P I N E.

Vous me verrez ici dans un petit moment.

L E O N O R.

M'aimez vous, Dom Diegue?

D O M D I E G U E.

Oui, très-assûrément.

L E O N O R.

Ne vous parjurez point, je crois bien le contraire,

Puisque vous m'aimez bien, comment pouvez-vous faire

De semblables desseins, encore devant moi?

D O M D I E G U E.

Je fais voir mon amour, faisant ce que je dois;  
C'est vous mériter peu que d'être sans courage.

L E O N O R.

O l'étrange discours à quoi l'amour m'engage!  
Je rougis; ha! mon Dieu, ne me regardez point,

J'aime bien Dom Diegue, & je l'aime à tel point,

Que pour le conserver, je ne veux plus rien dire,

Je n'en ai que trop dit; adieu je me retire.

D O M D I E G U E.

Ha! Madame, achevez le discours commencé  
Il étoit obligé, mais vous l'avez laissé.

Puisqu'en si peu de tems vous changez ma fortune,

C'est après avoir plû, signe que j'importune;

Je ne le cele point, de tel mal combattu

Mon cœur désespéré manquera de vertu.

Je redoute bien moins une ame de Tygresse,

Que l'inégalité d'une belle Maitresse,

De ce charmant discours, qui vous a détourné

Il promettoit beaucoup, mais il n'a rien donné.

L E O N O R.

S'il a promis beaucoup je tiendrai sa promesse;

si

258 L'HERITIER RIDICULE,  
Si j'avois moins d'amour, j'aurois moins de  
foiblesse.

Puisque votre courage étonne mon amour,  
Ne se hasarder point, c'est bien faire sa cour.

DOM DIEGUE.

Si ce grand fanfaron par malheur alloit battre  
Mon Laquais, il faudroit l'assommer ou com-  
battre ;

Je hazarde bien moins, empêchant son dessein.

LEONOR.

On ne conserve pas un Jugement bien sain,  
Quand on a de l'amour ; mais souvent le  
courage

L'emporte dessus lui, sans être le plus sage.

DOM DIEGUE.

Je crains trop de mourir, puisque je vous  
suis cher.

Si je fais jamais rien qui vous puisse fâcher,  
Ne me souffrez jamais : mais voici Roques-  
pine.

LEONOR.

Hé ! tout cet attirail de guerre m'assassine ;  
Ce que vous m'avez dit, ne me peut rassurer.  
Adieu, cruel, adieu, je me vais retirer,

DOM DIEGUE.

Madame, encore un mot.

LEONOR.

Non, méchant, je vous laisse ;  
Je ne saurois vous voir sans mourir de tristesse.

*Elle s'en va.*



S C E N E I V.

DOM DIEGUE, ROQUESPINE.

DOM DIEGUE, *ils s'arment en marchant.*

Quelle heure est-il ?

ROQUESPINE.

Il est bien tard.

DOM DIEGUE.

Dépêchons-nous,

Que j'aurai de plaisir à voir battre ces fous !

ROQUESPINE.

Je sais fort bien que l'un n'est pas homme  
à se battre.

DOM DIEGUE.

L'autre ne se fait pas non plus tenir à quatre.

ROQUESPINE.

Je vois venir quelqu'un.

DOM DIEGUE.

Tout beau, c'est Dom Juan ;

*Dom Juan se cache.*

Où diable ira nicher ce brave Chat-huan,  
Et comment est il seul ?

ROQUESPINE.

C'est qu'il ne veut rien faire,

Au salut de son corps qui puisse être con-  
traire,

Il ne veut être ici que paisible Auditeur.

DOM DIEGUE.

Il paroïssoit tantôt l'Ange exterminateur.

*Ils se cachent.*

Chut, j'entens la Musique, entrons en cette  
porte.

Filipin s'est armé d'une plaifante sorte.



## SCENE V.

FILIPIN, ou DOM PEDRO,  
DOM DIEGUE, ROQUESPINE,  
DOM JUAN, MUSICIENS.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

**P**OSons auprès de nous Rondache & Mo-  
rion,  
Afin de les trouver en toute occasion.  
Nous commençons trop tôt, l'heure est, me  
semble, induë.  
J'ai peur, que la Musique étant trop enten-  
due,  
Il ne tombe sur nous quelque défluxion,  
Ou se fasse sur nous quelque profusion.  
Je me sens dedans moi quelque esprit pro-  
phétique  
Qui m'effraye & me dit, malheur sur ta Mu-  
sique!  
Les Gens de ce quartier ne sont pas endormis,  
Et tu pourrois trouver ici des ennemis;  
Mais au nom de Dieu soit, commençons.

DOM DIEGUE.

Roquespine!

Ils s'en vont bien crier au meurtre, on m'as-  
sassiné.

Va chercher Filipin : quand ils auront fini,  
Je vais à Dom Juan rendre le teint terni,  
Et peut-être donner à son dos plataffades.

ROQUESPINE.

J'en prétens faire autant aux donne-serenades.

FILIPIN.

Commençons.

DOM DIEGUE.

Taisons-nous, ils s'en vont commencer.

## SERENADE.

Beauté qui m'assassinez,  
 Et dont l'œil dessus mon cœur s'acharne,  
 Ta lucarne  
 Me devrait montrer ton nez :  
 Hélas ! je suis pour lui,  
 Jour & nuit dans l'ennui.  
 Belle Aurore,  
 Je t'adore,  
 Je t'honore,  
 Exhibe toi,  
 Ou bien c'est fait de moi.  
 Pour détourner ce méchef,  
 Montre-toi, vénérable Comette,  
 En cornette,  
 Ou bien prens ton couvre-chef.  
 Si ton temporiser  
 Me fait agoniser  
 Je trépigne,  
 Je rechigne,  
 Je t'échigne,  
 Et dès demain  
 Tu sentiras ma main.  
 Foi de parfait Quinola,  
 Notre main n'est pas si téméraire  
 Que de faire  
 A ton nez,  
 Cet affront-là.  
 Non, non, je m'en dédis,  
 Je fais ton Amadis,  
 Ma Levrette,  
 Ma Civette,  
 Ma Friquette,  
 Soit douce ou non,  
 Je trouverai tout bon.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Etes-vous là, charmante étoile Pouffinière,  
 Plus

262 L'HERITIER RIDICULE,  
Plus fraîche mille fois que la fleur matinierè?  
Etes-vous en cornette, ou bien en escoffion?  
Avez-vous entendu votre brave Amphion?

*Don Diegue va charger Dom Juan, & se  
retire en son poste.*

DOM JUAN.

Je ne puis plus souffrir.

DOM DIEGUE.

Demeure, ou je t'affomme.

*Roquespine va charger Filipin, & se retire  
en son poste.*

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Helas! j'entens du bruit, & si je vois un hom-  
me.

ROQUESPINE.

Rens l'épée.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Et le Casque, & la Rondelle aussi,  
Mes compagnons sont prêts d'en user tout  
ainsi.

Mais il s'enfuit, courage, il me le faut pour-  
suivre,

Pour faire le vaillant.

DOM JUAN.

Le bon Dieu me délivre  
D'un dangereux pendent; mais, hélas! le voilà.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Ha! c'est de moi qu'il parle; alors qu'il s'en alla,  
Je devois ne bouger, comme un homme  
bien sage.

Si j'étois confessé...

DOM JUAN.

J'ai trop crû mon courage.

DOM DIEGUE.

Les voilà dos à dos; ils ne se feront rien.

ROQUESPINE.

Pour faire un homicide ils sont trop gens de  
bien.

FILIPIN

C O M E D I E.

263

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Helas, je suis gâté!

D O M J U A N.

Malheureuse embuscade!

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Si jamais à Putain je donne serenade...

*L'épée de Dom Juan se choque avec celle de  
Dom Pedro.*

D O M J U A N.

Je demande la vie.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Et moi certes aussi,

L'ami, fai rien, fai rien.

D O M D I E G U E.

Cavalier, qu'est-ceci,

Vous vous entr'affommez!

FILIPIN ou DOM PEDRO.

Helas! tout au contraire,

Nous nous entre-sauvons.

D O M D I E G U E.

Vous ne pouvez mieux faire.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Mon cousin, est ce vous?

D O M D I E G U E.

Moi-même.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Un assassin

A bien pensé gâter votre brave Cousin;

Mais certes la valeur qui toujours m'accom-

pagne,  
A pied comme à cheval, jour & nuit, en cam-

pagne  
Comme dedans la ruë, a fait doubler le pas

A ce Larron d'honneur que je ne connois pas

Ha! si je puis voir clair en cette action noire ...

D O M J U A N.

Je vais vous reveler le secret de l'histoire.

Certain Duc est l'auteur de ce noir attentat;

Pour

264 L'HERITIER RIDICULE,  
Pour certaines raisons, & d'amour & d'Etat:  
Ce bon Duc, qui n'a pas l'ame des plus guer-

rieres,  
Qui me craint, & me hait, & que je n'ai  
me guerres,

Comme je m'amusois après certain concert,  
A pensé pour le coup que j'étois pris sans  
vert,

Il s'est jetté sur moi, suivi de trois ou quatre;  
Mais je n'ai pas laissé toutefois de les bat-

tre,  
A l'aide de Monsieur, & sans être blessé,  
Et c'est de la façon que le tout s'est passé.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Et c'est de la façon que l'on ment par la gor-

ge.  
D O M D I E G U E.

C'est être aussi vaillant, que le Cid, que saint  
George.

D O M J U A N.

*Il prend à part Dom Diegue.*

Vous êtes mon ami, je suis homme d'hon-

neur;  
Je vous avois parlé tantôt avec chaleur;  
Mais j'ai songé depuis que la plus douce voye  
Est toujours la meilleure, & c'est avecque joye  
Que renonçant pour vous à mon ressentiment,  
Suivant votre conseil, j'agirai doucement:  
Mais vous devez aussi tenir votre promesse,  
Et voir sans y manquer dès demain ma Maî-

resse.  
Vous savez mon mérite, & vous savez mon  
bien,

Et comme en l'épousant, mon bonheur est  
le sien,

Que tout le monde m'aime, ou me craint,  
ou m'estime;

Et qu'étant Espagnol, je suis fils légitime  
De cette valeur rare, & de tant de vertus  
Dont toujours les Heros ont été revêtus.

Je



Je vous en dirois plus ; mais vous savez le  
reste,

Et que tout mon défaut est d'être trop mo-  
deste.

Adieu, je vai chercher encore à dégainer,  
Car je n'ai fait, me semble, ici que badiner,  
Et si je n'ai fourni matiere à funeraille,  
Tant que dure la nuit, je ne dors rien qui  
vaille.

*Il s'en va.*

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Et moi si l'on pouvoit ne point funerailer,  
Je ne ferois, ma foi, jamais que batailler ;  
Mais parce que combat engendre funeraille,  
Alors que je combats, je ne fais rien qui vaille.

DOM DIEGUE.

Fera-t il ce qu'il dit ?

ROQUESPINE.

Il ne le fera point,

Le Sire a trop grand soin du moule du pour-  
point.

DOM DIEGUE.

O ! que j'étois tenté par quelque estafillade  
De punir son orgueil, & sa fanfaronnade.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

C'est le plus grand poltron qui...

DOM DIEGUE.

L'est il plus que toi ?

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Plus que moi mille fois.

DOM DIEGUE.

Sans jurer je le croi.

Or çà, parlons un peu de notre Dame He-  
lene.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Nous épousons demain.

DOM DIEGUE.

Demain i

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Chose certaine,

M

Nous



266 L'HERITIER RIDICULE,  
Nous avons dès tantôt ordonné des Habits,  
Des Esclaves, Carosse.

DOM DIEGUE.

Ha! ce que tu me dis

Ne peut s'imaginer.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Vous le pouvez bien croire.

DOM DIEGUE.

Allons, chemin faisant, tu m'apprendras  
l'histoire.

*Fin du quatrième Acte.*

ACTE



## A C T E V.

## SCENE PREMIERE.

FILIPIN, ou DOM PEDRO,  
PAQUETTE.

FILIPIN.

**O**U Diable est donc Madame?

PAQUETTE.

Elle viendra bien-tôt.

FILIPIN.

Ma Paquette!

PAQUETTE.

Monsieur?

FILIPIN.

Le dirai je tout haut?

PAQUETTE.

Puisque nous sommes seuls, vous le pouvez  
bien dire.

FILIPIN.

Ma Paquette, fais-tu que j'aime bien à rire?

Ta Maîtresse me rend l'esprit tout sérieux:

Pour te dire le vrai, je t'aimerois bien mieux.

PAQUETTE.

Vous vous pensez mocquer; parmi des Damoi-  
selles,

Telle que je puis être, on en voit d'aussi belles

Que ces Dames de prix, en qui souvent, dit-  
on,

258 L'HERITIER RIDICULE,  
Blanc, Perles, Coques d'œufs, Lard & pieds  
de Mouton,

Baume, Lait virginal, & cent mille autres  
drogues,

De têtes sans cheveux aussi rases que gogues,  
Font des Miroirs d'amour, de qui les faux appas  
Etaient des beautez qu'ils ne possèdent pas.  
On les peut appeller, visages de moquette :  
Un tiers de leur personne est dessous la Toi-  
lette,

L'autre dans les Patins, le pire est dans le lit ;  
Ainsi le bien d'autrui tout seul les embellit.  
Ce qu'ils peuvent tirer de leur propre do-  
maine,

C'est chair molle, gousset aigre, & mauvaise  
haleine ;

Et pour leurs beaux cheveux si ravissans à  
voir,

Ils ont pris leur racine en un autre terroir ;  
Ils sont le plus souvent des plantes transplan-  
tées,

Qu'on applique avec art sur têtes édentées.  
FILIPIN, ou DOM EDRO.

Paquette, ma Paquette, où prens-tu tant  
d'esprit ?

Aimes-tu quelque Auteur ? Lors que ton œil  
me prit,

Je te soupçonnois bien d'avoir l'esprit alerte  
Mais de l'avoir si bon, ha ! c'est trop pour  
ma perte !

Je veux rompre aujourd'hui bien plutôt que  
demain,

Avecque ta Maîtresse, & te donner la main.  
Mais la voici venir.

## S C E N E II.

HELENE, FILIPIN, PAQUETTE.

H E L E N E.

J E vous ai fait attendre,  
 Vous me le pardonnez, j'avois visite à rendre  
 A certaine Duchesse, à qui je dois beaucoup.

F I L I P I N.

Ma belle Tramontane, hé bien, est-ce à ce  
 coup,  
 Que l'Hymen ayant joint Dom Pedre, &  
 Dame Helene,

De leur congrès fécond viendra la digne graine,  
 Laquelle pullulant en ce puissant Etat,  
 Soumettra tout le monde à notre Potentat?

H E L E N E.

Puisque votre vertu m'a tout à fait acquise,  
 Ma volonté doit être à la vôtre soumise.

F I L I P I N.

Je n'ai présentement que dix mille Ducats;  
 Un faquin de Facteur, dont j'ai fait quelque  
 cas,

Et que pour sa paresse il faut casser au gage,  
 Me fait de jour en jour attendre, dont j'en-  
 rage;

M'écrit qu'à la Monnoye on agit lentement,  
 A cause que l'on sert le Roi premierement,  
 Et que son Commissaire enleve de Seville  
 Autant de Patagons qu'on fait en cette Ville.

H E L E N E

Cette guerre de Flandre enleve tout l'argent.

F I L I P I N.

Il me promet pourtant d'être plus diligent,  
 Et d'envoyer bien-tôt une notable somme.  
 Vous pouvez cependant ravir d'aïse un pau-  
 vre homme,

M 3

Qui

270 L'HERITIER RIDICULE,  
Qui ne vit depuis peu que d'expectation,  
Comme les sots de Juifs font après leur Sion.  
Helas ! dans peu de jours, je vai mourir par  
braise :

Au lieu qu'un prompt Hymen me fera mourir d'aise.

Quatre ou cinq mille écus en Velours & Tabis,

Suffiront, ce me semble, à faire des habits;  
Le Carosse, le Train, & tout notre équipage,  
Se feront à loisir après le mariage,  
Lorsque j'aurai reçu la somme que j'attens,  
Et quelques Diamans. Au reste je prétens  
Que les couleurs seront selon ma fantaisie,  
Et que l'étoffe aussi sera de moi choisie.

HELENE.

Avecque vous, Monsieur, je renonce à mon choix.

FILIPIN.

Vous aurez douze habits, c'est à-dire, un par mois.

Que l'Orangé pastel est couleur agréable!

HELENE.

On ne s'habille plus d'une couleur semblable.

FILIPIN.

Et Zinzolin, Madame?

HELENE.

Il n'est plus de saison.

FILIPIN.

J'aime cette couleur qu'on dit, Merde d'oison;  
Elle réjouit l'œil.

HELENE.

Ce n'est donc qu'en Galice?

FILIPIN.

Une Robe de peau, couleur de Pain d'épice,  
Qu'un Drap marbré bien chaud, doubleroit  
pour l'Hyver,  
Avec trois passe-poils, jaune, minime & vert,  
Qui feroient ce qu'on dit, Pistache ou bien  
Pistagne,

Seroit

Seroit le vêtement le plus riche d'Espagne.

H E L E N E.

Envoyez-moi l'argent, tout sera bien choisi.

F I L I P I N.

On me fait un pourpoint de Velours cramoisi,  
Dont les chausses seront de Satin tristamie.

P A Q U E T T E.

Dom Diegue est là bas.

F I L I P I N.

La fortune ennemie

Assez mal à-propos m'envoie un importun,

H E L E N E.

Ne le verrez vous point ?

F I L I P I N.

Ce me seroit tout un,

S'il ne m'avoit point fait une supercherie

Sous mon nom. Il m'excroque une Com-  
manderie,

Et retient mes papiers. Après cet acte noir,

Vous me pardonnerez, si je ne le puis voir.

Il nous faudra sans doute enfin tirer la lame.

H E L E N E.

Entrez dans mon Alcove.

F I L I P I N.

Et de bon cœur, mon ame:

Quand il sera sorti, faites-le moi savoir.

Coupez court avec lui.

H E L E N E.

J'y ferai mon pouvoir.

S C E N E III.

D O M D I E G U E , H E L E N E.

D O M D I E G U E.

**M**Adame, ce n'est pas l'amour qui me  
rameine;

Je perdrais près de vous, & mon tems & ma  
peine.

M 4

Je



272 L'HERITIER RIDICULE,  
Je viens vous proposer un homme pour é-  
poux,  
Que vous confesserez être digne de vous,  
Dom Juan Bracamont.

HELENE.

Disons là, je vous prie.

DOM DIEGUE

Depuis quand faites vous si tôt la rencherie?  
Il est riche, Madame.

HELENE.

Etant de votre main,

Il me seroit suspect.

DOM DIEGUE.

C'est mon Cousin germain,

Qui regne en votre cœur comme un cloud  
chasse l'autre.

HELENE.

C'est ce que vous voudrez

DOM DIEGUE.

Il y va trop du vôtre,

De prendre un Campagnard tout opulent  
qu'il est.

HELENE.

Tant moins vous l'estimez, d'autant plus il  
me plaît.

DOM DIEGUE.

Vous l'aimez donc, Madame?

HELENE.

Et de plus, je l'épouse.

DOM DIEGUE.

Que le Ciel me faisant d'un humeur peu ja-  
louse,  
M'a fait un riche don, quoiqu'il m'ait fait sans  
bien!

HELENE.

Auprès de Leonar il ne vous manque rien.

DOM DIEGUE.

Il est vrai, mais pourtant, je crains qu'elle  
n'apprenne,

Que je suis venu voir la nompareille Helene.

HE.

H E L E N E.

Le péril n'est pas grand pour vous.

D O M D I E G U E.

Il le seroit,

Si j'étois riche.

H E L E N E.

On vous enleveroit,

Si Dieu vous avoit fait ce que vous pensez être.

D O M D I E G U E.

Il m'a fait trop de grace, en me faisant connoître

Que pour vous être cher, il faut n'être pas Gueux.

H E L E N E.

Vous diriez bien plus vrai, si vous disiez fâcheux.

D O M D I E G U E.

Je me vois sur le point de l'être davantage.

H E L E N E.

Et comment ferez-vous?

D O M D I E G U E.

Rompant un mariage.

H E L E N E.

Le mien?

D O M D I E G U E.

Le vôtre même.

H E L E N E.

Et quelle autorité

Prétendez-vous sur moi?

D O M D I E G U E.

C'est par sincérité

Que je veux empêcher l'inégal Hymenée

Qui joindroit à ce Fat une Dame bien née.

Dom Buffalos n'est pas tout ce que vous pensez;

Vous le croyez bien riche, il ne l'est pas assez.

H E L E N E.

Que vous avez en vain la tête embarrassée!

M S

D O M

274 L'HERITIER RIDICULE,  
DOM DIEGUE.

Pour vous perdre d'honneur vous êtes bien  
pressée.

HELENE.

Je pourrois aisément me passer de vos soins.

DOM DIEGUE.

Je n'en aurois pas tant, si je vous aimois  
moins.

HELENE.

Et moi, pour vous montrer combien je vous  
redoute,

Dans une heure au plus tard, je l'épouse.

DOM DIEGUE.

Sans doute?

HELENE.

Il n'est rien de plus sûr, & je fais plus encor,  
Nous aurons pour témoins, & vous & Leonor:  
Il m'est indifférent de quel sens on explique  
Une bonne action que je rendrai publique.

DOM DIEGUE.

Elle le fera trop, mais pour la détourner  
Je saurai malgré vous le remède donner.

HELENE.

Joignez à Leonor toute la terre ensemble,  
J'aurai votre Cousin.

DOM DIEGUE.

Dites, si bon me semble;

Je vais chez Leonor, pour l'amener ici.

HELENE.

Vous enragerez bien tantôt.

DOM DIEGUE.

Et vous aussi.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

*Il sort de l'Alcove.*

Ha! le mauvais Parent! Madame, je vous jure,  
Si je n'avois eu peur de vous faire une injure,  
Que j'aurois fait sur lui notable irruption:  
Mais j'en retrouverai bien-tôt l'occasion.  
Au prix de moi, Madame, un Lion n'est  
qu'un aze,

Quand

Quand je suis en colere ; une antiperistase  
 Me trouble le dedans ; la consanguinité  
 Fait la guerre en mon ame à sa méchanceté.  
 Si je mangeois son cœur, je mordrois en la  
 grape ;

Madame, tenez-moi de peur que je n'échape.  
 Ne me retenir point, c'est me faire enrager,  
 Que fait-on ? je ferai bien mieux de ne bou-  
 ger.

Si je l'allois trouver, & qu'il fît résistance,  
 Le malheureux mourroit sans nulle repen-  
 tance,

Gomme mes premiers coups ne sont pas jeux  
 d'enfans,

Mais de ces orbes coups à tuer Elephans.

J'ai pourtant grand sujet de me mettre en  
 colere,

C'est une passion qui grandement m'altere.

Qu'on me presse en un verre, un, deux ou  
 trois Limons ;

J'aime la limonade, elle est bonne aux poul-  
 mons,

Ma chere ame !

H E L E N E.

Monieur ?

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Nous allons faire nôce.

P A Q U E T T E.

Dom Juan Bracamont, Dom Diegue Men-  
 doce,

Amenent avec eux Madame Leonor.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Nont-ils point amené quelques autres encor ?

P A Q U E T T E.

Je ne le pense pas.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Bien, que mon Cousin monte,

Copulativement je m'en vais à sa honte

Me joindre aux yeux de tous au trésor de  
 beauté

256 L'HERITIER RIDICULE,  
Qu'il ne méritoit point, & que j'ai mérité.  
Paquette, approchez vous, est-il prêt le No-  
taire?

P. A. Q. U. E. T. T. E.

Qui, Monsieur.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Achevons vite cette affaire.  
Je suis grand amateur de la conclusion,  
Et naturellement j'appete l'union.

### S. C. E. N. E. I. V.

L. E. O. N. O. R., H. E. L. E. N. E., D. O. M.  
D. I. E. G. U. E., D. J. U. A. N., F. I. L. I. P. I. N.,  
P. A. Q. U. E. T. T. E.

L. E. O. N. O. R.

J. E. viens me conjouir avec la belle Helene.

H. E. L. E. N. E.

Ignorant le sujet qui chez moi vous amene,  
Si c'est pour m'obliger ou pour vous divertir,  
Je ne fais pas comment je vous dois repartir.  
De quelle façon donc voulez-vous que j'en use?

F. I. L. I. P. I. N.

Qui rit à mes dépens, je soutiens qu'il s'abuse,  
Quatre cens mille fois, quelque chose de plus.

L. E. O. N. O. R.

Les éclaircissemens sont ici superflus:  
Nous ne venons ici qu'à dessein de vous  
plaire,  
Et de vous obliger.

F. I. L. I. P. I. N., ou D. O. M. P. E. D. R. O.

Vous ne pouvez mieux faire.

H. E. L. E. N. E.

Je n'attendois pas moins de vous: mais pour  
Monsieur?

L. E. O. N. O. R.

Vous le connoissez mieux que moi, c'est un  
rieur  
Qui

Qui dit d'une façon, & qui pense de l'autre.

DOM DIEGUE.

Madame, vous savez que je fus toujours  
vôtre :

Attribuez, de grace au sensible regret  
De vous avoir perdue, un discours indiscret,  
Dont je viens à vos yeux me châtier moi-mê-  
me,

En laissant voir aux miens ravir celle que j'ai-  
me :

Car ce n'est rien qu'un rapt que l'Hymen inégal  
De vous & d'un Laquais, qui panse mon  
Cheval.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Ha! ne blasphemons point.

HELENE.

Vous êtes fou, Mendocce.

DOM DIEGUE.

Vous êtes folle, Helene, avecque votre nôce.

HELENE.

Dom pedre, endurez vous?

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Je suis un autre fou;  
Qui le nie, a menti par sa gorge, ou son cou.

HELENE.

Vous n'êtes qu'un Laquais?

FILIPIN ou DOM PEDRO.

Fort à votre service.

HELENE.

Quoi, me jouer ainsi?

DOM DIEGUE.

C'est vous faire justice.

HELENE.

Ha! qui me vengera, peut esperer de moi;  
Ce que je puis donner.

FILIPIN, ou DOM PEDRO.

Ce ne sera pas moi.

HELENE, à Dom Diegue.

Indigne de ton Ordre, & du nom que tu portes,  
Qui me viens outrager en tant & tant de sortes,



278 L'HERITIER RIDICULE,

Tu prétens te jouer avec impunité  
D'une femme d'honneur & de ma qualité!

DOM DIEGUE.

Aboyez votre fou, vous ne me pouvez mor-  
dre:

Vous vous êtes causé vous-même ce desordre.

Vous m'avez abusé par un déguisement:

Celui de mon Laquais entrepris justement,

Au lieu de vous fâcher doit plutôt vous inf-  
truire

Qu'il ne faut pas choisir tout ce qu'on voit  
reluire.

Sachez-moi donc bon gré d'un tour qui vous  
apprend,

Qu'à tout esprit qui fourbe, à la fin on le  
rend.

Vous m'avez amusé de vos belles paroles,

Vous ne considérez en moi que les Pistoles,

La pauvreté pour moi vous donna du mépris;

Parce que tous les Chats durant la nuit sont  
gris,

A notre Filipin vous vous êtes soumise;

Vous m'avez pris pour dupe, un Laquais  
vous a prise,

Le tour étoit bien lâche, & je vous l'ai rendu:

Mais gagner un Laquais, ce n'est pas tout  
perdu.

HELENE.

Ha! je me vangerai d'une pièce si rude.

DOM DIEGUE.

La vengeance n'est pas l'action d'une prude.

HELENE.

Ha! Seigneur D. Juan, de grace, vangez-moi,

C'est le prix où je mets mon amour & ma foi.

DOM JUAN.

Qui moi, vous épouser? Vous, une inte-  
ressée

Que Mendoce a servie, & puis après laissée,

Parce qu'elle l'aimoit seulement pour le bien;

Qu'un

Qu'un Laquais a feruë, & prise en moins  
de rien ;

Puis pour son pis aller, qui m'a pris, moi  
la crème

De la Cour de Madrid, moi que tout le mon-  
de aime !

Madame, je serois le plus sot des humains,  
Je ne veux point de vous, & vous baise les  
mains.

D O M D I E G U E.

Qui moi, vous épouser ? Vous, une interes-  
sée,

Chez qui le profit seul regne dans la pensée :

Qui m'avez préféré mon Laquais travesti,

Parce que vous croyiez prendre un meilleur  
parti ?

Ha ! ne vous flattez plus d'une vaine espé-  
rance,

Je n'aurai plus pour vous que de l'indifféren-  
ce.

Madame, je serois le plus sot des humains :  
Je ne veux point de vous, & vous baise les  
mains.

F I L I P I N.

Qui moi, vous épouser ? Vous, une interes-  
sée,

Que mon Maître a servie, & puis après laissée ;

Et qui me donneriez bien-tôt du pied au cu,

Lorsque vous me verriez être sans quart d'écu ?

Nous autres Filipins avons trop de courage :

Guérissez votre esprit, oubliez mon visage.

Madame, je serois le plus sot des humains,

Je ne veux point de vous, & vous baise les  
mains.

H E L E N E.

*Elle est dans une chaise un mouchoir devant :*

*les yeux, qui pleure.*

Je ne manquerai pas de parens en Espagne.

L E O N O R.

Que vous avois-je dit des Tableaux de cam-  
pagne ? Ne

280 L'HERITIER RIDICULE,  
Ne savois je pas bien qu'ils étoient souvent  
faux ?

Et ne connois je pas mieux que vous les Ta-  
bléaux ?

HELENE.  
Ha ! c'est trop endurer, qu'on me mene en  
ma Chambre.

FILIPIN.  
Qui vous appliqueroit de l'or sur chaque  
membre,  
C'est un grand lénitif & que vous aimez fort.

DOM DIEGUE.  
Taisez vous, Filipin.

HELENE.  
Ma vengeance ou ma mort  
Me mettront en repos, devant que le jour  
passe.

*Elle s'en va.*

DOM DIEGUE.  
En attendant l'effet de si grande menace,  
Madame, d'un seul mot vous pouvez bien  
casser  
Le rigoureux Arrêt qu'on vient de pronon-  
cer.

LEONOR.  
Si votre droit est bon, je vous ferai justice.  
Sur tout n'usez jamais envers moi d'artifi-  
ce.  
Ne sollicitez point d'autres Juges que moi,  
Et je me souviendrai de ce que je vous doi.

DOM DIEGUE.  
Mon sort dépend de vous.

LEONOR.  
N'en soyez point en peine.  
Mais nous incommodons votre agréable He-  
lene,

Allons

Allons dans mon Logis, & là je vous dirai,  
Ce que je crois de vous, & ce que j'en fe-  
rai.

SCENE V.

BEATRIS, FILIPIN.

BEATRIS.

Filipin.

FILIPIN.

Beatris.

BEATRIS.

Mon tout!

FILIPIN.

Mon cœur!

BEATRIS.

Mon ame!

Si tu voulois...

FILIPIN.

Et quoi?

BEATRIS.

Prendre...

FILIPIN.

Parle.

BEATRIS.

Une Femme.

FILIPIN.

La prendre? à quel dessein?

BEATRIS.

Pour Epouse.

FILIPIN.

Ha! ma foi,

Le conseil est fort bon, la connois-je?

BEATRIS.

C'est moi.

FILIPIN.

## F I L I P I N.

*Vade, vade, retro Satanas,* qui me tente!  
 Mon front ne fut jamais une table d'attente;  
 Et ne portera point le mystérieux bois  
 Que personne ne voit, & qu'on croit toute-  
 fois.

Je ne veux point avoir un Timbre de pécore:  
 Je ne veux point de toi, redoutable Pan-  
 dore!

Moi, te prendre ? Ha ! vraiment, c'est moi  
 qui serois pris.

Et pour qui me prens-tu, maudite *Beatris* ?  
 Tu me crois aussi sot que *Mendoce*, mon  
 Maître.

Moi j'aurois des enfans, & leur mere à re-  
 paitre ?

Si je suis sans enfans, on dira c'est un sot;  
 Et si j'en fais enfin, ou quelque autre Mar-  
 mot,

J'aurai neuf mois durant une femme ventruë,  
 Je l'entendrai hurler comme un Pourceau  
 qu'on tuë,

Quand elle mettra bas cet enfant tout mouillé,  
 Non sans avoir long-tems en son ventre  
 fouillé :

Une Sote dira, c'est le portrait du pere;  
 Une autre, il a les yeux & le nez de la mere:  
 Puis il faudra baiser un fils qui sentira  
 Le ventre de sa mere, & ce ventre pur,  
 Il me faudra souffrir une sotte Nourrice,  
 Un enfant qui toujours, ou crie, ou tette,  
 ou pisse;

Me relever la nuit, pour le faire bercer:  
 Et cela, tous les ans c'est à recommencer:  
 Avoir tous les matins à prier quelque pei-  
 ne

De me voir bien-tôt veuf par une mort sou-  
 daine.

Au lieu qu'ayant l'esprit content & satisfait,  
 Le

C O M E D I E. 283

Le front comme d'abord le bon Dieu me l'a  
fait,

Je vais, je viens, je dors, je ris, je bois, je  
mange,

Je fais ce que je veux, sans qu'on le trouve  
étrange.

La chose est arrêtée, il n'y faut plus penser:  
Si mes yeux t'ont fait mal, va te faire panser.

*Il s'en veut aller, elle le retient.*

B E A T R I S.

Arrête, Filipin, que je te desabuse.

Moi t'épouser, crois-tu que je sois assez buze  
Pour mettre à mes côtez un pareil Damoi-  
seau?

Voyez le beau mari, voyez le bel oiseau!

Moi qui suis de Galands jour & nuit recher-  
chée,

De Bourgeois, Courtisans, Prélats, & gens  
d'épée;

Qui depuis quelques jours, sans quelques en-  
nemis,

Aurois eu pour époux un opulent Commis;

Qui viens de refuser le Clerc ou Secretaire

D'un riche Président: gros vilain, va te faire  
Cent fois plus honnête homme, & lors j'avi-

serai,

Par pitié seulement, si je t'épouserai.

J'ai reçu depuis peu deux gros poulets d'un  
Comte;

Un Duc me couche en joue, & j'en fais peu  
de compte;

Un jeune Abbé qui n'est ni Prêtre ni demi,

S'offre de m'épouser ou d'être mon ami,

Il me fit l'autre jour don d'une Porce-  
laine;

Et je t'épouserois? c'est ta fièvre quartaine.

F I L I.



## 284 L'HERTIER RIDICULE.

FILIPIN.

Arrête, Beatris : elle s'en va ma foi.

Je devois bien aussi faire du quant à moi !

M'a-t-elle ainsi quitté par dépit , ou par ruse ?

Foin , j'enrage d'avoir tout ce qu'on me refuse !

Mon Dieu : que l'on est sot , alors que l'on est beau !

Il faut que là dessus je lui fasse un Rondeau.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*



L. E.

LE

LE

**JODELET**

**DUELLISTE,**

*COMEDIE*

**DE Mr. SCARRON.**



## A C T E U R S.

**DOM DIEGO GIRON**, Fiancé avec Helene, & Amoureux de Lucie.

**DOM FELIX DE FONSEQUE**, Amoureux de Lucie.

**DOM GASPARD DE PADILLE**, Fanfaron, Amoureux d'Helene & de Lucie.

**DOM PEDRO D'AVILA**.

**DOM SANCHE**, Oncle de Dorothée.

**HELENE**.

**LUCIE**.

**BEATRIS**, Suivante d'Helene & de Lucie.

**JODELET**, Serviteur de Dom Felix.

**DOM ALPHONSE**, Serviteur de Dom Diego Giron.

*La Scene est à Toledo.*

**LE**



LE

**J O D E L E T**

**D U E L L I S T E ,**

**C O M E D I E .**

**A C T E I .**

**SCENE PREMIERE.**

**DOM FELIX, JODELET.**

**DOM FELIX.**

**A**H ! je t'étrillerai sur le ventre & par-  
tout ;  
Marouffe, tu mets donc ma patience à bout ?  
Vit-on jamais Valet d'une audace pareille !  
Tu me veux conseiller ; & moi je te conseille  
De ne t'ingerer plus à donner des avis,  
Qui seront mieux payez, qu'ils ne seront sui-  
vis.

**J O D E L E T**

Conseillant bien...

**DOM**

288 LE JODELET DUELLISTE,  
D O M F E L I X.

Poursui, parle, corrige, cause,  
Trouve à redire en moi jusqu'à la moindre  
chose,  
Et tu verras encor si je frappe bien fort...

J O D E L E T.

Lorsque vous me frapez vous avez toujours  
tort,  
Et moi toujours raison quand je reprends vos  
fautes.

N'importe, c'est à faire à perdre quelques  
côtes;

Me dussiez-vous casser un bras, voire le cou,  
Toutes & quantes fois que vous ferez le fou,  
En vrai Valet d'honneur je prétens vous re-  
prendre.

Faites mieux, payez-moi, je suis prêt à vous  
rendre

Le pompeux vêtement que vous m'avez don-  
né,

Où votre Seigneurie a si bien lesiné,  
Qu'avec un galon verd qu'elle a fait coudre  
en onde,

Elle estime son train le plus leste du monde.

D O M F E L I X.

Di-moi, maitre Coquin, qui veux aussi rail-  
ler,

T'ai-je pris pour Valet, ou bien pour Con-  
seiller?

J O D E L E T.

Vous m'avez pris pour dupe, & trompé par  
la mine.

Néron qui fit mourir seu sa mere Agrippine,  
(A ce que m'en ont dit gens qui le savent  
bien)

Paroissoit être bon, & si ne valoit rien.

Cela s'adresse à vous, Dom Felix de Fonseque.

D O M F E L I X.

De la part de Néron, sache, Monsieur Se-  
neque,

Qu'un

Qu'un Valet qui conseille, au lieu d'être é-  
couté,  
Mérite bien souvent de se voir bien froté,  
De même que mon bras a tantôt su bien faire,  
Et saura bien encor, si tu ne te fais taire.

J O D E L E T.

Etes-vous résolu de ne recevoir pas  
Mes conseils?

D O M F E L I X.

Oui sans doute,

J O D E L E T.

Allons tout de ce pas,  
Donnez-moi de l'argent, & que je me retire.

D O M F E L I X.

Quoi, tu veux de l'argent?

J O D E L E T.

Il ne faut point tant rire,  
Je veux être payé.

D O M F E L I X.

Ma foi, c'est pour ton nez;  
Après tant de conseils insolemment donnez,  
Et que j'ai tous soufferts sans me mettre en  
colere,

Je t'apprens que c'est toi qui me dois du salaire.

J O D E L E T.

Je suis embarrassé si jamais je le fus;  
Servir sans rien gagner, ou ne conseiller plus.

D O M F E L I X.

Si ton maudit esprit à conseiller te porte,  
Tu n'auras rien de moi de ta vie.

J O D E L E T.

Il n'importe,  
A donner des conseils je vais bien m'égayer.

D O M F E L I X,

Et moi pareillement à ne te point payer.

J O D E L E T.

Mes gages, adieu donc, & vous notre Pru-  
dence,

Fournissez-moi toujours conseils en abon-  
dance;

N

Car



290 JODELET DUELLISTE,  
Car j'en ai grand besoin, vû le Maître que  
j'ai.

Çà, je vais commencer.

DOM FELIX.

Non, non, tout est changé,  
Ne me conseille point, & prends double salaire.

JODELET.

Je me tiens au marché que nous venons de  
faire;

J'aime mieux conseiller.

DOM FELIX.

Prends ce que tu voudras;  
Tout mon bien si tu veux, & ne conseille pas.

JODELET.

Aux dépens de mon bien, aux dépens de mes  
gages,

Si je puis, moi pécheur, par conseils bons  
& sages,

En vous jusques ici qui n'avez valu rien,  
Faire voir seulement l'apparence du bien,  
Je serai trop heureux, & jamais autre Maître  
Ne se verra servi comme vous l'allez être.

DOM FELIX.

Il y va trop du mien dans ces conditions.

JODELET.

Et du moins laissez-moi faire des questions.

DOM FELIX.

Bien, fais-en tout ton sioul.

JODELET.

Mon Maître, à la pareille:  
Ne me payez jamais. & que je vous con-  
seille:

Vous aimez bien l'argent.

DOM FELIX.

Ah! c'est trop raisonner.

JODELET.

Bien bien, n'en parlons plus, je vais ques-  
tionner.

D'où vient que tout objet vous devient une  
Idole?

Qu'à

Qu'à la belle, à la laide, à la sage, à la folle,  
A jeune, à vieille, à Veuve, à femme ayant  
mari,

A fille à marier, d'un langage fleuri,  
Vous allez jour & nuit demandant du remede ?  
Et que vous a donc fait ce beau Sexe à  
Tolede,

Que vous vouliez ainsi l'exterminer par feu ?  
Eh de grace, Seigneur, épargnez-les un peu ;  
La fille de dix ans & la sexagenaire,  
(Chose que devant vous personne n'a vu  
faire)

Ont en vous un amant qui leur fait les yeux  
doux,

Et vous leur en voulez, à cause (dites-vous)  
Que l'une en fait beaucoup, & l'autre n'en  
fait guères ;

Et des rares beautez, & des beautez vulgaires  
Je vois qu'également vous vous sentez feru :  
Il faut (ce que de vous je n'aurois jamais crû)  
Que vous soyez sans doute un fourbe très-  
infigne ;

Mais d'un homme d'honneur cette vie est in-  
digne.

Eh quoi, vous assiégez jour & nuit des mai-  
sons ?

Contre la chasteté brassant des trahisons,  
Vis-à-vis d'un Balcon ou d'une jalousie,  
Vous faites jour & nuit l'homme qui s'extasie ?  
A l'Eglise, où l'on doit seulement prier Dieu,  
Vous n'allez qu'à dessein d'y mettre tout en  
feu :

Là vos yeux travaillant à faire femmicides,  
Tantôt sont vus mourans, & de larmes hu-  
mides,

Tantôt jettant le feu comme miroirs ardens,  
Vont sur les pauvres cœurs flèches de feu  
dardans ?

Comme on ne blesse pas toujours ce que  
l'on tire,

292 JODELET DUELLISTE,  
Je vois quelques beautez qui ne s'en font que  
rire.

De celles là, Monsieur, le nombre est bien  
plus grand,

Que de celles de qui le cœur à vous se rend ;  
Et je vois bien souvent que toute l'énergie  
De ces traits rafinez de la blanche magie,  
Operent moins pour vous pauvre Amoureux  
transi,

Que pour moi, qui m'en ris, & bien d'au-  
tres aussi.

Si les réflexions qui sans cesse me viennent ...

DOM FELIX.

Ce faquin dit souvent des choses qui sur-  
prennent.

Tu devois seulement faire des questions,  
Et tu me fais ici des Prédications.

N'importe, tu m'as pris en humeur de t'ap-  
prendre,

Pourquoi de tous côtez je me laisse ainsi  
prendre.

Ecoute; mais sur-tout grande discrétion.

JODELET.

J'écoute; mais sur-tout nulle digression.  
Je hais les longs discours.

DOM FELIX.

Tu te veux faire battre,  
Tu t'émancipes trop.

JODELET.

Je n'en vieux rien rabattre,  
Je fais des questions, vous me l'avez permis:  
Répondez donc, mon Maître, & soyons bons  
amis.

DOM FELIX.

Cher Ami, nous vivons trop à la familiere.

JODELET.

Quand un Valet sert bien, un Valet ne craint  
guere:

Songez à me répondre, au lieu de contester.

DOM

DOM FELIX.

Je n'y gagnerois rien, il le faut contenter.

Quand tu vois que d'amour je soupire & je pleure,

Ne crois pas pour cela, cher ami, que j'en meure.

A toutes quelquefois tu penfes que j'en veux,  
Au diable si je suis de pas une amoureux.

Quand j'offre à de beaux yeux mon ame en sacrifice,

C'est moins par passion que j'aime, que par vice;

Je deviens amoureux, & si je n'aime rien.

Lorsqu'on me traite mal, lorsqu'on me traite bien,

En l'un & l'autre état mon feu paroît extrême;

Mais fais-tu bien pour qui je brûle? Pour moi-même.

JODELET.

Prétendez-vous, Monsieur, avoir bien des rivaux?

DOM FELIX.

Tai-toi, sot. Or sachant fort bien ce que je veux,

Et que l'amour parfait vient de la connoissance,

Je soutiens que je fais l'amour par excellence.

JODELET.

C'est fort bien soutenu.

DOM FELIX.

Je te vai faire voir  
Que ton Maître en amour fait fort bien son devoir.

Il faut premièrement que ta bassesse sache,  
Qu'alors qu'on me refuse, ou bien lorsqu'on se fâche,

J'ai le don de pleurer autant que je le veux,  
Ce qui profite plus qu'arracher des cheveux;  
Et principalement quand on aime une sotte,

294 **JODELET DUELLISTE,**  
Qui croit facilement un homme qui sanglotte.  
A la belle je dis que ses plus grands appas  
Sont ceux qui sont cachez, & que l'œil ne  
voit pas,

Que son esprit me plaît bien plus que son  
visage :

A la laide je tiens presque même langage;  
J'ajoute seulement, qu'elle a je ne sai quoi.  
Qui fait que la voyant je ne suis plus à moi.  
Enfin également de toutes je me jouë ;  
De ce qu'elles ont mains, c'est dont plus je  
les louë ;

Aux Sottes, de l'esprit; aux Vieilles, de l'hu-  
meur;

Aux Jeunes, qu'avant l'âge elles ont l'esprit  
meur;

La grasse se croit maigre, & la maigre char-  
nuë,

Aussi-tôt que de nous elle est enrretenuë :

Aux petites je dis que leur corps est adroit ;

Aux grandes que leur corps, quoiqu'en voûte,  
est bien droit ;

A celles que je vois d'une taille bizarre,

Qu'ainsi le Ciel l'a faite, afin d'être plus rare ;

Aux minces, qu'une Reine a moins de gra-  
vité ;

Aux grosses, qu'elles ont beaucoup d'agilité ;

Aux propres, que j'admire en eux la noncha-  
lance :

Tout cela sans me faire aucune violence ;

Car de plus j'ai le don de mentir sans re-  
mords,

Vertu que seulement on voit aux esprits forts.

**J O D E L E T.**

Vous êtes donc menteur ?

**D O M F E L I X.**

Oui, j'ai l'honneur de l'être.

**J O D E L E T.**

Le grand homme de bien, que Monseigneur  
mon Maître !

**D O M**



Vois-tu, ne point mentir, est la vertu d'un  
Sot.

Souvent en augmentant, ou retranchant un  
mot,

On se tire aisément d'une affaire mauvaise.

Enfin, feignant par-tout que je suis tout de  
braise,

Des unes je suis cru par leurs yeux bien char-  
mé,

Des autres je me vois quelquefois bien aimé;

Et moi je ris bien fort, très-maître de moi-  
même,

De celle qui me hait, & de celle qui m'aime.

J O D E L E T.

Mais à quoi bon, Monsieur, jouer du doux  
regard

Sur celle que l'on fait aimer en autre part ?

Quand vous voyez deux cœurs bien unis l'un  
à l'autre,

Vous allez aussi-tôt en tiers offrir le vôtre ?

Est-ce là l'action d'un homme bien sensé ?

C'est en vous ce qui m'a le plus embarrassé ;

Car n'est-ce pas avoir l'humeur bien enragée,

Que de courir après une fille engagée ?

De grace, éclaircissez mon esprit là-dessus.

D O M F E L I X.

Vois-tu, je suis ravi, si jamais je le fus,

Quand un Amant par moi devient ame dam-  
née,

Peste cent fois le jour contre sa destinée,

Qu'il se plaint jour & nuit à sa belle Venus,

Qu'il lui fait jour & nuit mille argumens  
cornus,

Pour lui faire avouer par belle Rhetorique,

Que je suis depuis peu la mouche qui la pique ;

Lors la sotte lui fait cent satisfactions,

Lui dit qu'il est l'objet de ses affections ;

Le jaloux s'en contente, & pour prendre re-  
vanche



296 **JODELET DUELLESTE,**  
Du temps qu'il a perdu, lui baise la main  
blanche,  
Puis après la belle Ame & le parfait Amant  
Se mettent à pleurer très idiotement;  
Et moi, tandis qu'entr'eux la querelle s'ap-  
paife,  
Je suis le plus souvent dans mon lit à mon  
aise.

**J O D E L E T.**

Je veux que le plaisir soit grand de coqueter,  
Mais si cet homme à qui vous en faites tâter,  
Est de ceux qui toujours portent dans leurs  
Valises  
Des chaufsons, un grand gand, pour quand  
on vient aux prises,  
Un poignard à coquille, & des fleurets bri-  
fez:  
Enfin si cet Amant que vous enjaloufez,  
Est un Gladiateur, un homme acariâtre,  
Qui vienne un beau matin vous battre com-  
me plâtre,  
Et pour les males nuits qu'il croit avoir pour  
vous,  
S'en venge pleinement en vous rouant de  
coups,  
Le jeu vous plaira-t-il?

**D O M F E L I X.**

Depuis longues années  
Deux choses à la Cour font de tous con-  
damnées;  
L'une, ce que tu veux me faire redouter,  
Pour des femmes se battre; & l'autre de por-  
ter  
Le Pourpoint boutonné. Mais on frappe à la  
porte.

**J O D E L E T.**

Qui Diable (s'il n'est fou) peut fraper de la  
sorte?  
Nous vendroit-on forcer d'ouvrir malgré nos  
dents?

**D O M**

Va, va vite, de peur qu'on la mette dedans.

SCENE II.

DOM GASPARD, DOM FELIX,  
JODELET.

DOM GASPARD.

**E**st-il là Dom Felix?

JODELET.

Lui-même.

DOM GASPARD.

Ouvrez, que j'entre.

JODELET.

Euffiez-vous la serrure au beau milieu du ventre!

Voici quelque fendant issu d'un Roi des Goths.

DOM GASPARD.

Pourrai-je avoir le temps de vous dire deux mots?

DOM FELIX.

Quatre si vous voulez.

DOM GASPARD.

Faites qu'il se retire,

Car devant un Valet je ne vous puis rien dire.

DOM FELIX.

Ce Valet est fidèle, & fait tous mes secrets.

DOM GASPARD.

Vous êtes bienheureux d'en avoir de discrets.  
Savez-vous bien mon nom?

DOM FELIX.

Dom Gaspard de Padille.

DOM GASPARD.

Savez-vous que je suis d'une illustre Famille?

DOM FELIX.

Oui.

DOM GASPARD.

Que je suis Cadet, plein d'esprit & de cœur?

298 JODELET DUELLISTE,  
DOM FELIX.

Fort bien.

DOM GASPARD.

Pauvre de biens, mais très-riche d'honneur.

DOM FELIX.

On le dit.

DOM GASPARD.

Savez vous ce que j'ai fait en Flandre?

DOM FELIX.

Non.

DOM GASPARD.

Lisez donc l'Histoire, & vous pourrez l'apprendre.

Savez-vous que je fais mener un homme à bout?

Quand je suis offensé, que je tue?

DOM FELIX.

Est ce tout?

DOM GASPARD.

J'aime depuis six ans une beauté suprême,  
Et vous depuis six mois vous aimez ce que  
j'aime,

Et m'imites si bien dans mon affection,  
Que sans vous dispenser de la moindre action,  
De tout ce que je fais vous êtes la copie;  
Vous m'observez en tout, par-tout votre œil  
m'épie,

Et le jour & la nuit je vous ai sur mes pas;  
Quand la beauté que j'aime, avec tous ses appas  
Pour me favoriser se montre à la fenêtre,  
L'enrage de vous voir à mon côté paroître.

L'autre jour que je fus malade de la toux,  
Parce qu'il m'arriva de tousser devant vous,  
Aussi-tôt sur ma toux si bien vous encherîtes,  
Que je vous crus atteint du mal que vous fei-  
gnîtes,

Et qu'un catharre enfin de vous me vengeroit.  
Lors ce fut entre nous à qui mieux tousseroit;  
Vous crutes que ma toux n'étoit pas sans mys-  
tère,

Et vous fites merveille à me bien contrefaire.  
 De vous en quereller, j'eusse passé pour fou;  
 Je vous laissai toussier tout votre chien de saou.  
 Un jour je fus tenté (mais j'eusse été peu sage)  
 De me donner un coup de poignard au visage,  
 Pour voir si vous, Monsieur, qui m'allez imi-  
 tant,  
 Seriez assez badin pour vous en faire autant.  
 Vous riez quand je ris, vous pleurez quand  
 je pleure,  
 Si je pense chanter, vous chantez tout à  
 l'heure,  
 Et soupirez aussi, quand j'ose soupirer,  
 Comme si vous étiez sur le point d'expirer.  
 Quand j'ose regarder la beauté que j'adore,  
 Je rencontre aussi-tôt votre œil qui la dévore.  
 Je me fâche à la fin d'être tant imité;  
 Gardez bien d'être aussi fâché de mon côté:  
 Si vous continuez d'être toujours mon Singe,  
 En Chevaux, en Couleurs, en Vêtemens, en  
 Linge,  
 Enfin en tout ce qui concerne mon amour,  
 Je suis pour vous jouer bien tôt d'un mauvais  
 tour.

Adieu, faites profit de cette remontrance.

D O M F E L I X.

Quoi jusques dans ma chambre? O Dieu quel-  
 le arrogance!

Ah! je le veux charger ce maître Fanfaron;  
 On ne peut l'être tant, & n'être pas poltron.

J O D E L E T.

Arrêtez vous, Monsieur, depuis longues an-  
 nées

Deux choses à la Cour sont de tous condam-  
 nées,

Pour des femmes se battre en duel, & porter  
 Le pourpoint boutonné.

D O M F E L I X.

J'entens encor heurter;  
 Le Brave n'a pas dit tout ce qu'il vouloit dire,

300 **JODELET DUELLISTE,**  
Ouvre-lui promptement, j'en veux encore rire.

**JODELET.**  
Ah! vraiment le brutal heurte bien autrement;  
Mais celui-ci paroît homme de jugement.

### S C E N E III.

**DOM FELIX, DOM SANCHE,  
JODELET.**

**DOM FELIX.**  
**Q**Uoi, Monsieur, vous daignez me rendre  
une visite?  
C'est me faire un honneur que j'obtiens  
sans mérite.

**DOM SANCHE.**  
C'est moi-même, Monsieur, qui reçois cet  
honneur.

**DOM FELIX.**  
Que desirez-vous donc de votre Serviteur?

**DOM SANCHE.**  
Vous devez bien savoir, Monsieur, ce qui m'a  
meine;  
Feignant de l'ignorer, vous me mettez en  
peins.

**DOM FELIX.**  
Je ne suis pas Devin.

**DOM SANCHE.**  
Vous savez pourtant bien  
Ce que vous me devez.

**DOM FELIX.**  
Moi? je ne vous dois rien.

**DOM SANCHE.**  
Vous devez accomplir par un juste hymenée,  
La parole autrefois à ma Nièce donnée,  
Et bien considérer que le nœud qui vous joint  
Se peut bien relâcher, mais qu'il ne se rompt  
point.

**Je ne m'étonne point d'un jeune homme vo-  
lage;** **Mais**



Mais je m'étonne fort d'un second Mariage,  
Qu'on dit que vous traitez au grand mépris  
des Loix

Qui ne permettent pas deux femmes à la fois.  
Sachant bien qui je suis, vous devez vous at-  
tendre

( Si vous nous offensez en un endroit si tendte )  
Qu'un homme qui toujours a vécu noblement,  
Ne relâchera rien de son ressentiment.

D O M F E L I X.

Est-ce tout ?

D O M S A N C H E.  
C'est assez.

D O M F E L I X.

Oui, pour me faire rire:  
Mais vous avez beau faire & vous avez beau  
dire,

Je suis trop jeune encor pour un joug si pesant;  
Que votre Niece soit bien sage, & ce faisant,  
Quelque somme d'argent pourra la satisfaire;  
Mais sur-tout prenez garde, elle & vous, à  
vous taire.

D O M S A N C H E.

Je ne donnerai pas mon honneur pour si peu.

D O M F E L I X.

Je l'acheterois trop étant votre neveu.

D O M S A N C H E.

Je saurai me venger sur vous d'un tel outrage.

D O M F E L I X.

Frapez-moi, tuez moi, mais point de ma-  
riage.

Jodelet, fais-tu bien le beau dessein qu'il a ?  
Il me veut marier.

J O D E L E T.

Le grand fou que voilà!

D O M S A N C H E.

Un Maître me méprise, un Valet m'injurie ?  
Que n'ai-je de la force au gré de ma furie!

J O D E L E T.

Mon Dieu, qu'il est mauvais!

N. 7

D O M



302 JODELET DUELLISTE,

DOM F E L I X.

Taisez vous, Jodelet.

DOM S A N C H E.

Helas, qu'on dit bien vrai ! Tel Maître, tel Valet.

DOM F E L I X.

Ha ! je l'ai trop joué, j'ai peur qu'en sa colere  
Il ne fasse rumeur chez mon futur beau-pere.

JO D E L E T.

C'est ici justement où je vous attendois.  
Vous voulez épouser deux femmes à la fois ?  
Et quoi prétendez vous que cette jeune fille,  
Pauvre, mais qui pourtant est d'honnête famille,

Après avoir conçu deux beaux enfans de vous,  
S'apaise, en lui faisant seulement les yeux  
doux,

Et vous souffre épouser par quelqu'autre à sa  
barbe ?

Elle n'en fera rien, Monsieur, par sainte Barbe.  
Puissai-je là-dessus être mauvais devin !

Mais quoique vous soyez & très-fourbe &  
très fin,

Vous n'acheverez point ce tour de passe-passe.

DOM F E L I X.

L'argent apaise tout, & l'argent tout efface,  
Je connois Dorothee, & son vieil Oncle aussi ;  
Et sai que la rumeur qu'il vient de faire ici,  
N'est que pour quelque argent dont la somme  
est petite,

Que je lui dois donner, en cas que je la quitte.  
Qu'on lui dise de moi tout ce que l'on voudra,  
Si je veux, dès demain je ferai qu'elle ira  
Parler en ma faveur à ma Maîtresse même,  
Tant je suis assuré que la Balourde m'aime.

JO D E L E T.

Elle en a grand sujet, car vous l'aimez bien fort.

DOM F E L I X.

Je m'accommode au tems, & je cede au plus  
fort.

Je trouve en ma Lucie un Ange que j'adore,  
 Un objet qui ravit, un parti qui m'honore,  
 Et déjà, Jodelet, j'en serois possesseur,  
 Si certain Courtisan qu'on destine à sa Sœur  
 Etoit déjà venu ; on l'attend d'heure en heure,  
 Et c'est pour mes péchez sans doute qu'il de-  
 meure :

Je ferois bien pourtant pour agir sûrement,  
 D'aller voir Dorothée, & là civilement  
 Tâcher de l'appaiser par de belles paroles.

J O D E L E T.

Vous l'appaiserez mieux avecque des pistoles.

*Fin du premier Acte.*

A C T E



## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

DOM DIEGUE, ALPHONSE.

DOM DIEGUE.

JE ne puis plus loger dans cette Hôtellerie,  
C'est pis qu'un Hôpital, c'est une Gueuserie:  
Je croi que dans l'Enfer on entend moins de  
bruit,

Et qu'on y passe mieux la plus mauvaise nuit.

ALPHONSE.

Je suis moins délicat que vous; mais la Punaise  
M'a pourtant empêché de dormir à mon aise,  
Les Cousins m'ont piqué, les Rats & les Souris  
M'ont passé sur le nez, & j'ai vu des Esprits.

DOM DIEGUE *s'en va.*

Va-t'en vite savoir où Dom Felix demeure,  
Ne pense pas tarder plus d'un demi quart d'heu-  
re,

Toi qui fais quelquefois en un jour six repas.

ALPHONSE.

Quelque pressé qu'il soit, je ne laisserai pas  
De m'humecter un peu contre la sécheresse.

## SCENE II.

JODELET, BEATRIS, ALPHONSE.

J O D E L E T.

**S**I le Ciel t'avoit fait un peu plus pécheresse,  
Que je serois heureux, t'ayant donné mon  
cœur!

Car hélas, malheureux! je suis un peu pécheur.  
Mais me mordant plus fort que pourroit mor-  
dre un Singe,

En me criant vilain, tu foupis tout mon linge:  
Quand je te veux baiser, tu me mets tout en  
sang.

Que ne m'as-tu percé d'un grand couteau le  
flanc,

Plûtôt que de m'avoir d'œillade meurtrière,  
Réduit au triste état de croire que la bière  
(Qu'on dit être un séjour mal sain & cathé-  
reux)

seroit à moi chetif un séjour bien heureux!  
Tu fais que mes tourmens sont tourmens vé-  
ritables,

Et que je t'aime autant que tous les mille dia-  
bles.

B E A T R I S.

Entendrai-je toujours tes discours d'insensé?  
Va te faire panser, si tu te sens blessé;  
Je m'en plaindrai tantôt à Dom Felix ton Maî-  
tre.

A L P H O N S E.

Dom Felix? c'est celui que je cherche peut-  
être;

Je le veux accoster. Monsieur.....

J O D E L E T *arrétant Beatrix, par sa Robe.*

Mais à propos....

B E A -

306 JODELET DUELLISTE,

BÉATRIS *se déharrassant.*

Va, parle à qui te parle, & me laisse en repos.

JODELET.

Peste soit l'importun qui vient troubler la fête!

Que j'aurois grand plaisir à lui rompre la tête!  
Mais il me le rendroit.

ALPHONSE.

Je voudrois bien favois  
Où loge Dom Felix, & quand on le peut voir.

JODELET.

Il loge en sa maison.

ALPHONSE.

En quel lieu?

JODELET.

Dans Toledo.

ALPHONSE.

Je le crois bien ainsi; mais je ne puis sans aide  
Trouver cette maison, car je suis étranger.

JODELET.

Moi, je suis un qui tâche à te faire enrager.

ALPHONSE.

Et quand le peut-on voir?

JODELET.

Alors qu'on le regarde.

ALPHONSE.

Vraiment vous paroissez d'humeur assez gaillarde.

JODELET. *Tandis qu'Alphonse regarde s'il ne voit personne.*

Je serois plus gaillard, si vous étiez plus loin.  
Si j'osois lui donner deux ou trois coups de poing!

ALPHONSE. *Il lui donne un soufflet.*

Personne ne nous voit. Il me prend grande envie

A ce fat le plus grand que j'ai vu de ma vie,  
De donner un soufflet au beau milieu du front.

JODELET.

Vous avez donc dessein de me faire un affront?

AL.

ALPHONSE.

Je m'en raporte à vous.

JODELET.

Moi? je n'en veux rien croire,  
Pour votre conscience & pour ma propre gloire.

ALPHONSE *en s'en allant.*

Nous nous verrons encor, mon Brave.

JODELET *fait réflexion sur les paroles qu'il  
a eues avec Alphonse.*

Et de bon cœur,

Ne commandez-vous rien à votre serviteur?  
Et quand le peut on voir? Alors qu'on le re-  
garde.

Vraiment vous paroissez d'humeur assez gail-  
larde.

Je serois plus gaillard, si vous étiez plus loin.  
Là-dessus il me donne un fort grand coup de  
poing.

C'est ainsi, m'est avis, que s'est passé la chose:  
Mais avoit-il la main toute ouverte, ou bien  
close?

Un coup de poing est plus honnête qu'un sou-  
fflet.

Je m'en veux éclaircir; quoique simple Valet,  
Je suis jaloux d'honneur, autant ou plus qu'un  
autre,

Je suis un vrai démon lorsqu'il y va du nôtre,  
Et lorsque d'un soufflet il m'est venu charger,  
Si ce n'est que j'ai vu qu'il étoit étranger,  
Je n'aurois pas tourné la chose en raillerie;  
Mais pourtant j'étois prêt de me mettre en  
furie,

S'il eût recommencé. Dieu fait tout pour le  
mieux;

Je n'y veux plus penser.

BEATRIS *raillant Jodeler.*

Cet homme est sérieux,  
Et frappe comme un sourd: Pour moi, je te  
conseille,

Puisque si librement il donne sur l'oreille,

De



308 **JODELET DUELLISTE,**  
De ne vivre avec lui qu'avec bien du respect,  
De ne le railler point, de l'avoir pour suspect,  
Alors qu'il sera près de ta chere personne.  
Ma foi bien brusquement sa main un soufflet  
donne,  
Et bien paisiblement ta face le reçoit.  
Pourquoi le raillois-tu, lui qui te caressoit ?  
O mon cher Jodelet, au visage de Dogue,  
Si tu n'avois été dans tes discours trop rogue,  
Ton visage charmant ne seroit pas pollü ;  
Mais tu l'as souhaité, mais tu l'as bien voulu ;  
Et moi qui suis pour toi d'amour si mal traitée,  
J'ai vu par main d'autrui ta face souffletée,  
J'en ai la rage au cœur, j'en ai la larme aux yeux.

**J O D E L E T.**

Tu ne te tairas pas ?

### **S C E N E III.**

**DOM DIEGUE, DOM FELIX,  
JODELET.**

**DOM DIEGUE.**

J'En suis tout glorieux,  
Et me voir avec vous, & dans votre mémoire,  
Est un bon-heur si grand que je ne le puis croire.

**DOM FELIX.**

Je m'acquitterai mal de ce que je vous dois,  
Si je ne vous embrasse une seconde fois ;  
Et je m'e plains de vous, Dom Diegue, ou je  
meure,  
D'avoir hors de chez moi choisi votre demeure ;  
Mais en vous traitant mal, je saurai m'en ven-  
ger.

Va-t'en vite au logis faire tout arranger,  
Dom Diegue est mon Hôte.

COMEDIE. 309

JODELET.

En êtes-vous bien aise?

DOM FELIX.

Ne pense pas ici dire quelque fadaïse.

JODELET.

Je ne dis rien.

DOM FELIX.

Ecoute.

SCENE IV.

DOM DIEGUE, ALPHONSE,  
DOM FELIX, BEATRIS.

DOM DIEGUE.

**A**lphonse, approche-toi,  
J'ai trouvé Dom Felix.

ALPHONSE.

Et j'ai souffleté moi,

Son faquin de Valet.

DOM DIEGUE. *Dom Felix cependant parle à  
Beatris en secret..*

Comment?

ALPHONSE.

Il vouloit rire,

Je l'ai prié cent fois, & cent fois de me dire  
Où loge Dom Felix; il m'a traité de sot.

DOM DIEGUE.

Vois-tu, si Dom Felix m'en dit le moindre mot,  
Je veux qu'on le contente, & qu'on le satisfasse.

ALPHONSE.

Je pourrai bien encor lui retoucher la face.

DOM DIEGUE.

Et moi je pourrai bien, si j'en entens parler,  
Aux dépens de ton dos t'apprendre à quereller.

Je ne puis refuser Dom Felix qui me prie,  
Retourne vite à notre Hôtellerie

Que.

310 **JODELET DUELLISTE,**  
Querir mon équipage, & l'apporter chez lui.  
**BEATRIS** *parlant à Dom Felix.*  
Je vous ai bien cherché, Dom Felix, aujourd'hui.

**DOM FELIX.**  
Et que veux-tu de moi, Beatris?

**BEATRIS.** Ma Maitresse  
Vous veut entretenir pour affaire qui presse.

**DOM FELIX.**  
Et ma belle inhumaine est elle à la maison?

**BEATRIS.**  
Elle vient à l'instant d'aller à l'Oraison.

**DOM FELIX.**  
Elle y va bien en vain, puisqu'alors qu'on la  
prie,

Au lieu de la fléchir, on la met en furie,  
Une plainte l'offense, un soupir lui déplaît,  
Et toute belle, jeune, & parfaite qu'elle est,

**BEATRIS.**  
Ah! mon Dieu, gardez-lui tant de belles fleurettes.

Quant à moi j'y renonce, & j'en ai les mains nettes.

Je ne veux point ouïr les discours d'Amoureux,  
Ils sont en bonne foi malins & dangereux;  
Je péche assez d'ailleurs sans pécher par l'oreille.

A propos de pécher, votre Vuide-bouteille,  
Votre grand Fainéant, votre chien de Valet,  
Enfin ce mal bâti, ce maudit Jodelet,  
Depuis deux ou trois jours m'a prise pour une  
autre.

Je l'aurois bien frotté, si ce n'est qu'il est vôtre:  
Il me trouve à son gré, tout ce que j'ai lui  
plaît,

Mais me plaît-il aussi, le mauffade qu'il est?  
Il m'en faut bien un autre, & d'une autre fabri-  
que,

C'est un beau Marmouset, c'est un bel As de pi-  
que.

C O M E D I E. 311

Il pense quand la nuit il a guitarisé,  
Que j'en ai tout le jour le cœur martirisé;  
A la fin il verra, si vous n'y donnez ordre,  
Que j'égratigne bien, & que je sai bien mordre.  
Il me va tourmentant de ses affections;  
Il me va proposant des fornications;  
Et pour qui me prend-il? ah! par ma foi j'en-  
rage.

Encor s'il me parloit un peu de mariage.  
Dites-lui, bien, Monsieur, qu'il ne soit plus si  
fou.

D O M F E L I X.

Va, chere Beatris, je lui romprai le cou.

B E A T R I S.

Quelques coups suffiront, & quelque répti-  
mande.

D O M F E L I X.

Je l'étrillerai bien.

B E A T R I S.

Le bon Dieu vous le rende.

D O M F E L I X.

Il faut que je vous quitte, excusez un Amant.

D O M D I E G U E.

Vous reviendrez bien-tôt?

D O M F E L I X.

Dans un petit moment.

B E A T R I S

Venez donc vite, sans tant vous faire at-  
tendre;

Ma Maîtresse tantôt me dira pis que pendre.

S C E N E V.

D O M D I E G U E, ALPHONSE.

D O M D I E G U E.

**D**Om Felix ne fait point ce qui m'amene  
ici,

Car j'ai quelque raison de me cacher ainsi.

A L-

312 JODELET DUELLISTE,  
ALPHONSE.

Mais il saura bien-tôt que c'est pour mariage.

DOM DIEGUE.

Si je ne trouve pas mon compte où l'on m'en-  
gage,

Si mon pere a choisi quelque objet odieux,  
Quelque Idole doré qui me choque les yeux,  
Plûtôt que d'épouser un démon domestique,  
(Quoique du procédé le bon homme se pique,)  
On me verra bien-tôt à Madrid de retour.

ALPHONSE.

Un pere qui toujours au bien seul fait l'amour,  
Préfère un parti riche à la plus belle fille.  
Monsieur, n'est-ce pas là Dom Gaspard de Pa-  
dille?

DOM DIEGUE.

Dom Gaspard?

ALPHONSE.

Oui, lui-même.

DOM DIEGUE.

Ha! tu dis vrai, c'est lui,  
Je ne m'attendois pas de le voir aujourd'hui.

## SCENE VI.

DOM GASPARD, DOM DIEGUE,  
DOM ALPHONSE.

DOM GASPARD *parlant à son Valet qui se-  
ra derriere le Théâtre.*

**N**E pense pas tarder long-temps, ou je t'é-  
trangle,  
Après t'avoir donné cent mille coups de fangle.

DOM DIEGUE.

C'est toujours le même homme.

DOM GASPARD.

Hé qu'est ce que je vois?  
Dom Diegue Giron, est-ce vous?

DOM



DOM DIEGUE.

Oui, c'est moi.

DOM GASPARD.

Qui vous amene ici?

DOM DIEGUE.

L'Amour.

DOM GASPARD.

La même chose

Me retient à Toledé, & fera bien-tôt cause  
Que certain Dameret qui me veut supplanter,  
Se sentira du don que j'ai de bien frotter.  
J'aime deux Sœurs.

DOM DIEGUE.

Deux Sœurs à la fois?

DOM GASPARD.

Et fort belles.

Ce doucereux Mignon en aime l'une d'elles,  
Je le souffrirois bien si l'autre étoit pour moi,  
Il faut que chacun vive & travaille pour soi.  
Mais certain Courtisan devant épouser l'autre,

Je vois ainsi qu'en tout il y va bien du nôtre,

Et qu'à ce Courtisan comme à ce Dameret,  
Avec un certain fer plus pointu qu'un fleuret,

Dont vous savez, Cousin, à quel point je m'acquitte,

Il faudra que je fasse enfin prendre la fuite.

Qu'en dites-vous, Cousin?

DOM DIEGUE.

Moi, qu'il n'est rien de tel.

DOM GASPARD.

Je m'en vai pour demain lui dresser un Cartel.

DOM DIEGUE.

Je ne vous quitte point.

DOM GASPARD.

Je ne risque personnel

O

DOM



314 JODELET DUELLISTE,  
DOM DIEGUE.

Et la demeure?

DOM GASPARD.

Elle est par-tout où je m'adonne.

Adieu, jusqu'au soir.

DOM DIEGUE.

Adieu, mon cher Cousin,  
Moderez tant soit peu votre esprit spadassin.

DOM GASPARD *en s'en allant.*

Je ne puis.

DOM DIEGUE.

Le voilà tel qu'il étoit en Flandre,  
Mais avec tout cela vaillant comme Alexan-  
dre.

ALPHONSE.

Et fou comme Roland, quand il couroit les  
champs.

DOM DIEGUE.

Les fous pareils à lui ne sont jamais mé-  
chans.

Il est fort libéral, fort vaillant, fort fidèle:  
S'il avoit un peu plus de bien & de cervelle,  
Comme il est mon parent....

## SCENE VII.

LUCIE, BEATRIS, D. DIEGUE, AL-  
PHONSE.

*Lucie paroit sur le Théâtre, menée par un homme,  
& suivie de Beatris.*

LUCIE.

**E**T ce chien de Cocher?

BEATRIS.

Il ne se trouve point, je le viens de cher-  
cher;

Cet

Cet yvrogne est sans doute allé boire chopine.

D O M D I E G U E.

Alphonse, qu'elle est belle! & qu'elle a bonne mine!

L U C I E.

Et ce coquin me met ainsi sur le pavé?

B E A T R I S.

Je n'ai pas eu le temps de dire un pauvre

Avé,

Je l'ai cherché cent fois à l'entour de l'Eglise.

D O M D I E G U E.

Mon Dieu, si c'étoit-là celle qu'on m'a promise,

Que je serois heureux!

A L P H O N S E.

Allez voir, que fait-on?  
Et puisque ce Soleil n'a point de Phaëton,  
Allez vous présenter, & la menez chez elle.

D O M D I E G U E.

Et toi tâche à savoir le nom de cette belle.

A L P H O N S E.

Je le saurai bien tôt.

DOM DIEGUE, *Tandis qu'Alphonse entretient l'homme de Lucie.*

Madame, un Etranger

Peut-il vous demander sans se mettre en danger

D'être trop téméraire, ou de trop entreprendre,

L'honneur de vous mener où vous voulez vous rendre?

Je reconnois assez ne le mériter pas,  
A bien considerer le prix de vos appas.

L U C I E.

J'accepterois, Monsieur, la faveur présentée,  
Si je croyois l'avoir tant soit peu méritée,  
Et pour cette raison, j'ose vous avertir,

316. JODEL ET DUELLISTE,  
Que vous êtes un peu trop prompt à vous  
offrir.

DOM DIEGUE.

J'ai tort, je le confesse, & cette offre est pe-  
tite,

A la considerer selon votre mérite.

Mais qui peut vous offrir ce que vous méri-  
tez,

Et vous faire ici bas des libéralitez,

A vous en qui le Ciel prodigement assem-  
ble

Les plus riches trésors qu'on puisse voir en-  
semble,

Une mine celeste, un esprit sans pareil,

Un adorable corps aussi beau qu'un Soleil?

Madrid ne fera plus gloire de ses Coquettes,

Toledo seulement a des beautez parfaites,

Et je trouve à Toledo, & dès le premier  
jour,

Ce que je n'ai jamais pû trouver à la Cour.

LUCIE.

A ces riches discours qui pourroient me con-  
fondre,

Il me faudroit beaucoup de temps pour y ré-  
pondre.

A Toledo on n'a pas l'esprit assez présent.

Vous vous donnez à moi, c'est un riche pré-  
sent,

Dont vous devez, Monsieur, vous rendre un  
peu plus chiche.

Je ne veux point de vous, car je serois trop  
riche;

Et vous qui vous donnez si témérairement,

Sachez que vous seriez traité cruellement,

Et que vous ne savez pas bien ce que vous  
faites.

DOM DIEGUE.

Je fais ce que je fais, je fais ce que vous êtes,  
Je fais qu'en vous voyant je trouve dans vos

yeux

Un

C O M E D I E. 317

Un plaisir approchant de la gloire des Cieux ;  
Mais hélas ! je ne sai si cette gloire offerte,  
Doit être mon salut, ou doit être ma perte.

L U C I E.

Et moi je sai fort bien qu'un homme de la  
Cour,

Meint fort facilement qu'il va mourir d'amour.

B E A T R I S.

J'ai trouvé le Cocher, il étoit dans la place.

L U C I E.

Ha ! vraiment, ce coquin mérite qu'on le  
chasse.

B E A T R I S.

Ce sera fort bien fait, car ce n'est qu'un  
vaurien.

L U C I E.

Cupidon vous assiste, & vous fasse du bien !  
Adieu, mon Cavalier.

D O M D I E G U E.

O Dieu, qu'elle est aimable !  
Et que je suis, Alphonse, un Amant misé-  
rable,

Si celle que je viens en ces lieux épouser,  
N'est pas cette beauté qui vient de m'em-  
braser !

A L P H O N S E.

Et que donnerez-vous pour ce bonheur ex-  
trême ?

D O M D I E G U E.

Je donne tout mon bien, je me donne moi-  
même.

A L P H O N S E.

Résouillez-vous donc, car le pere qu'elle a  
s'appelle (m'a t-on dit) Dom Pedro d'Avila.

D O M D I E G U E.

Est-il possible, Alphonse ? Et son nom est He-  
lene ?

A L P H O N S E.

Pour cela je l'ignore.

318 JODELET DUELLISTE,  
DOM DIEGUE.

Ah! tu me mets en peine,  
Cette beauté sera peut-être quelque Sœur;  
Et cependant, Alphonse, elle regne en mon  
cœur,

Et de telle façon, que si ce n'est point elle,  
Pour être bon Amant, je serai fils rebelle.

Ces beaux yeux dessus moi tout à coup écla-  
tans,

M'ont ébloui, blessé, conquis en même  
tems;

Elle n'a dessus moi décoché qu'une œillade,  
Et je m'en meurs, Alphonse, au moins j'en  
suis malade

D'un mal si dangereux, que je serois mari,  
Dût-il causer ma mort, si j'en étois guéri.

Adorable beauté, pourquoi vous ai-je vuë,  
Si je n'aurai de vous seulement que la vuë?

Helas! vous avoir vuë, & ne vous avoir pas,  
C'est bien assurément avoir vû son trépas.

Que je te trouve froid dans ton morne silen-  
ce!

Prends pitié de mon mal & de sa violence,  
Tiens-moi quelques discours qui puissent  
m'alléger;

Car ne me dire rien, c'est me faire enrager.  
As-tu jamais rien vû qui soit approchant d'elle?

Dis-moi, serai-je heureux? sera-t-elle cruel-  
le?

As-tu vû dans ses yeux reluire quelque es-  
poir?

Ne la verrai-je plus? la pourrai-je encor  
voir?

Tu ne me répons rien.

A L P H O N S E.

Que vous pourrois-je dire?  
Je n'ai rien là dessus à faire qu'à m'en rire,  
Si vous le permettez; car a-t-on jamais vû.

U



Un homme comme vous d'entendement pour-  
 vû,  
 Voir, parler, saluer, aimer presque à même  
 heure,  
 Injurier la mort, qui trop long-temps de-  
 meure,  
 Exagerer ses maux en termes désolés,  
 Et cela sans savoir à qui vous en voulez ?  
 Cependant vous savez que votre mariage.. .

D O M. D I E G U E.

Tais-toi, me voyant fou, tu veux faire le  
 sage :

Je ne veux pas savoir si j'ai tort ou raison,  
 Je ne veux que savoir si tu fais sa maison.  
 Je suis atteint d'un mal que le remede em-  
 pire :

Je vois bien le meilleur, mais je choisis le  
 pire.

Sache, si je fais mal, que je le fais fort  
 bien :

Suis donc mes sentimens, & ne me dis plus  
 rien.

Sais-tu bien sa maison ?

A L P H O N S E.

C'est dans la grande place.

D O M. D I E G U E.

Bon, Dom Felix y loge; il faut que je t'em-  
 brasse.

Vois tu bien mon habit ?

A L P H O N S E.

Fort bien.

D O M. D I E G U E.

Il est à toi.

A L P H O N S E.

Oui, mais vous l'userez devant qu'il soit sur  
 moi.

D O M. D I E G U E.

Je te le donnerai dès demain, ou je meure.  
 Mene-moi donc bien vite où mon Ange de-  
 meure,



320 **JODELÉ DUPELLISTE,**  
Afin qu'à ses genoux j'aie lui confirmer  
Que je n'ai pu la voir, sans aussi-tôt l'aimer.  
Mais hélas! j'ai bien peur que quelque sœur  
    moins belle,  
Ne me vienne tantôt recevoir au lieu d'elle,  
Mais certes, si je suis malheureux à ce point,  
Dom Diego Giron ne se mariera point.

*Fin du second Acte.*



**ACTE**



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

JODELET *seul.*

**L'**Honneur, ô Jodelet, est un Tresor bien cher!

Il faut, ô Jodelet, aujourd'hui bien chercher  
Celui qui t'a fait niche avecque tant d'audace,  
Et d'une seule main couvert toute ta face.

Téméraire étranger, où te cacheras-tu?

Qui te peut dérober à Jodelet battu?

Jodelet, un demon irréconciliable,

Alors que l'on lui fait quelque affront repro-  
chable.

Encor si coup de poing étoit le coup donné,  
Mais las! c'est un soufflet, & des mieux  
asséné;

Et Beatrix l'a vû, Beatrix la Coquette,  
Qui l'aura publié bien mieux qu'une Trom-  
pette.

Mais tous ceux qui sauront que je suis ou-  
tragé,

Sauront en peu de tems que je suis bien  
vengé

*Alphonse est derrière qui l'écoute.*

Si je te puis trouver, étranger téméraire,

Ecoute en peu de mots ce que je te veux  
faire:

Je te veux...

## SCENE II.

ALPHONSE, JODELET.

ALPHONSE *le surprenant.*

Quoi?

JODELET.

Ho, ho, cher ami, c'est donc vous ?  
Je viens de préparer une chambre chez nous  
Au Seigneur Dom Diegue ; au reste, notre  
frere,

Nous vous obligerons par notre bonne chere  
A faire plus de cas du pauvre Jodelet.

ALPHONSE.

Je suis au desespoir de ce maudit soufflet,  
Mais aussi vous deviez en charité me dire...

JODELET.

Mon Dieu, n'en parlons plus, ce n'étoit que  
pour rire.

Quant à moi, des amis je veux tout endu-  
rer.

ALPHONSE.

Voilà mon Maître, adieu.

JODELET.

Ma foi sans differer

Je devois lui donner un peu sur les oreilles ;  
Nous étions seul à seul avec armes pareilles.  
Foin, la pitié me prend toujours mal à pro-  
pos.

Je veux être cruel & lui casser les os,  
Et que dès aujourd'hui, par ce Cartel il fache  
Que je me sai venger alors que l'on me fâche.  
Je le trouverai bien.

SCE-

## SCENE III.

DOM DIEGUE, ALPHONSE.

DOM DIEGUE.

**A**Lphonse, je suis mort.  
 Ma foi j'avois raison de me presser si fort,  
 Le cœur me le disoit; celle que j'avois vuë,  
 Qui parut à mes yeux de tant d'attraits pour-  
 vuë,  
 Te le dirai-je, Alphonse, elle n'est pas pour  
 nous;  
 Dom Felix plus heureux, doit être son E-  
 poux.  
 Et moi venant chercher une femme à Toledé,  
 J'y trouve mon malheur, & malheur sans  
 remede:  
 Car n'ayant pas Lucie (elle s'appelle ainsi)  
 Il faudra bien se battre, ou l'enlever d'ici.  
 Sa Soeur Helene est belle, elle est riche, elle  
 est sage:  
 Mais l'aimable Lucie a mon cœur pour par-  
 tage;  
 Et je veux que sa Soeur la surpasse en beauté,  
 Elle gagne sur elle au moins de primauté.  
 Enfin je veux par force, ou bien par strata-  
 gême,  
 Oter à Dom Felix sa Maîtresse que j'aime;  
 Et n'est Prince, Parent, Ami ni Confesseur,  
 Conseil, force, prison, justice, crainte,  
 honneur,  
 Qui me puisse empêcher au péril de la vie,  
 De répandre du sang pour l'amour de Lucie.  
 Devant que Dom Felix la tienne entre ses  
 bras,  
 Je lui vas susciter un étrange embarras:

324 JODELET DUELLISTE,  
Tu connois mon Cousin D. Gaspard de Pa-  
dille,

Tu fais comme il se bat, & pour une vetille.  
Dom Felix lui déplaît, & j'ai sù qu'aujourd'hui

Dom Gaspard est allé le quereller chez lui,  
Et je me trompe fort, ou c'est par jalousie,  
Car le brave à la fois sert Helene & Lucie;  
Aussi feroit-il tort à sa rare valeur,  
S'il n'aimoit à la fois & l'une & l'autre Sœur.  
Je voudrois de bon cœur qu'il pût en avoir  
une,

Car sa valeur mérite une bonne fortune.  
De la Maison qu'il est si son aîné mourroit,  
Il obligeroit fort celle qu'il choisiroit.

A L P H O N S E.

La ruse quelquefois sert plus que le courage.

D O M D I E G U E.

Tu dis vrai; mais Alphonse, il faut donc  
faire rage,

Il faut tromper parens, beau-pere, épouse,  
amis,

Aussi-bien pour regner tous crimes sont per-  
mis;

Et moi je me tiendrai, si j'obtiens cette Fille,  
Plus grand Roi que celui qui regne en la Cas-  
tille.

A L P H O N S E.

N'êtes vous pas d'avis de changer de maison?

Car le desobliger par une trahison,

Et demeurer chez lui, ce seroit être buse.

D O M D I E G U E.

Je t'entens, je m'en vai lui trouver quelque  
excuse

Pour quitter son logis : mais changeons de  
discours,

Le voici. D. Felix, comment vont vos a-  
mours?

S C E.

## SCENE IV.

DOM FELIX, DOM DIEGUE,  
ALPHONSE.

DOM FELIX.

ELles vont, cher ami, même train que  
les vôtres.

DOM DIEGUE.

On vous a donc appris tout le secret des nô-  
tres?

DOM FELIX.

Et que nous épousons deux Sœurs en même  
jour,

Qu'on appelle à bon droit deux miracles d'a-  
mour.

Ha! que j'éprouverois la fortune prospere,  
Mon plus fidèle ami devenant mon beau-  
frere,

Si je ne me voyois cruellement traité  
Par ce divin objet dont je suis enchanté!  
Notre fortune ici devoit être semblable;  
Mais vous êtes heureux, & je suis miséra-  
ble:

Et quoique nous devions épouser les deux  
Sœurs,

Nous ne goûterons pas de pareilles douceurs.  
Vous trouvez un esprit en la parfaite Helene  
A ne donner jamais au vôtre aucune peine.  
Dans celui de sa Sœur, violent & léger,  
J'en rencontre un très-propre à me faire en-  
rager.

On n'attendoit que vous pour notre maria-  
ge.

Je me croyois au port, à couvert de l'orage;  
Mais depuis quatre jours il s'en est élevé  
Un, dont je ne suis pas encor si bien sauvé,



326 **JODELET DUELLISTE,**

Que je n'en aye encor l'esprit rempli de  
crainte.

J'ai servi quelque tems sans reserve & sans  
feinte,

(Devant que ma Lucie eût envahi mon  
cœur)

Une fille de qui la complaisante humeur,  
La beauté de la taille & celle du visage,  
M'ont fait prendre quasi le nom d'Amant  
volage :

Mais tous ces grands appas se rencontrant  
sans bien,

Et n'étant pas un homme à me donner pour  
rien,

Ma Lucie aisément m'a fait être infidelle.

Depuis peu ma jalouse en ayant eu nouvelle,  
Et publiant par-tout qu'elle est grosse de  
moi,

Et que je ne puis plus disposer de ma foi,  
Elle a fait si beau bruit que ma belle Lucie  
Veut être là-dessus pleinement éclaircie.

Deux mille écus promis ont fait cesser ces  
bruits,

Pour lesquels j'ai passé de très-mauvaises  
nuits,

Mais pourtant la cruelle est encore à se ren-  
dre ;

Et c'est ce que tantôt m'étoit venue appren-  
dre

Une femme en secret, quand je vous ai  
quitté.

Vous m'avez pardonné cette incivilité ;

Car vous savez assez qu'un homme quand il  
aime,

Est esclave & n'est plus le maître de soi-mê-  
me.

Cet avis n'étoit pas pour être négligé,

Me venant d'une main qui m'a tant obligé,  
De la parfaite Helene, une fille obligeante,

**Autant**

Autant que quelquefois sa Sœur est outragante,

D'un esprit orgueilleux, d'un esprit contes-  
tant,

Mais avec ses défauts que j'adore pourtant.

Si la douceur d'Hélène étoit communicable,

Ou si Lucie étoit d'un esprit plus traitable,

Que je serois heureux, & que vous le ferez

Avec cette beauté que vous épouserez!

Il n'en fut jamais une aussi sage à Toledé:

C'est d'elle qu'en mon mal j'espère du reme-  
de,

C'est d'elle que j'ai fû, cher Ami, que c'est  
vous

Que depuis si long-tems elle attend pour E-  
poux.

Au reste sa vertu cede à votre mérite,

Quand on parle de vous elle est toute inter-  
dite.

D O M D I E G U E.

Ne me cajolez point d'un si beau coup de  
trait,

Car je n'y visois pas alors que je l'ai fait.

D O M F E L I X.

Quoi, vous repentez-vous d'une telle con-  
quête?

D O M D I E G U E.

Pour moi le mariage est une triste fête,

Et je serois fâché de voir pour notre amour

Périr une pauvrete, & dès le premier jour,

Je suis ici venu pour en faire une femme,

Et non pour lui porter le desordre dans l'a-  
me.

C'est vous, quand vous aimez, qui mettez  
tout en feu.

D O M F E L I X.

Lucie & ses dédains le témoignent bien  
peu.

D O M D I E G U E.

Puisque vous l'épousez, vous l'avez bien éprise.

D O M

328 JOUËT DUELLISTE,

DOM FÉLIX.

J'ai peur l'avoir courue, & qu'un autre l'ait  
prise;

Car aujourd'hui sa Sœur m'a dit qu'assuré-  
ment,

Quelque chose pour moi la change étrange-  
ment,

Et que bien à regret ce superbe courage,  
(Qui ne veut point d'un bien qu'un autre lui  
partage.)

Se résout à la fin de m'admettre en son  
cœur,

Mais à condition que son père & sa sœur  
Sauront la vérité de cette Dorothee.

Voici d'heure tantôt entre nous arrêtée,

Que je dois faire voir à Pedro d'Avila

Cette Fille, & de plus certain Oncle qu'el-  
le a,

Qui l'a toujours nourrie, & qui lui sert de  
Père.

Il est nécessaire, & parce qu'il espère  
Que s'il me rend content, je le régalerai,

Cet homme ne dira que ce que je voudrai.

Encor que Gentilhomme, il a l'ame vénale,

En lui toute action qui profite est loyale;

Et sans son avarice, assurément je croi

Que sa Nièce eût bien pû se défendre de  
moi.

Voilà, mon cher ami, l'état de mon affaire,  
Où j'ai d'abord trouvé le vent assez contrai-  
re;

Mais j'espère bien tôt, dans un port assuré,  
Partager avec vous un trésor désiré.

J'espère en votre esprit, dont je connois l'a-  
dresse,

Il pourra m'adoucir celui de ma tigresse.  
Lors que vous la verrez, tâchez de l'obliger

A ne se plaire plus à me faire enrager.  
Allons-y de ce pas; aussi bien votre Helene,

(Qui

Qui s'inquiete fort pour certaine migraine

Qui vous a pris tantôt) m'a prié mille fois  
De vous y remener lorsque je vous verrois.

Ne faites pas languir plus long tems une A-  
mante,

Qui témoigne pour vous une ardeur vio-  
lente.

D O M D I E G U E.

Allons, je suis à vous dans un petit moment.  
Alphonse, va querir mes Lettres prompte-  
ment,

Et songe à...

A L P H O N S E.

J'entens bien.

D O M F E L I X.

J'aperçois ce me semble  
Notre futur beau-pere, & ses filles ensem-  
ble.

Allons le recevoir, ils viennent droit à nous.

S C E N E V.

D. PEDRO, D. FELIX, HELENE,  
D. DIEGUE, LUCIE.

D O M P E D R O. *il sort de sa maison avec ses  
Filles.*

B O N jour, mes chers enfans, je m'en al-  
lois chez vous.

Voici l'heure tantôt entre nous arrêtée;  
Vous plaît-il pas aller chez cette Dorothée?

D O M F E L I X.

Monsieur, quelque envieux, infame & sans  
honneur,

(Pour me priver d'un bien dont dépend mon  
bonheur)

330 JODELET DUELLESTE,  
A fait courir ces bruits contre ma renommée.

DOM PEDRO.

Je vai toujours devant; Vous & ma fille aînée  
Me suivrez en Carosse; étant comme je  
suis,

Gouteux sur mes vieux jours, je marche  
quand je puis;

Quoique vieil animal, je ne suis pas si rosse,  
Que je ne puisse bien me passer de Carosse.  
Vous autres jeunes gens, si vous aviez mar-  
ché,

Vous croiriez contre vous avoir fait un péché.  
Avecque mon bâton je vai fort à mon aise,  
Il me sert de Cheval, de Carosse & de  
Chaise.

*Parlant à Dom Diegue.*

Monfieur, nous ne ferons qu'aller & revenir:  
Vous aurez cependant, pour vous entretenir,  
Cette friponne là, ma cadette Lucie.

HELENE.

Il est plus à propos qu'il soit de la partie.

DOM DIEGUE.

Vous me dispenserez, nous avons elle & moi  
Quelque chose à vuidier.

HELENE.

Elle & vous? & pourquoi?  
Je ne vous puis souffrir ainsi seul avec elle.

LUCIE.

Quoi, jalouse de moi! la fantaisie est belle.  
Et d'où vous vient, ma Sœur, cette gentille  
humeur?

HELENE.

De la vôtre, Coquette.

LUCIE.

Ho, ho, ma bonne Sœur,  
Vous me voulez du mal.

HELENE.

Et vous, dont je m'étonne,  
Vous voulez trop de bien à certaine per-  
sonne.

L U



LUCIE.

Si je lui veux du bien, vous en étonnez-vous ?

Dois-je haïr celui qui sera votre Epoux ?

HELENE.

Devez-vous essayer qu'il devienne le vôtre ?

LUCIE.

Je ne cours pas ainsi sur le marché d'un autre.

Et puis, je connois bien que j'y perdrois mes pas.

Vous le courez trop fort, pour ne l'attraper pas.

HELENE.

Vous ne fûtes jamais qu'indiscrete & piquante.

LUCIE.

Je ne serai jamais que votre humble servante.

HELENE.

Vous devriez donc avoir pour moi plus de respect.

LUCIE.

Monsieur, vous devroit donc être un peu moins suspect.

HELENE.

Je crains un Courtisan, autant qu'une Coquette.

LUCIE.

Ne craignez rien, ma sœur, d'une pauvre cadette,

Monsieur a trop d'esprit pour vous manquer de foi :

Vous, & cent mille écus, valez bien mieux que moi.

HELENE.

Je ne puis donc à moins vous être comparable.

LUCIE.

Vous dites vrai, ma sœur, je suis toute adorable ;

Et si vous ne prenez bien garde à votre Amant,

Je



332 JODELET DUELLISTE,  
Je vous le ravirai d'un regard seulement.

HELENE.

Vous le voudriez bien, si vous le pouviez  
faire;

Mais vos discours piquans commencent à dé-  
plaître.

Vous viendrez avec nous, Monsieur, si vous  
m'aimez;

Ou bien, tous mes soupçons seront trop con-  
firmez.

DOM DIEGUE.

Je vous veux obéir, mais ce soupçon m'of-  
fense,

Et D. Felix fait bien quelle est mon inno-  
cence.

HELENE.

Dom Felix, vous avez ici même intérêt.

DOM FELIX.

Ha! Madame, je fais la chose comme elle est,  
Le Seigneur Dom Diegue est un autre moi-  
même:

S'il a voulu parler à la Beauté que j'aime,  
Qui depuis ces faux bruits qui m'ont assas-  
siné,

Me fait souffrir des maux, comme en souffre  
un damné,

Ce n'est qu'en ma faveur, ce n'est qu'à ma  
prière.

Il connoît la rigueur de cette beauté fiere;  
Il sait que depuis peu son malheureux Amant,  
(Qui se tiendroit heureux d'un regard seule-  
ment)

Réduit au desespoir de la voir si cruelle,  
A quasi fait dessein de mourir devant elle.

LUCAS.  
Vous seriez, Dom Felix, un peu trop inhu-  
main;

Je ne mérite pas un si beau coup de main.

Si vous vouliez pourtant faire cette prouesse,  
Moi, qui n'ai pas encor vû d'homme qui se  
blesse, Vous

Vous ne me verriez plus douter de votre foi ;  
 Mais nous perdriens trop , & Dorothee , &  
 moi ,  
 Et Messieurs vos Enfans demeureroient sans  
 Pere.

DOM FELIX.

Dois-je mourir d'amour pour qui me deses-  
 pere ?

LUCIE.

Dois-je mourir d'amour devant que savoir  
 bien ,  
 Si Dorothee est sage , & vous homme de  
 bien ?

HELENE.

Ah ! Seigneur Dom Felix , c'est se rompre la  
 tête ;

Vous ne connoissez pas cette méchante bête ;  
 Si vous vous arrêtez à ce qu'elle dira ,  
 Mon pauvre Dom Felix , l'esprit vous tour-  
 nera.

Apprenez qu'aujourd'hui son Démon la pos-  
 sède ,

Et quand ce mal lui prend , qu'il n'est point  
 dans Toledé

D'homme assez patient pour ne point enrager.

LUCIE.

Laissez-moi donc ici pour fuir ce danger ,  
 Et courez vite ment où Dom Felix vous mene ,  
 Mon pere vous attend , que vous mettez en  
 peine.

Allez , ma chere soeur , allez vérifier  
 Si ce beau Gentilhomme est bon à marier.

HELENE.

Ce n'est pas tant pour vous que je prens cet-  
 te peine ,  
 Que pour lui.

LUCIE.

Mais plutôt , ma bonne Soeur Helene ,  
 Ce n'est pas tant pour lui , ni pour moi , que  
 pour vous ,

Que

334 JODELET DUELLISTE,  
Que vous desirez tant de le voir mon Epoux.  
Mais vous ne songez pas que vous faites at-  
tendre

Mon pere...

HELENE.

Et le Carosse ?

DOM FELIX.

Il nous doit venir prendre

Au détour de la ruë.

HELENE.

Allons-y viteement.

DOM FELIX.

Adieu, belle inhumaine.

LUCIE.

Adieu, parfait Amant.

LUCIE seule.

Nous voyons bien pourquoi, Madame la ja-  
louse,

Vous souhaitez si fort que Dom Felix m'é-  
pouse :

C'est pour vous assurer votre futur Epoux,  
Dont vous voyez les vœux ne s'adresser qu'à  
nous.

Ah ! je ne vois que trop par son morne silence,  
Qu'à vous voir seulement il se fait violence ;  
Au lieu que par les yeux attachez sur les  
miens,

Je voi qu'assûrement il est dans mes liens.  
Mais hélas ! il me tient d'une crainte aussi forte ;  
S'il m'aime avec excès, je l'aime de la sorte ;  
Mais s'il n'est pas à moi, personne ne m'aura.  
Mon pere là-dessus fasse ce qu'il pourra,  
Dom Felix là-dessus remuë & ciel & terre,  
Et ma Soeur avec eux me dénonce la guerre,  
Si je n'ai Dom Diegue à la barbe d'eux tous,  
Je veux bien n'épouser jamais qu'un vieil ja-  
loux.

Beatrix.

*Haussant sa voix.*

SCE

SCENE IV.

BEATRIS, LUCIE.

BEATRIS.

**M**E voici, Madame.

LUCIE.

Ecoute, j'aime,

Et pour te dire vrai, j'aime plus que moi-même

Ce jeune Cavalier qu'on destine à ma sœur;  
Et je me trompe fort, ou je regne en son cœur.

Au premier Carrefour va louer une Chaise:  
De ceci, Beatris, il faut que l'on se taise;  
Tout mon bonheur dépend aujourd'hui du secret,

Et des inventions de ton esprit discret.

Cours après Dom Diegue, il est avec Helene,

Et que ton bel esprit adroitement le mène  
Devant les Jacobins, où je me trouverai.  
Déguise bien ta voix.

BEATRIS.

Le mieux que je pourrai.

LUCIE.

Va donc querir mon Voile, & te cache d'un autre.

BEATRIS.

Si vous changiez de robe? on connoitra la vôtre.

LUCIE.

Ma chaise empêchera qu'on ne la puisse voir,  
Et le bon Dom Pedro, comme tu peux savoir,

Au-delà de son nez, ne voit rien sans lunettes;

336 JODFLET DUELLISTE,  
Il aura grand besoin d'en avoir de bien net-  
tes,  
Pour voir clair dans l'affaire où je le vai  
brouiller  
Avecque Dom Felix. Allons nous habiller.  
J'ai des Lettres à prendre au fond de ma  
Cassette,  
Viens vite me l'ouvrir; mais sur-tout sois  
secrète.

*Fin du troisième Acte.*



ACTE





## A C T E I V.

## S C E N E P R E M I E R E.

B E A T R I S , L U C I E.

B E A T R I S.

**E**N déguisant ma voix , corrompant mon langage ,  
 Et m'acquittant enfin fort bien du personnage ,  
 J'ai très-adroitement , mais non sans quelque peur ,  
 Accoste Dom Diegue auprès de votre Sœur ;  
 Et puis je l'ai conduit où vous devez vous rendre.  
 Ce qui s'en est suivi , vous pouvez me l'apprendre.

L U C I E.

Ah ! chere Beatris , que tout est bien allé !  
 Et que j'ai doctement à mon pere parlé !  
 J'avois honte pourtant , bien assise à mon aise ,  
 De le souffrir debout à côté de ma chaise.  
 J'ai fait croire au Vieillard tout ce que j'ai voulu ,  
 Je ne me vis jamais l'esprit si résolu.  
 Il croit assurément que je suis Dorothee ,  
 Que celle qu'il a vûe est personne apostée  
 Que Dom Felix a fait parler pour de l'argent ,  
 Qu'en cela l'on lui fait un affront outrageant.  
 Enfin j'ai fait si bien avec mon beau langage ,  
 Que peut-être il rompra tantôt mon mariage.

P

Je



338 JODELET DUELLISTE,  
 Je l'entendois disant, en se mordant les doigts,  
 Dom Felix veut avoir deux femmes à la fois!  
 Et que l'une des deux soit ma fille Lucie!  
 Ha! vraiment l'alliance étoit fort bien choisie.  
 Ah! j'empêcherai bien qu'on se moque de moi,  
 Impudent, affronteur, sans honneur, & sans  
 foi.  
 Enfin je l'ai laissé pester tout à son aise,  
 Et suis vite venuë au grand train dans ma  
 Chaise,  
 Tout droit au rendez - vous que je t'avois  
 donné,  
 Où très-adroitement tu l'avois amené.  
 Mais j'appeçois venir le Vieillard qui rumine;  
 Allons quitter le Voile, & faisons bonne mi-  
 ne.

S C E N E II.

DOM PEDRO *seul.*

**L'**On me faisoit fort bien passer pour un  
 Oison;  
 Et ma fille Lucie a fort bonne raison  
 De n'avoir pas donné la main à la volée.  
 Il faut qu'elle ait été du Ciel bien conseillée;  
 Et si son mariage on eût précipité,  
 Le gentil embarras où cela m'eût jetté!  
 Quoi, ma fille eût passé pour la seconde femme  
 Du brave Dom Felix? peste soit de l'infame!  
 Il vouloit donc avoir (voyez la trahison)  
 Une femme à la Ville, & l'autre à la maison?  
 Ah! ma fille, approchez, votre fortune est  
 belle,  
 Nous devons au Seigneur une belle chan-  
 delle;  
 Et pour remercier votre Epoux prétendu,  
 Supplier le bon Dieu qu'il soit bien tôt pendu.  
 Vraiment il nous jouoit un tour de galant  
 homme;  
 Mais

Mais il devoit avoir sa dispense de Rome.  
 Au reste gardez - vous de le plus regarder,  
 C'est un esprit malin dont il se faut garder.

## S C E N E III.

LUCIE, DOM PEDRO.

LUCIE.

Q'avez - vous donc, Monsieur, qui vous  
 met en colere ?

DOM PEDRO.

J'ai les ressentimens que doit avoir un pere  
 Qui pense être pourvû d'un Gendre homme de  
 bien.

LUCIE.

Quoi ! notre Dom Felix . . .

DOM PEDRO.

Dom Felix ne vaut rien.

Je suis donc allé voir tantôt sa Dorothee,  
 Que pour vous affronter il avoit apostée ;  
 Elle a joué son jeu comme il a désiré,  
 Et l'a joué si bien, que même j'ai pleuré  
 Quand j'ai vû quelques pleurs couler sur son vi-  
 sage.

Enfin je croirois bien que cette fille est sage,  
 Qu'entr'elle & Dom Felix il nes'est rien passé  
 Dont Dieu ni le Prochain en puisse être of-  
 fensé :

Mais le Drôle qu'il est, nous donnoit bien le  
 change.

Ecoutez, je vous prie, une malice étrange.  
 Comme je revenois de lui fort satisfait,  
 ( Et, 'en avois assez de sujet en effet )  
 Certaine Dame en Chaise, & la face voilée,  
 M'a dit en peu de mots, d'une voix désolée ;  
 Monsieur, on vous affronte aussi bien comme  
 moi,

Et Dom Felix ne peut, sans violer sa foi,

340 JODELET DUELLISTE,  
Contracter, moi vivante, un second mariage.  
Deux enfans en pourront porter bon té-  
moignage

Devant l'Official, que je veux implorer.  
Elle s'est là dessus bien fort mis à pleurer;  
Et moi d'autre côté bien fort mis en colere.  
Le malheureux métier, que d'être pere ou  
mere :

Et qu'on est assuré, quand on a des enfans,  
De ne manquer jamais de soucis bien cuisans !  
Or pour vous achever l'histoire commencée,  
Cette Invisible, après mainte larme versée,  
Comme je la quittois, lassé de son caquer,  
Ma mis entre les mains je ne sai quel paquet  
De missives d'amour.

LUCIE.

Quoi que ma sœur en die,  
Je n'ai donc pas mal fait de m'être refroidie,  
Et d'avoir attendu la fin de ces bruits-là.  
Elle dit que j'ai tort, mais c'est elle qui l'a,  
D'avoir fait avec moi trop de la Sœur aînée,  
Et d'avoir trop pressé ce gentil Hymenée.  
Le cœur me disoit bien . . . .

ALPHONSE vient à l'étourdie.

Mon sieur, je suis pressé,  
Mon Maître n'a-t-il pas tantôt ici passé ?  
J'ai des Lettres pour lui de son pere ; & me  
semble,  
Qu'il vous écrit aussi ; mais j'ai tout mis en-  
semble,  
Et ne puis débrouiller... Ha, bon, bon, la voilà.  
Je reviendrai tantôt pour la Réponse.

DOM PEDRO.

Hola,

Vous vous trompez, Ami ; mais il ne peut  
m'entendre :  
Jamais les étourdis ne font que se méprendre.  
Cette Lettre est de femme, & sent bien son  
poulet.

Que

Que j'épousterois bien là-dessus un Valet !  
 Mais je la veux garder , attendant qu'il re-  
 vienne ,

Et sans faire de bruit , lui demander la mienne.

L U C I E.

Ouvrez la , que fait-on ?

D O M P E D R O.

Ouvrons , je le veux bien ;  
 Cela nous peut servir , & ne peut nuire à rien.

L U C I E.

A qui s'adresse-t-elle ?

D O M P E D R O.

A Dom Diegue même.

L U C I E.

Sans doute elle sera de quelqu'une qu'il aime.

D O M P E D R O.

Dom Diegue en cela suit l'ordre de la Cour ;  
 On n'est pas Courtisan quand on est sans  
 amour ;

Mais sans y recueillir , bien souvent l'on y  
 sème ,

Et sans y mettre à mal toutes celles qu'on aime.

Les sottes seulement favorisent leurs vœux ,

Mais les sages aussi se gardent fort bien d'eux ;

Ils soupirent souvent pour qui leur fait la  
 mouë ,

Et de plusieurs beautez qu'ils coucheront en  
 jouë ,

Ils n'en blessent souvent pas une , les méchans.

Cependant les maisons , les bois , les prez , les  
 champs ,

Se changent bien souvent en de vieux Points de  
 Gènes ;

Les affreux Créanciers font sauter les Domai-  
 nes ;

Et puis ces beaux Messieurs protestent sur leur  
 foi ,

Qu'ils se sont ruinez au service du Roi.

Je ferois là-dessus une longue satyre ,

342 **JODELET DUELLISTE,**  
Mais les Vieillards , dit-on , ne font rien que  
médire.

Je ne dis donc plus rien , ça , lisons ce Poulet,  
Et le recachetons , pour le rendre au Valet.

## L E T T R E.

**M**ON CHER EPOUX,

*Vous avez déjà mis quinze jours en un voyage  
pour lequel vous ne m'en aviez demandé que huit.  
Cela me met en une extrême peine; & notre petit  
Janot qui vous demande & qui vous cherche depuis  
le matin jusques au soir , se désespere de ne voir  
plus son Papa. Revenez donc vite, si vous  
voulez le retrouver en vie , & cessez par votre ab-  
sence de faire mourir mille fois le jour votre fidelle  
Dorothée.*

DOM PEDRO.

Quoi , bons Dieux , Dorothée à Dom Diegue  
aussi,

Dorothée à Madrid , & Dorothée ici,  
Et Dorothée en Chambre & Dorothée en  
Chaise,

Et le petit Janot qui n'est pas à son aise,  
Alors que son Papa n'est pas à la maison !

Et qui diable feroit pareille trahison ?

Benite soyez vous, Lettre décachetée,  
Par qui nous découvrons nouvelle Dorothée;  
Et beni soyez vous l'étourdi de Valet,  
Qui nous avez livré ce bienheureux Poulet,  
Par qui nous découvrons que l'un & l'autre  
Gendre.

Est un insigne fourbe , & qui n'est bon qu'à  
pendre !

LUCIE.

Mais mon pere , avez-vous bien lû ?

DOM



Si j'ai bien lû ?  
J'ai lû mille fois mieux que je n'aurois voulu.

LUCIE.

Ce rencontre de noms est tout à fait bizarre,  
Il faut que Dom Diegue ait l'ame bien avare,  
Car Dom Felix pour moi peut avoir de l'a-  
mour.

Mais cet autre venu depuis peu de la Cour,  
Qui n'a pas seulement vu ma Sœur en peinture,  
Nous montre bien qu'il est d'une avare nature ;  
Il en vouloit fans doute au bien qu'elle a de  
plus.

Aussi qui n'aimeroit cent mille beaux écus !

D O M P E D R O.

Où diable ont ils trouvé chacun leur Doro-  
thée ?

Est-ce un nom à la mode , ou chose concertée  
Pour se moquer de moi ? mais bons Dieux , les  
voilà.

Qui ne se tromperoit à ces visages-là ?

LUCIE tout bas.

Dieux ! faut-il que je l'aime , & qu'il soit infi-  
dele !

S C E N E I V.

D. PEDRO, LUCIE, HELENE,  
D. DIEGUE, D. FELIX,  
BEATRIS.

D O M P E D R O, *Dom Diegue, Dom Felix, & He-  
lene, paroissent sur le Théâtre.*

**V**Raiment, mes beaux Seigneurs, vous me  
la bailliez belle.  
Et si Dieu n'eût fait voir quelles gens vous  
étiez,



344 **JODELT DUELLISTE,**

Le gentil passe-tems que vous nous apprétiez !  
Vous, Seigneur Dom Diegue, allez voir votre  
femme ;

La pauvrete qu'elle est, sans cesse vous re-  
clame,

Et le petit Janot est pour ne vivre pas  
Si vous ne retournez vite ment sur vos pas.

Vous, Seigneur Dom Felix, sachez que Do-  
rothée

Devant l'Official Requête a presentée,  
Et que deux beaux Enfans témoignent contre  
vous.

Vous, mes Filles, venez, & me suivez chez  
nous.

*LUCIE faisant une reverence à Dom Felix.*  
Quand je pourrai servir votre Polygamie,  
Ce sera de bon cœur.

**HELENE.**

Ha, Beatris ma mie,  
Qu'est-ce qu'a donc mon pere ?

**BEATRIS.**

Il a juste raison  
De remercier Dieu ; rentrons dans la maison,  
Rentrions, dis je, & laissons, s'ils veulent se  
moifondre,  
Ces beaux jeunes Seigneurs, que Dieu veuille  
confondre.

**DOM FELIX.**

Je voudr is bien savoir quelle mouche a piqué  
Ce tolere Vieillard ?

**DOM DIEGUE.**

Il s'est équivoqué ;  
Car pourquoi me parler de votre Dorothee ?

**DOM FELIX.**

Je sai bien qui m'aura la charité prêtée.  
Un certain Dom Gaspard qui fait le furieux,  
Qui long tems devant moi lui faisoit les doux  
yeux,  
M'a joué quelque tour : mais si je ne m'en  
vange....

FEA-

BEATRIS *sort du logis, & leur jette deux Lettres.*

Messieurs, voilà des Vers faits à votre louange,  
Lisez-les à loisir.

DOM DIEGUE.

Ah ! Beatris, un mot,

BEATRIS.

Allez plutôt revoir Dorothée & Janot.

DOM DIEGUE.

Dorothée & Janot ! ma foi je n'y vois goutte.

DOM FELIX.

Peut être ces papiers nous tireront du doute  
Où nous met le discours de Pedro d'Avila.  
Cette Lettre est pour vous.

DOM DIEGUE.

Et de vous celle-là.

DOM FELIX.

Oui, je sai bien l'avoir écrite à ma Lucie.  
Je veux voir aujourd'hui cette affaire éclaircie ?  
Et m'y dût on tuer, je veux entrer chez eux.

BEATRIS *ouvrant la porte.*

Hé, Messieurs, qui prenez des femmes deux à  
deux,

Que faites-vous encore auprès de notre porte ?  
On n'a que faire ici de gens de votre sorte.

DOM FELIX *entrant chez Dom Pedro.*

Je reviens aussi tôt.

DOM DIEGUE.

Je vous attends ici.

S C E N E V.

ALPHONSE, D. DIEGUE.

ALPHONSE *auprès de son Maître.*

**E**N bien le stratagème a-t-il bien réussi ?

P S

DOM

346 JODELET DUELLISTE,  
DOM DIEGUE.

Je n'en fais rien encor.

A L P H O N S E.

Et le futur beau-pere ?

D O M D I E G U E.

Il jure, Dom Felix enrage, & moi j'espere.

A L P H O N S E.

Et pourquoi Dom Felix ?

D O M D I E G U E

Son cas aussi va mal,

Et je n'ai plus sujet de craindre un tel rival.

Il déplaît à Lucie, & moi tout-au contraire,

J'ose bien devant toi me vanter de lui plaire ;

Car enfin, mon ami, si tu veux tout savoir,

Sans qu'on en sache rien, nous nous venons

de voir :

Cette assignation d'elle-même est venuë,

Je ne l'ai point par pleurs ni soupirs obtenuë,

C'est un tour raffiné d'amour & de bonté,

D'autant plus obligeant qu'il ne m'a rien coûté.

Au reste, si d'abord j'y trouvais tout aimable,

Elle s'est aujourd'hui fait voir toute adorable ;

Et pourtant ce beau corps qui se fait adorer,

A son divin esprit ne se peut comparer.

A L P H O N S E.

Si vous vouliez, Monsieur, finir cette Le-  
gende,

( Car vous êtes en train de la faire bien grande ),

Il vaudroit mieux parler du tour que j'ai joué,

Dont je devrois, me semble, être un peu plus  
loué.

Pouvoit-on mieux user de cette fausse Lettre ?

Ai je rien oublié de ce qu'il falloit mettre ?

Le Vieillard a-t-il mal donné dans le panneau ?

Et jamais aurez-vous un prétexte plus beau

Pour rompre votre Nôce un peu précipitée ?

D O M D I E G U E.

Comment t'es-tu servi du nom de Dorothee ?

A L.

A L P H O N S E.

J'ai pris le premier nom qui s'est offert à moi.

D O M D I E G U E.

Trouveras-tu mauvais, si courant après toi,  
Pour rendre encore mieux la chose vrai-semblable,

D'injures & de coups...

A L P H O N S E.

Cela n'est pas faisable.

D O M D I E G U E.

Tu ne fais pas encor?

A L P H O N S E.

Je vous entens fort bien;

Vous me voulez frapper, Monsieur.

D O M D I E G U E.

Si peu que rien.

A L P H O N S E.

Cela n'est point du tout nécessaire à la chose;  
Et vous pouvez rayer hardiment cette clause,  
Qui ne passera pas de mon consentement.

D O M D I E G U E.

Alphonse, mon mignon, quatre coups seulement.

A L P H O N S E.

Né frapez donc pas fort : peste, que je suis traître,

Ou plutôt un grand sot, de tant aimer mon maître!

Gardez-vous, (ou ma foi je pourrai m'échapper,)

De vous laisser aller à l'ardeur de frapper.

Servez-vous moins ici d'effets que de paroles;

Et sur-tout, n'usez point sur moi de craquignoles,

Songez que vous allez fraper sur un Chrétien,  
Retenez bien le bras.

348 JODELET DUELLISTE,  
DOM DIEGUE.

Ah! mon Dieu, ne crains rien.

ALPHONSE.

Et ne prétendez pas en rencontre semblable,  
Rendie à force de coups une chose croyable.

DOM DIEGUE.

Dieu! que de tems perdu.

ALPHONSE.

Faut-il crier bien fort?

DOM DIEGUE.

Bien fort.

ALPHONSE.

Hay, hay, hay, hay, à l'aide, je suis mort.

DOM DIEGUE.

Ha, traître!

ALPHONSE.

On m'assassine.

DOM DIEGUE.

Ha, belitre!

ALPHONSE.

On m'assomme.

DOM DIEGUE.

Ha, bourreau de Valet!

ALPHONSE.

Peste soit fait de l'homme!

DOM DIEGUE.

Qu'as-tu donc?

ALPHONSE.

Ce que j'ai? vous frapez comme un sourd.

DOM DIEGUE.

Mon Dieu, c'est que je rêve.

ALPHONSE.

Au diable soit l'amour.

A la force, au secours!

DOM DIEGUE.

Tu mourras tout à l'heure.

Tu changes donc ainsi mes Lettres? ha, je  
meure,

Si je ne te punis d'une étrange façon.

SCENE

S C E N E VI.

DOM PEDRO, ALPHONSE. D. DIEGUE,  
D. FELIX, LUCIE.

D O M P E D R O.

**E**T que vous a donc fait ce malheureux  
garçon?

A L P H O N S E.

Helas! je n'ai rien fait que brouiller une Lettre.

D O M D I E G U E.

Je perdrai mon crédit, ou je te ferai mettre  
Bien-tôt sur une roue.

A L P H O N S E.

Un homme ne craint rien,  
Quand il est innocent.

D O M D I E G U E *en s'en allant.*

Je te trouverai bien,

D O M P E D R O.

Il n'en faut plus douter, la chose est toute  
claire.

A L P H O N S E.

Du moins si j'en avois reçu quelque salaire,  
Si j'avois seulement de quoi m'en retourner.

D O M P E D R O *parlant à Dom Felix.*

Va, ne t'afflige point, je t'en ferai donner.  
Et vous, que dites-vous de cet ami si brave?

*Il se cache en un coin.*

Eussiez-vous cru qu'il fût du bien assez esclave,  
Pour faire une action noire jusqu'à ce point?  
Je le perdrai d'honneur.

L U C I E.

D'honneur! il n'en a point,  
Et n'en aura jamais.



350 JODELET DUELLISTE,

DOM FELIX.

Je ne vous puis que dire,  
Je ne l'eusse pas cru.

DOM PEDRO *en s'en allant.*

Allons, allons *en rire,*  
Le péril est passé, rentrons dans la maison.  
Pour moi j'excuse tout, hors une trahison.

DOM FELIX.

Mais vous dites, Monsieur, qu'une autre Do-  
rothée,  
(Il faut bien que ce soit quelque bonne effron-  
tée,)

Vous a mis dans la main la Lettre que je tien,  
De laquelle, il est vrai, le caractère est mien,  
Mais je ne l'ai jamais écrite à pas une autre,  
Qu'à Madame Lucie.

LUCIE.

Oui, cette Lettre est nôtre:  
Et puisque D. Diegue est un traître, un trom-  
peur,

Je veux bien confesser qu'il regnoit en mon  
cœur,

Et que pour empêcher mon prochain mariage,  
J'ai fait la Dorothee, & fait ce personnage,  
Avec un tel succès, que mon pere irrité  
Vous a, quoi qu'innocent, un peu bien mal-  
traité.

La Lettre vient de vous, c'est moi qui l'ai don-  
née.

Mais que ne fait-on point quand on est for-  
cenée.

Je confesse l'avoir été pour ce trompeur,  
Jusqu'au point d'hazarder ma vie & mon hon-  
neur.

Mais bien tôt un Couvent, où mon remords me  
voue,

Vous doit vanger assez d'un crime que j'avoue.

DOM

D O M F E L I X.

Tout le mal vient de moi, j'en demande pardon,

Je suis indigne d'elle,

D O M P E D R O.

Ah ! vous êtes trop bon.

Et vous, une autre fois, soyez mieux conseillée,

Et profitez d'avoir été si déreglée.

*Parlant à Dom Felix.*

Pour moi, si j'ai mal fait, j'étois circonvenu :  
Mais on guérit bien-tôt quand le mal est connu.

S C E N E V I I.

J O D E L E T *seul.*

**T**Oi qui viens d'entrer là dedans,  
Qui bats les gens malgré leurs dents,  
Et m'as frapé sans dire gare,  
Sais-tu ce que je te prépare ?  
Je te dis charitablement,  
Si tu le fais, que nullement  
Tu n'aye à passer cette porte,  
Car, Monseigneur Satan m'emporte,  
Et je le dis d'un sens rassis,  
Si tu fors, si je ne t'occis.  
J'enrage que je ne t'étrangle,  
Et j'enrage que je ne sangle.  
Au travers de ton chien de nez  
Estramaçons bien assenez.  
Au reste tu me peux bien croire,  
Je suis tout sûr de la victoire,  
Car j'ai fait des provisions  
Pour semblables occasions,  
J'ai contre toute hémorragie,  
Pierre de très-grande énergie ;  
Billet contre le coup fourré,

Coup

## 352 JODELET DUELLISTE,,

Coup dangereux s'il n'est paré,  
 Tous les jours presque je m'exerce,  
 Et sur la quarte & sur la tierce,  
 Et prens en même tems leçon  
 Pour & contre l'estramaçon ;  
 Je suis bien sûr dans la parade ;  
 J'ai fait forger une salade  
 A l'épreuve du Fauconneau,  
 Dont je doublerai mon chapeau.  
 A l'heure même on m'accommode,  
 (Et peut-être en viendra la mode)  
 Une cuirasse à mon pourpoint,  
 Qui ne paroitra du tout point.  
 Je suis nanti d'une rondache  
 A l'épreuve du coup de hache ;  
 Et quant à darder le poignard,  
 J'en fais tout ainsi que d'un dard :  
 D'abord que nous serons en garde,  
 Mon épée au corps je lui darde ;  
 Je le saisis, & puis après,  
 D'un croc en jambe appris exprès,  
 Je le renverrai sur l'herbe ;  
 Où comme un fleau fait sur la gerbe  
 Je prétens battre sur sa peau,  
 Jusqu'à tant que j'en sois en eau.  
 Cartel par-tout j'ai beau répandre,  
 Il ne fait semblant de m'entendre :  
 Cependant il en a reçu,  
 Ce n'est pas que je l'aye scû ;  
 Mais en ayant fait plus de mille,  
 Que j'ai semez parmi la Ville,  
 Il faut bien qu'il en soit venu  
 Quelqu'un à ce Becque cornu.  
 Je pensois, ô noble assistance,  
 Vous régaler de quelque Stance,  
 Car l'Auteur m'en avoit promis ;  
 Mais dans notre Rôle il n'a mis  
 Que quelques Vers faits à la hâte.  
 Bien souvent le papier il gâte,

Et.

Et ne fait que des Vers rampans,  
 Au lieu d'en faire de pimpans.  
 O qu'être homme d'honneur est une sott  
 chose,  
 Et qu'un simple soufflet de grands ennuis nous  
 cause !

S C E N E V I I I .

DOM FELIX, JODELET.

DOM FELIX.  
**V**ous avez donc querelle, à ce que l'on  
 m'a dit ?

JODELET.  
 Moi querelle ?

DOM FELIX.  
 Oui, vous.

JODELET.  
 Mon Dieu, comme on médit ?  
 Assûrément, Monsieur, je n'ai point eu que-  
 relle,  
 Oui bien un beau soufflet.

DOM FELIX.  
 La différence est belle ?  
 Es qui vous l'a donné !

JODELET.  
 Ce n'est qu'un fanfaron,  
 Cet Alphonse qui sert Dom Diegue Giron.

DOM FELIX.  
 Je veux absolument qu'on se vange, ou qu'on  
 sorte.

JODELET.  
 J'espere m'en vanger & de la bonne sorte.

DOM FELIX.  
 Et vous l'a t il donné bien fort ?

JODELET.  
 Couffi, couffi.  
 DOM

354 JODELET DUELLISTE,  
DOM FELIX.

Et comment a-t-il fait ?

JODELET *lui donnant un soufflet,*  
Ma foi, Monsieur, ainsi.

DOM FELIX.

Si je prens un bâton . . . .

JODELET.

Le récit véritable  
Ne se peut faire mieux que par un coup sem-  
blable.

DOM FELIX.

Vos libertez, enfin, vous feront maltraiter.

JODELET.

Monsieur, vous savez bien que je ne puis flat-  
ter.

DOM FELIX.

Jodelet, on m'a fait une pièce fâcheuse,  
Il faut assurément que quelque ame envieuse  
Ait fait pour me priver de l'objet de mes vœux,  
Courir des bruits de moi très-désavantageux.

JODELET.

Je vous l'ai toujours dit, votre façon de vivre,  
Très-bonne à détester, & très-mauvaise à sui-  
vre,  
Vous doit perdre à la fin.

DOM FELIX.

Ah! je le connois bien.

JODELET, *il redit les Vers qui sont au*  
*commencement.*

Vois-tu, j'aime par-tout, & si je n'aime rien;  
Et je me ris souvent, très-maitre de moi-  
même,

De celle qui me hait, & de celle qui m'aime,  
Je prens plaisir à faire enrager des rivaux.

DOM FELIX.

Qu'est ce que tu dis-là ?

JODELET.

Certains discours moraux  
Que j'ai souvent l'honneur de vous entendre  
dire.

DOM

DOM FELIX.

Ah! mon Dieu, Jodelet, il n'est plus tems de  
rire,

Je ne veux plus songer qu'à finir ces bruits-là,  
Et me justifier à Pedro d'Avila;

Je suis las d'en avoir la tête inquietée.

Viens, je veux t'envoyer parler à Dorothée.

Dom Diegue m'a fait un tour d'homme sans  
foi,

Mais il s'est fait du mal autant & plus qu'à  
moi;

Je l'estime perdu dans l'esprit de Lucie :

D'être mal dans le sien, fort peu je me soucie.

J O D E L E T.

J'ai même sentiment pour son chien de Valet;

Mais je lui ferai voir quel homme est Jodelet,

Mais je lui ferai voir à quel homme il se joue;

Et si je suis de ceux que l'on frappe à la joue.

*Fin du quatrième Acte.*



ACTE





## ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

JODELET en chausses, & prêt  
à se battre.

**O**UI, tout homme vaillant doit être pito-  
yable,

Et j'ai pitié de toi, souffleteur misérable,  
Puisque pour le soufflet que tu m'as appliqué,  
Tu dois être de moi mortellement picqué.  
C'est la première fois qu'il m'avoit, que je sache,  
L'impertinent qu'il est, donné sur la mous-  
che;

De la façon pourtant qu'il s'en est acquitté,  
Je le tiens en cela très-expérimenté,  
Je crois que de sa vie il n'a fait autre chose:  
Et nonobstant les maux que telle action cause,  
Tout pauvre que je suis, je lui donnerois bien,  
Pour souffleter ainsi la moitié de mon bien.  
Mais n'est-ce pas à l'homme une grande sottise  
De s'aller battre armé de la seule chemise,  
Si tant d'endroits en nous peuvent être percez  
Par où l'on peut aller parmi les Trépassés ?  
Le moindre coup au cœur est une sûre voye  
Pour aller chez les Morts; il est ainsi du foye;  
Le rognon n'est pas sain, quand il est entr'ou-  
vert;  
Le poulmon n'agit point, quand il est décou-  
vert;  
Une artère coupée, ah! ce penser me tue,

J'ai.

J'aimerois bien autant boire de la ciguë.  
 Un œil crevé, mon Dieu ! que viens je faire ici ?  
 Que je suis un franc sot de m'hazarder ainsi !  
 Je n'aime point la Mort , parce qu'elle est ca-  
 muse,

Et qui sans regarder qui la veut ou refuse,  
 L'indiscrette qu'elle est, grippe, voulfir ou non,  
 Pauvre , riche , poltron , vaillant , mauvais &  
 bon.

Mais je suis trop avant pour reculer arriere,  
 C'est à faire en tout cas à rendre la rapiere.  
 Donc que bien loin de moi la peur & ses gla-  
 çons.

Je veux être de ceux qu'on dit mauvais garçons,  
 Mon Cartel est reçu, je n'en fais point de doute ;  
 Mon homme ne vient point, peut-être il me  
 redoute.

Helas, plaise au Seigneur, qu'il soit sot à tel  
 point,

Qu'il me tienne mauvais, & ne se batte point !  
 Mais les raisonnemens sont tout-à-fait frivo-  
 les,

Où l'on a plus besoin d'effets que de paroles.

Animons notre cœur un peu trop retenu.

C'à je pose le cas que mon homme est venu.

Nous avons dégainé , nous sommes en pré-  
 sence ;

Tâchons de lui donner au milieu de la pance.

Bon pied, bon œil , & flic , & flac, tien, c'est  
 pour toi,

Zest, j'ai paré ton coup, courage il est à moi.

Tu recules, poltron ! pare cette venuë ;

Plus bas, plus bas, coquin , j'ai défendu la  
 vûë.

Hay, hay, j'ai l'œil crevé ; non, je me suis  
 trompé.

La peste, le grand coup dont je suis échapé !

Mais tu me payeras la peur que tu m'as faite.

358 JODELET DUELLISTE,

*Il faut réciter ces Vers-là vite, avec toute l'ardeur  
& la prestesse d'un homme qui se bat.*

Bon, ce coup-là sans doute a percé sa jaquette;  
Bon, le voilà perdu; bon, me voilà sauvé,  
Car de ce premier coup son œil droit est crevé;  
Mais il en faut avoir l'une & l'autre prunelle.  
Que ferai-je sans yeux? Tu prendras une Vielle.  
Ah, pardon, Jodelet. Non, non, il faut mourir.

Ah, de grace, pardon. Meurs, sans plus discourir.

SCENE IV.

ALPHONSE, JODELET,

*ALPHONSE surprenant Jodelet.*

**H**E' bien, le fanfaron, qui voulez-vous  
qui meure?

*JODELET tout bas.*  
Que cet Homme maudit survient à la mal-  
heure!

Cen'est rien.

*ALPHONSE.*

Ce n'est rien? par la mort.

*JODELET.*

Ha, tout beau,

Cen'est rien.

*ALPHONSE.*

Pourquoi donc l'épée hors du fourreau?

*JODELET.*

Ma foi je récitais des Vers de Comédie.

*ALPHONSE.*

Ah! c'est trop lanterner, je veux qu'on me le  
die,

Contre qui s'est battu le grand Fou que je voi?

*JODE-*

J O D E L E T.

Contre un qui s'est battu vaillamment, sur ma  
foi.

J'estime la valeur en mon ennemi même.

A L P H O N S E.

Vous a-t-il point blessé que vous êtes si blême?  
Suivant votre Cartel que j'ai tantôt reçu,  
Je viens vous contenter.

J O D E L E T.

Quelqu'un vous a déçu,  
Je n'écrivis jamais de ma vie, ou je meure;  
Mais, je ne me bats pas deux fois en un quart-  
d'heure.

A L P H O N S E.

Qu'on lise ce Cartel.

J O D E L E T.

Oui dà, je le lirai,  
Puis après, s'il vous plaît, Monsieur, je m'en  
irai.

C A R T E L.

**Q**uelques médisans disent que vous m'avez  
donné un soufflet : je ne puis croire cela  
de votre courtoisie. Mais le moyen de faire taire  
le Peuple, si ce n'est que votre Seigneurie lui  
ferme la bouche de sa main libérale, comme on  
dit qu'elle a fermé la mienne ? Mon Maître m'a  
dit, qu'il faut pour mon honneur, que je vous  
donne des coups de bâton, ou que j'aye de votre  
sang. Je ne songe pas à vous en donner, parce  
que j'y trouve quelque difficulté. Et encore qu'à  
vous tirer du sang, & à vous attirer à la cam-  
pagne, je trouve aussi quelque chose qui me choque ;  
je prie pourtant votre Seigneurie de se trouver vers  
le soir à la grand' Place & de pardonner la peine  
que lui donne son humble serviteur

J O D E L E T,

A L.

360 JODELET DUELLISTE,  
ALPHONSE.

Hé bien, que dites-vous de ce brave Cartel!

JODELET.  
Que béni soit de Dieu celui qui l'a fait tel.

ALPHONSE.  
Il n'est donc pas de vous?

JODELET.  
Ah! vous pouvez bien croire  
Que je n'ai pas pour vous d'intention si  
noire.

ALPHONSE.  
J'ai quelque affaire ailleurs, & si je n'en avois,  
Je m'acquitterois mieux de ce que je vous dois.  
Je croi m'en acquitter un jour en galant  
homme,

*Il le bat & s'en va.*  
Recevez cependant cette petite somme  
De nazardes, soufflets, coups de pieds & de  
poings.

JODELET.  
J'eusse bien attendu, je n'en ai pas besoin.  
Enfin nous avons donc la Dague dégainée,  
Et nous sommes trouvez en campagne assignée.  
Si je ne l'eusse fait, qu'est ce qu'eût dit de  
moi  
Ce Drôle? il en eût fait cent pièces, sur ma  
foi.

O qu'il est important d'avoir bien du courage!  
Et que je me vais plaie à faire du carnage!  
Je m'en vais devenir un vrai coupe-jarret,  
On ne me verra plus à la main qu'un Fleuret.  
Mais j'apperçois quelqu'un, j'ai peur qu'on ne  
me voye.

SCE.



tre bien-tôt dans quelque bon em-

DOM FELIX.

es-vous là? je n'y puis rien com-  
re.

DOM PEDRO.

Monfieur. Autre fourbe de Gen-

ois pourvû de Gendre riche-

ous affifte, & bien vifiblement;

Lettres font un fort bon té-  
ge

yeux sur mon petit ménage.

DOM FELIX.

veux favoir d'où cette Lettre

grand tort, Monfieur, qu'on

vous vient d'apporter cette Let-

DOM PEDRO.

bien loin.

DOM FELIX.

Je le veux faire mettre

Prifon, tant qu'il ait con-

amment en l'honneur offensé.

DOM PEDRO.

valier?



362 JODELET DUELLISTE,  
DOM PEDRO.

Et le bon Dom Diegue est-il encore ici ?  
Est-il allé tirer sa femme de souci ?

ALPHONSE.

Il est parti tantôt, & j'apporte une Lettre,  
Qu'en passant par la Poste on me vient de re-  
mettre :

Elle s'adresse à lui, vous la verrez, Monsieur.  
Ne commandez-vous rien à votre Serviteur ?

DOM PEDRO.

Ami, Dieu te conduise, & te donne un bon  
maître.

Or ça, voyons un peu la Lettre de ce traître,  
De ce faux Dom Diegue : ô l'insigne impos-  
teur !

Et que n'auroit trompé ce visage menteur ?

LETTRE.

MON CHER EPOUX,

*Sachant que Dom Felix de Fonseca est votre  
Ami, je vous écris à la hâte qu'on a exécuté ici des  
faux Monnoyeurs, qui l'ont accusé d'être leur  
complice. Avertissez-le qu'un Exempt est parti avec  
ordre de le prendre en quelque lieu qu'il soit, & re-  
venez voir promptement votre fidelle*

DOROTHE'E.

DOM PEDRO.

Hé quoi, vous travaillez en moderne Mé-  
daille ?

Vraiment je fais grand cas d'un homme qui  
travaille.

Multiplier ainsi les armes de son Roi,

C'est

C'est pour être bien-tôt dans quelque bon emploi.

**DOM FELIX.**

Que me dites-vous là? je n'y puis rien comprendre.

**DOM PEDRO.**

Lisez, lisez, Monsieur. Autre fourbe de Gendre.

Ma foi, j'étois pourvu de Gendre richement;

Le bon Dieu nous assiste, & bien visiblement;

Et ces deux Lettres sont un fort bon témoignage

Qu'il a jetté les yeux sur mon petit ménage.

**DOM FELIX.**

Monsieur, je veux savoir d'où cette Lettre vient,

Et l'on me fait grand tort, Monsieur, qu'on ne retient

Le fourbe qui vous vient d'apporter cette Lettre.

**DOM PEDRO.**

Vraiment il est bien loin.

**DOM FELIX.**

Je le veux faire mettre  
Au fond d'une Prison, tant qu'il ait confessé

Qui m'a si méchamment en l'honneur offensé.

**DOM PEDRO.**

Que veut ce Cavalier?

## S C E N E IV.

D. GASPARD, D. PEDRO, DOM FELIX,  
HELENE, BEATRIS.

D O M G A S P A R D.

**M**ESSIEURS, c'est avec peine,  
( Mais il faut obéir à la Loi Souveraine )  
Que je viens arrêter par ordre de la Cour  
Le Seigneur Dom Felix, par force ou par  
amour.

D O M F E L I X.

Par force ou par amour? ni par l'un ni par l'autre;  
Vous aurez de mon sang, ou bien j'aurai du  
vôtre.

D O M G A S P A R D.

N'obéir pas au Roi, c'est se perdre à crédit.  
Je vous prens à témoins, Messieurs.

D O M F E L I X.

C'est fort bien dit,  
Je défens mon honneur, toi défens bien ta vie.

D O M P E D R O.

J'ai bien peur que l'hymen devienne Tragédie,  
Je veux aller après.

H E L E N E.

Mon pere, qu'est ceci?

D O M P E D R O.

J'y vais voir.

H E L E N E.

Beatris, suis moi, j'y vais aussi.

B E A T R I S.

Et moi, je vais conter à Madame Lucie  
Tout ce brouillamini.

SCENE

## SCENE V.

DOM DIEGUE, ALPHONSE.

DOM DIEGUE.

**O**UI, cela me soucie,  
Et si ce stratagème est par eux éventé,  
Je ne me vis jamais à telle extrémité.

ALPHONSE.

Monsieur, tout ira bien.

DOM DIEGUE.

Frappe vite à la porte,  
Et tâche d'obtenir que j'entre, ou qu'elle sorte.

*Alphonse entre.*

Il faut que je lui parle, à quel prix que  
ce soit.

O Dieu, les rudes coups que mon ame reçoit!  
Je dois aujourd'hui perdre, ou gagner ma Maî-  
tresse.

Nous venons de tenter le dernier coup d'a-  
dresse;

Et si ce coup me manque, à quoi plus recou-  
rir,

Aimant comme je fais, si ce n'est à mourir?  
Mais mon Ange paroît, un si charmant visage  
Ne peut être jamais qu'un bienheureux pré-  
sage;

Alphonse l'entretient du beau tour qu'il a fait,  
Il faut lui donner tems de l'apprendre.

366 JOBELET DUELLISTE,

SCÈNE VI.

LUCIE, ALPHONSE,  
DOM DIEGUE.

LUCIE.

**E**N effet,

Il me fait grand'pitié. Dans la Ville où nous  
sommes  
On ne trouvera pas deux si dangereux  
hommes,  
Que votre Maître & vous.

ALPHONSE.

Vous l'êtes plus que nous;  
Car nous ne faisons rien que pour l'amour de  
vous.

LUCIE.

Et cette Lettre étoit encor de Dorothée?

ALPHONSE.

Et de ma même main écrite & présentée.  
Enfin donc notre Exempt, hardi comme un  
Lion,  
Est entré; Dom Felix a fait rebellion;  
L'Exempt, après son coup, a regagné la rue;  
Dom Felix furieux comme un Cheval qui ruë,  
L'a suivi chamaillant; notre Exempt s'est sauvé,  
Qui sera bien cherché devant qu'être trouvé.

LUCIE.

O Dieu! qu'on va parler de moi d'étrange sorte!  
Mais si notre dessein réussit, que m'importe?

DOM

DOM DIEGUE.

Ah ! mon Ange, est-ce vous qui venez m'éclairer ?

Que dois-je devenir ? dois-je encore espérer ?

LUCIE.

Votre peine est petite à l'égard de la mienne,  
Je fais bien moins que vous ce qu'il faut que devienne

Une Fille insensée, & qui fait tant pour vous,  
Qu'elle trahit un pere, une sœur, un Epoux.

DOM DIEGUE.

Après tant de bonté, tout ce que je puis faire,  
C'est de vous adorer, mon bel Ange, & mé-  
taire.

LUCIE.

Enfin nous dépendons de l'Amour & du Sort.  
Serez-vous à ma sœur ?

DOM DIEGUE.

Ah ! plutôt à la mort.

LUCIE.

Serai-je à Dom Felix ?

DOM DIEGUE.

Tant que j'aurai de vie,  
Vous ne me ferez point par un mortel ravie.

LUCIE.

Et moi, je vous promets, si je ne suis à vous,  
Qu'aucun homme vivant ne sera mon époux;  
Car enfin, Dom Diegue, il est vrai, je vous  
aime;

Si vous m'aimez bien fort, je vous aime de  
même;

Je devrais témoigner plus de confusion,  
En vous faisant ici cette confession,  
Que vous pouvez trouver étrange en une fille.

Q 4

Mais.



368 JODELET DUELLISTE,  
Mais lorsqu'à quelque Sotte un homme de  
Cour brille,  
C'est avec tel effet, & si cruellement,  
Que la Pauvrette en perd souvent le Juge-  
ment.  
J'en suis, ô Dom Diegue, un assez bel  
exemple,  
Puisque je crains d'avoir des douleurs dans la  
temple,  
D'être tout-à-fait sourde, & qu'on me croit  
chez nous  
Une fole, & cela tout pour l'amour de vous.

DOM DIEGUE.

Dieu! comment raillez-vous, ayant encore à  
craindre?  
Mais quels sont donc ces maux que vous venez  
de feindre?

LUCIE.

J'ai contrefait la sourde avec un tel effet,  
Que j'en ai reculé mon hymen trop tôt fait,  
Mais je ne vois plus goutte en ce péril ex-  
trême,  
Et ma sœur qui me hait autant qu'elle vous  
aime,  
Dit que mon mal de tête est un mal inventé,  
Et que mon plus grand mal est ma mé-  
chanceté.  
Mon pere qui ne fait à qui croire, en enrage;  
Dom Felix qui me croit bien malade, fait  
rage  
De plaindre son malheur d'une mourante  
voix.  
Je me rirois d'eux tous, tout mon saoul, si  
j'osois;

Mais

Mais nous sommes encore assez loin du rivage,  
Pour respecter les vents, & craindre le nau-  
frage.

D O M D I E G U E.

Nous gagnerons le Port, si nous avons du  
cœur;

Des périls les plus grands, le courage est vain-  
queur.

On vient à bout de tout alors qu'on s'évertuë.  
Qui tremble, est le premier le plus souvent  
qu'on tuë.

L U C I E.

Hé bien, qu'inferez-vous de ces proverbes-là?

D O M D I E G U E.

Qu'il faut ou découvrir à Pedro d'Avila,  
Que nous nous entr'aimons; ou bien sans qu'il  
le sache,

Et sans considérer s'il l'agrée, ou s'en fâche,  
Que tout presentement vous me donniez la  
main,

Et que je vous enleve ou ce soir ou demain.

L U C I E.

Vous êtes importun, tenez, je vous la donne;  
Et quant à m'enlever, faites, je m'abandonne;  
Je n'ai plus rien sur moi, je vous ai tout donné.

D O M D I E G U E.

Ce jour-ci, de mes jours est le plus fortuné!

B E A T R I S.

Hé mon Dieu! songez bien à faire bonne mine,  
Le bon homme revient.

L U C I E.

S'il évente la mine,  
Nous n'avons qu'à monter à cheval cette nuit,  
Et nous sauver sans craindre, & sans faire de  
bruit.

Beatris, viens m'aider à faire la malade.

## SCENE VII.

DOM PEDRO, DOM DIEGUE,  
DOM GASPARD, LUCIE,  
BEATRIS, HELENE.

DOM PEDRO.

Je ne me trompe point, quand je me persuade,  
Que l'Exempt est un fourbe, & Dom Felix aussi,  
Puisque tous ses desseins ont fort mal réussi.  
Dieu permet quelquefois que le méchant prospère,  
Mais augmente toujours la peine qu'il diffère.  
Ho, ho, que faites-vous ici dans ma maison ?  
Y venez-vous brasser nouvelle trahison ?

DOM DIEGUE.

Je vous dirai, Monsieur, le sujet qui m'amène ;  
Sachant que Dom Felix se trouvoit bien en peine,  
Je reviens pour servir mon Ami si je puis,  
Et pour me faire voir à tous tel que je suis.  
Oui, si vous m'écoutez comme Juge équitable,  
Vous ne me croirez plus de trahison capable ;  
Mais un pauvre Amoureux qui n'a rien tant à cœur,  
Que se voir votre Gendre & votre serviteur.

DOM PEDRO.

Mon Gendre ! & que diroit Madame Doro-  
thée ?

DOM

## DOM DIEGUE.

Alors qu'on vous aura la chose bien contée,  
 Et que vous verrez clair dans mon intention ;  
 Le pouvoir qu'a sur nous notre inclination,  
 Assurément, Monsieur, sera toute ma faute.  
 Mais devant dites-moi nouvelle de mon  
 Hôte,  
 J'en suis inquieté ; car on m'a dit, Mon-  
 sieur,  
 Qu'il étoit accusé d'être faux Monnoyeur,  
 Et devant qu'il ait pu se sauver par la fuite,  
 Qu'un Exempt est venu sans Archers, ni sans  
 suite,  
 L'arrêter.

## DOM PEDRO.

En cela je vois je ne fais quoi  
 Qui sent beaucoup la fourbe, & peu l'ordre du  
 Roi.  
 Quand il est question de faire la capture  
 D'un homme atteint d'un cas de pareille na-  
 ture,  
 Les Exempts ne vont point, s'ils ne sont bien  
 suivis ;  
 Et ce qui me confirme encor en mon avis,  
 C'est que ce Maître Exempt fait l'amour à ma  
 fille,  
 Et s'appelle . . . attendez, Dom Gaspard de  
 Padille ;  
 Dom Felix l'a poussé d'abord en chamaillant :  
 L'autre parant toujours, & toujours se raillant,  
 Comme n'ayant pas peur d'un si foible Adver-  
 faire ;  
 Dom Felix jure, pousse & ne lui peut rien  
 faire,  
 Redouble ses efforts, dont l'autre enfin  
 pressé,

372 **JODELET DUELLISTE,**  
 Attaque vivement son ennemi lassé,  
 Le blesse dans un bras , lui fait tomber  
     l'épée,  
 Et lui met à ses pieds une oreille coupée.  
 Dom Felix tout sanglant tombe sur le pavé ;  
 Dom Gaspard à l'instant s'est vite ment sauvé.  
 Mais ce n'est pas encor sa dernière infor-  
     tune ,  
 Le Ciel sur le méchant n'en verse pas pour  
     un :  
 Un Archer du Prévôt le regardant de près ,  
 ( En vertu d'un Decret qu'il m'a fait voir  
     après )  
 Le saisit au collet ; c'étoit sa Dorothée,  
 Qu'il croyoit par argent avoir bien conten-  
     tée,  
 Et qu'un oncle qu'elle a , jaloux de son hon-  
     neur,  
 Avoit fait revolter contre ce suborneur.  
 Tout ceci s'est passé comme un grand feu de  
     paille ;  
 Un moment a vû naître & finir la bataille ;  
 Dom Felix est tombé dans tous ces accidens,  
 En un demi quart d'heure. & même en moins  
     de tems.

**DOM DIEGUE,**

Il est donc en prison ?

**DOM PEDRO.**

    Et de si bonne sorte  
 Qu'il faudra qu'il l'épouse auparavant qu'il  
     sorte :  
 Elle a bonne promesse , outre deux beaux en-  
     fans,  
 Dont le plus vieil, dit-on , n'a pas plus de  
     deux ans.

*Dom Gaspard paroît.*

Mais c'est-là notre Exempt , ou bien je n'y vois  
     goute: Puis ;

Puisqu'il vous rit au nez, je ne suis plus en  
doute,

Qu'en ce que Dom Felix a souffert au-  
jourd'hui.

Vous n'avez pour le moins autant de part que  
lui.

DOM DIEGUE.

Monsieur, il n'est plus tems de vous cacher la  
chose;

Du mal qu'a Dom Felix, vous seul êtes la cause.

DOM PEDRO.

Moi, la cause?

DOM DIEGUE.

Oui, vous, mais fort innocemment,  
Au lieu que Dom Felix souffre bien juste-  
ment.

Car enfin Dom Felix est fourbe très-insigne,  
Et de votre alliance un homme très-in-  
digne.

Quand vous serez instruit de ses déporte-  
mens,

Vous me direz alors, s'il est vrai que je  
mens,

Et me confesserez, qu'épousant votre Fille,  
Il étoit pour troubler toute votre famille;  
Et c'est ce qui m'a fait, je le confesse bien,  
Rompre son mariage, & reculer le mien.

Et le petit Janot, & cette Dorothee,  
Est une histoire feinte à dessein inventée,  
Et l'une & l'autre Lettre est une invention,  
Qui vous doit faire voir ma bonne inten-  
tion,

Bien mieux que les desseins intereffez d'un  
traître,

Comme on a crû les miens, devant que les con-  
noître.



374 JODELET DUELLISTE,  
Recevez donc, Monsieur, pour le Gendre  
perdu,  
Mon Cousin Dom Gaspard qui s'est ici  
rendu,  
Afin de vous offrir son humble obéissance,  
Et recevoir l'honneur d'être en votre al-  
liance.  
Par la Poste il a sû ce matin seulement  
Que le Marquis son frere est dans le monu-  
ment;  
Ainé de sa Maison, il a droit de prétendre  
Aux plus riches Partis.

DOM PEDRO.

Refuser un tel Gendre,  
Et l'accepter aussi sans y bien regarder,  
C'est achever bien tôt, mais c'est bien hazar-  
der.

DOM DIEGUE.

L'on peut gagner Madrid en petites jour-  
nées,  
Où l'on peut aisément finir nos Hyménées,  
Chez le Marquis mon pere, encor mieux que  
chez vous,  
Puis que là vous pourrez vous informer de  
nous.

DOM PEDRO.

Ce n'est pas mal parlé.

DOM GASPARD.

Le bonheur où j'aspire,  
(Que je préférerois à l'honneur d'un Empire)  
Est un bien d'un tel prix, qu'on ne le doit  
donner  
A ceux qu'on n'a pas eu le tems d'examiner.

DOM

DOM PEDRO.

Il ne reste donc plus qu'à guérir ma Lucie.  
Vraiment, son accident tout de bon me  
soudie.

DOM GASPARD.

Qu'a-t-elle donc ?

DOM PEDRO.

Elle est sourde depuis hier,  
Si fort, qu'en lui parlant il faut toujours  
crier.

DOM GASPARD.

Le Ciel en lui donnant les qualités d'un  
Ange,  
Comment l'a-t-il soumise à ce malheur  
étrange ?  
Et comment pense-t-il que sans impiété,  
On puisse voir souffrir une telle Beauté ?

DOM PEDRO.

N'irritons point le Ciel, qu'il ne nous en  
punisse ;  
Ma Fille guérira, s'il faut qu'elle guérisse.

*Hautant la voix.*

Hé bien, que dites-vous de ce nouvel Epoux ?

LUCIE *faisant semblant de ne le pas  
entendre.*

Il n'est pas à propos de me tâter le poux ;  
Bon, si j'avois la fièvre.

DOM PEDRO.

Elle est tout-à-fait sourde.

LU-

376 JODELET DUELLISTE,

LUCIE.

Je sens certaine humeur aussi froide que  
lourde,  
Qui me tombe en l'oreille avec mille dou-  
leurs.

DOM PEDRO.

Je suis pere; excutez si je verse des pleurs.  
Ma fille?

*LUCIE faisant un cri perçant, qui fait  
tressaillir tout le monde.*

*Haussant sa voix*

Haye, haye, haye, haye.

DOM PEDRO.

Peste! comme elle crie,  
J'en aitout tressailli.

LUCIE.

Moins de bruit, je vous prie,  
Je ressens dans l'oreille un si cruel tourment,  
Que je ne pense pas pouvoir vivre un moment.

BEATRIS.

Vous dormez bien souvent la tête dé-  
couverte,  
Tous les rideaux levez, & la fenêtré ouverte:  
C'est avoir de l'esprit un peu moins qu'un  
Oïson.

Mais je croi vous guérit avec une Oraison:  
Elle vient d'un Cousin qui fut homme d'E-  
glise,  
Qui l'apprit à mon Oncle; & qui l'ayant ap-  
prise,  
En fit part à ma Mere: elle qui savoit tout,  
En me la récitant souvent de bout en bout,  
Me la fit à la fin entrer dans la mémoire;  
Mais il faudra jeûner, sans manger & sans  
boire,

Le

Le jour qu'on la dira, puis cacher dans son lit  
Quatre brins de fougere.

D O M P E D R O.

Hé bien as-tu tout dit?

*Lucie en sourit, & se cache d'un linge.*

Si je prens un bâton, Madame l'idiote,  
Je te ferai bien taire; au diable soit la fotte.  
J'en aurois pourtant ri dans une autre sai-  
son.

H E L E N E.

Vous en riez, ma Sœur, sans doute l'Orai-  
son  
Aura fait son effet.

L U C I E.

Mon Dieu venez moi prendre,  
J'entre en convulsion.

H E L E N E.

Ce qu'elle veut entendre,  
Elle l'entend fort bien; & vous l'allez bien  
voir.

Ma sœur, mon mariage est en votre pou-  
voir;

Mon pere ne veut pas qu'on fasse l'un sans  
l'autre.

Pour achever le mien, consentez donc au  
vôtre.

Ne m'entendez-vous pas?

L U C I E *haussant la voix.*

C'est pour avoir été,  
Tous les jours au serain, tant qu'a duré  
l'Eté.

H E L E N E.

Je nedis pas cela.

L U C I E

378 **JODELET DUELLISTE,**  
**LUCIE.**

Que faut-il que je fasse?

**HELENE.**

Ce brave Cavalier se presente à la place  
Du méchant D. Felix ; donnez - lui donc la  
main ?

**DOM PEDRO.**

Il est plein de mérite.

**DOM DIEGUE.**

Et mon Cousin germain.

**LUCIE.**

Hay, hay, je n'en puis plus, ma douleur se ré-  
veille ;

Tous les élancemens que je sens dans l'oreille,  
Se viennent d'augmenter.

**HELENE.**

Ma sœur, guérissez-vous :  
Mon pefe le veut bien, vous aurez pour Epoux  
Le Seigneur Dom Diegue.

**LUCIE.**

En vérité?

**HELENE.**

Moi-même,  
je vous le céderai, car je sai qu'il vous aime.

**LUCIE.**

Vous me le céderez?

**HELENE.**

Oui, je vous le promets.

**LUCIE.**

Je ne suis donc plus sourde, & ne la fus jamais.

**DOM PEDRO**

Dieu soit loué, la fourbe est enfin décou-  
verte.

HE-

H E L E N E.

Hé bien , ne suis - je pas à guérir très - ex-  
perte ?

D O M D I E G U E *se mettant à genoux  
avec Lucie.*

Vous pouvez bien , Monsieur , nous rendre  
malheureux ,

Mais vous pouvez aussi par un trait géné-  
reux

Suspendre les effets d'une juste colere ,  
En faveur des bontés que doit avoir un  
pere.

J'en aime que Lucie , elle n'aime que moi ;  
Nous nous sommes donnez l'un & l'autre la  
foi ;

Et nous sommes , Monsieur , si bien unis en-  
semble ,

Qu'on nous fera mourir , si l'on nous désas-  
semble.

L U C I E.

Et moi , si je n'obtiens l'Epoux que je pré-  
tens ,

Je redeviendrai sourde & sourde pour long-  
tems.

H E L E N E.

Mon pere , voulez-vous que l'affront m'en de-  
meure ?

L U C I E.

Mon pere , voulez-vous à l'instant que je  
meure ?

D O M P E D R O.

Vous me causez ici d'étranges passions ,  
Mais pourtant je defere aux inclinations ;

Puisqu'il aime Lucie au mépris de l'ainée ,  
Il faut bien que le Ciel ait la chose ordon-  
née ;

Et que la passion qui le moins me revient ,  
L'ava-



380 JODELET DUELLISTE,  
L'avarice s'entend, n'est pas ce qui le  
tient.

DOM DIEGUE.

Recevant, mon Cousin, Mademoiselle He-  
lene

Gagne aussi bien que lui : car outre que sa  
haine

M'est justement acquise, ayant si mal usé  
Du bien qu'elle m'offroit, & que j'ai re-  
fusé,

En richesse, en crédit, en esprit & cou-  
rage,

Je confesse qu'il a sur moi grand avan-  
tage.

HELENE.

Monsieur est très-aimable, & je vous en crois  
bien;

Mais vous paroissez tel, & vous ne valiez  
rien.

DOM GASPARD.

Ne m'attribuez rien digne de cette belle,  
Qu'un amour violent dont je brûle pour  
elle.

DOM PEDRO.

Je passerois pourtant pour un sot bien aisé,  
Si je m'adoucissois, étant si méprisé.  
Dois-je donc châtier sa désobéissance ?  
Ou dois-je déferer à l'humaine impuissance ?

LUCIE.

Ah! mon pere, pardon.

DOM DIEGUE.

Prenez pitié de nous,  
De deux pauvres Amans qui sont à vos ge-  
noux.

DOM GASPARD.

Ne m'accusez-vous point d'esperance trop  
vaine,

De

De demander leur grace & votre Fille He-  
lene?

DOM PEDRO.

Eh bien, que dites-vous, ma Fille, là-dessus?

HELENE.

Devant vous je n'ai point de choix ni de  
refus;

J'espere que ma soeur, & son cher Infidelle,  
Me vangeront l'un l'autre, elle de lui, lui  
d'elle;

Et je pense acceptant le Parti présenté,  
Que je reçois bien plus qu'on ne m'avoit ôté.

DOM PEDRO.

Qu'on tienne donc demain toute chose aprê-  
tée.

Tandis que Dom Felix contre sa Dorothée  
Devant l'Official se défendra s'il peut,  
Nous irons à Madrid, puisqu'ainsi Dieu le  
veut;

Et là gaillardement mettre fin à nos Nôces.  
Je vais pour cet effet donner ordre aux Ca-  
rosses.

DOM GASPARD.

Monsieur, si vous avez quelqu'un à querel-  
ler,

Vous savez qui je suis, vous n'avez qu'à par-  
ler;

Je me bats quelquefois sans qu'il soit néces-  
saire,

Jugez si je ferai des combats pour vous plaire;

Il coûtera du sang à qui vous fâchera,

Et pour un seul regard on vous satisfera;

Faites des ennemis autant que bon vous  
semble,

Vous me verrez tout seul les battre tous en-  
semble,

Ou si vous aimez mieux les battre séparés,

Je ferai tout selon que vous desirerez.

382 JOD. DUEL. COMEDIE.  
Il est vrai qu'on dépense en gardes, mais  
n'importe,  
L'honneur seul est le bien d'un homme de ma  
forte.

DOM PEDRO.  
Laissons-là le duel, puisqu'il est défendu.

DOM GASPARD.  
Dites-vous ? Sans duel un Etat est perdu,  
C'est le seul Métier noble où la vertu s'exerce,  
Et rien n'est comparable à la Quarte ou la  
Tierce.

FIN.





